

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

SUPPLÉMENT AUX AVENTURES EXTRAORDINAIRES DE RITA HOULE

SUIVI DE

LA NAISSANCE NÉGATIVE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

ISABELLE LEBLANC

AVRIL 2018

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.07-2011). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Merci à ma directrice Denise Brassard, pour sa pensée vibrante, sa lecture rigoureuse, son regard sensible.

Merci à ma mère Denise Ouellette, à Charles Leblanc, mon père.

Merci à Anna, Raoul et Pascal Sanchez, pour être dans ma vie, pour m'inspirer.

Merci à Claude Gonthier, à Bernard Meney, à Frédéric Charbonneau, pour l'amitié sincère.

Merci à Christian Bourdy, pour tout.

Merci à Honoré de Balzac, pour son humanité.

Enfin, merci à Philippe Rouy qui un jour, m'a fait lire Hermann Melville et son *Bartleby*, une œuvre qui m'accompagne depuis toutes ces années.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	iv
SUPPLÉMENT AUX AVENTURES EXTRAORDINAIRES DE RITA HOULE	
Le désert	1
La chambre.....	50
LA NAISSANCE NÉGATIVE	
1. La chambre nécessaire	75
2. L'écriture de l'envers (ou le refus du monde comme il va)	76
3. L'expérience de l'impuissance (ou réussir à l'envers)	88
4. La présence défaillante	102
BIBLIOGRAPHIE	
	118

RÉSUMÉ

La novella qui figure en première partie de mon mémoire emprunte la forme d'une biographie négative, c'est-à-dire du récit de ce qui n'est jamais arrivé dans la vie d'un personnage nommé Rita Houle, exploratrice quinquagénaire. Un narrateur-biographe est la voix de ce drame statique. Dévoré par son ambition et gonflé d'orgueil, il rêve de rendre compte de grandes conquêtes, d'être le narrateur d'un roman de Goethe. Or, il se retrouve au coeur d'un récit de non-apprentissage où, comme dans les romans de Robert Walser, pas une leçon ne peut être tirée. L'objet de son oeuvre est défaillant et il est forcé de se rendre à l'évidence: pour rédiger la biographie de Rita Houle, il devra composer avec une absence d'histoire et d'héroïne. L'enjeu formel de cette écriture négative est de faire l'expérience d'une esthétique de l'envers, à travers un personnage condamné à vivre l'infime et l'informe, incapable d'expérience véritable.

Si, comme le dit Fernando Pessoa, « nous sommes ceux que nous ne sommes pas »¹, quelle est la valeur de ce qui, dans nos vies, n'est pas et n'existera jamais? L'essai qui accompagne la novella explore le concept de négativité développé par George Wilhelm Hegel puis repris et critiqué par Theodor W. Adorno. J'aborde ce processus sous trois aspects: une esthétique de l'envers, l'expérience de l'impuissance et la notion de présence.

La posture de refus, qu'épousent des auteurs comme Franz Kafka et Robert Walser, éclaire ma réflexion sur l'expérience. Dans un premier temps, je pratique une plongée dans le roman d'apprentissage classique, là où l'expérience affirme son autorité dans la construction identitaire, puis dans la contre-proposition des auteurs du début du 20e siècle, créateurs d'êtres hors du monde, de protagonistes incapables d'accumuler la moindre expérience signifiante, et courant chaque fois vers leur perte. L'expérience est-elle encore possible? Au lendemain des Grandes Guerres, elle a perdu sa figure d'autorité². Je m'appuie sur les écrits de Walter Benjamin, de Giorgio Agamben et de René Lapierre pour interroger les lois qui régissent le passage du possible au réel, de la puissance pure à l'acte, celui de penser, celui de créer, celui d'écrire.

Mots clés: négativité, expérience, impuissance, présence, identité, défaillance, retraite, écriture.

¹ Fernando Pessoa, *Le livre de l'Intranquillité*, trad. Françoise Laye, Paris, Christian Bourgois, 1999, p.127.

² Walter Benjamin, *Expérience et pauvreté*, trad. Cédric Cohen Skalli, Paris, Payot-Rivages, 2011, p.38-39.

SUPPLÉMENT AUX AVENTURES EXTRAORDINAIRES
DE RITA HOULE

Le désert

Rita Houle est morte. Rita Houle est morte ce matin, toujours assise au volant de son Land Rover X23CC. Dans son dernier souffle, elle a laissé choir sa tête sur le volant. Le klaxon hurle à des kilomètres à la ronde, sans interruption, sans entrave, sans rien pour arrêter sa course.

Je laisse faire. Je laisse crier.

Cette main tout au bout de mon bras, cette main je ne la reconnais plus. Comme si elle s'était détachée de moi. Maintenant, elle peine à tenir le stylo. Dans l'attente des secours, je la regarde, ma main jadis capable de tout. Le soleil l'a brûlée, ma main cuite. Le vent l'a secouée, desséchée. Quant au froid, il a creusé dans sa chair de profondes gerçures. Un tremblement la secoue. Ma main qui, cette fois peut-être, ne me sauvera pas. Le sable s'échoue sur la visière de mon casque que j'ai choisi de

conserver pour me protéger. Moi seul à présent, moi seul pour témoigner de tout, il me faut garder l'esprit clair. Je crains la défaillance, les épisodes de délire causés par les insulations. Le phénomène n'est pas rare par ici. Il n'y a pas de honte à y avoir. C'est normal. Mais l'idée de courir comme un possédé, bras ouverts, d'une dune à l'autre, me terrifie. Avant le départ, j'ai bien lu la mise en garde dans un guide. Cela s'est imprimé dans ma mémoire. Alors je garde mon casque, quoi qu'il arrive et en dépit de la chaleur plus grande encore. C'est une affaire de discipline. Je le supporte très bien. Mon casque est parfaitement intégré à mes tâches quotidiennes. Rita Houle est morte ce matin, après plusieurs jours de vains efforts, d'espérances obstinées. Elle s'est éteinte. J'ai trouvé refuge à l'ombre d'un rocher, à quelques mètres du véhicule. L'horizon est brûlant. Le klaxon s'est tu, cédant l'espace à un silence recueilli. Absolu. Mes idées se brouillent. Ce qui court dans ma tête est toujours plus confus. Des pensées éclatées s'entrechoquent et prennent aussitôt la fuite. Dans un dernier effort, j'essaie de rassembler mes esprits. En attendant les secours, j'ai convenu avec moi-même de me concentrer sur cette main étrangère, au bout de mon bras. Je la regarde.

Il y a d'abord un grand bruit. Une détonation absolument prodigieuse éclate, suivie de quatre autres plus brèves, piouff, piouff, piouff, piouff. Le moteur s'est subitement arrêté et, avec lui, GPS, système de ventilation, circuits radios, CB, climatiseur, assistance routière, freins ABS, mais aussi Okna Tsahan Zam, fils des steppes et chanteur local que la radio diffuse en boucle et que Rita Houle écoute à tue-tête. Tous arrêtés, stoppés dans leur élan, leur vacarme. La fureur des moteurs, l'enthousiasme des refrains endiablés, tous réduits à rien. Pour celui qui se trouve là, à ce moment-là, le choc est brutal. En une fraction de seconde, il se voit projeté dans une sorte d'apesanteur orbitale. Rita Houle est une femme de peu de mots. Rita Houle, les deux mains encore bien agrippées au volant, reste coite. Dans la cabine, le sifflement du

vent cherche à s'introduire dans la moindre fente. Sous le capot, le cliquetis du radiateur tente un improbable refroidissement. Nous sommes à mille miles de toute habitation, à mille miles du plus mince espoir de garagiste mongol, et le Land Rover X23CC 2008 est en panne. Rita Houle tente de mesurer ce nouvel état des choses. On perd l'habitude de s'interroger. Dans le fatras des événements qui chaque jour nous bousculent, dans nos vies de citadins en chaussures de course, il reste peu de temps et d'espace pour la réflexion. Mais ici, le temps et l'espace sont tout autres. Rien ne s'écoule de la même manière. Parce que la densité de l'air n'est plus la même, le désert fait voyager en son for intérieur. Gare aux hypocondriaques et aux claustrophobes, les guides touristiques sont formels. Que le voyageur insouciant soit prévenu.

Je conserve mon casque.

Rita Houle n'a pas peur. Rita Houle mène la course avec une avance de trente-six heures sur ses plus proches rivales chinoises. Rita Houle que rien n'ébranle, Rita Houle qui mange des serpents lorsque cela est nécessaire, s'applique à faire une brève analyse de la situation. Est-ce l'ascension, ce matin-là, des dunes de Khongoryn Els ou la tempête de sable de la nuit qui a court-circuité le dispositif électrique des bougies? Ce pouvait être la chaleur, bien sûr, ou plus certainement le froid qui, au lever du jour, fait plonger le mercure sous la barre du zéro, créant une condensation responsable de la funeste noyade du moteur. Ce peut être aussi un banal problème de radiateur, facile à réparer, pense Rita, une histoire de courroies de transmission défectueuses ou mal installées qui aurait causé le vieillissement prématuré des circuits, là encore, elle saurait y faire. Mais de combien de temps dispose-t-elle? Dans le désert, les questions de vie et de mort se posent à chaque coin de rue. Rita Houle

regarde la fumée s'échapper du capot et estime sa réserve d'eau potable. Au vingt-troisième jour de la course, elle ne s'était toujours pas arrêtée aux différents postes de ravitaillement égrenés le long de la piste. Erreur de sa part, erreur de jugement grave qui, aujourd'hui, causera peut-être sa perte, précipitera sa chute, lui sera fatale, et vous comprendrez bientôt ce que je veux dire lorsque je dis fatale. Rita Houle avait eu tort d'ignorer les hommes du puits qui, les bras gesticulants, lui ordonnaient de s'arrêter. Maintenant, il ne reste que très peu d'eau. De quoi tenir trois ou quatre jours tout au plus.

Rita a détaché les mains du volant. Elle regarde l'horizon tout autour d'elle. Sans support électronique, difficile d'évaluer sa position. Le désert de Gobi se situe aux confins de l'Asie centrale. À cheval sur les steppes de Mongolie et de Chine septentrionale, il s'étend sur 1 300 000 kilomètres. Rita retire son casque protecteur et se libère des trois ceintures qui la maintiennent rivée à son siège. Elle ouvre la portière. Une chaleur qui conviendrait parfaitement à la cuisson lente du bœuf en daube, que Balzac appréciait tant, s'engouffre dans la cabine. Oui, Balzac me vient à l'esprit parce que cette femme devant moi a tout d'une héroïne aux valeurs d'un autre monde, d'un autre temps, comme l'est la marquise de Listomère, victime d'une méprise dans *Étude de femme* parce qu'elle a cru en l'amour et en la vertu. Rita Houle, à n'en pas douter, incarne une aussi parfaite fidélité aux êtres et aux choses dans un monde où seul compte l'instantanéité. Oui, je l'affirme, Rita Houle est une femme rare que Balzac aurait saluée.

Bon.

Rita Houle hésite, puis descend du Land Rover. Le plus fort de la tempête est passé. Armée de quelques outils, elle ouvre le capot et entreprend une inspection méticuleuse du moteur et des systèmes électriques. Elle tape sur les câbles, resserre quelques valves. Elle connaît bien la mécanique. Avant le départ, sa formation a été des plus rigoureuses. Pourtant, après plusieurs minutes d'investigation, le constat est sans appel : Rita ne sait pas, la panne demeure une énigme. Il y a bien là, dans le réservoir principal, un trou laissé par, mais est-ce possible, la balle d'un fusil. Rita refuse de faire le lien, incapable de croire à une attaque terroriste. Elle se relève, dépitée. Du revers de la manche, elle essuie son front. La fin est pourtant proche, pense-t-elle. Non pas la sienne, mais celle de la course dans laquelle elle est engagée. Devant la carcasse fumante de son Land Rover aux quatre pneus cuits par la chaleur, elle scrute l'horizon, une clé à molette à la main. Le soleil plombe, il brûle les yeux. Il brûle aussi les lèvres, la peau. Rita grimace.

Pour l'instant, je ne pousserai pas plus loin sa description physique. Je refuse de m'étendre sur certains aspects, même si je sais que je serai bien forcée d'y revenir plus tard.

Rita réintègre la cabine du véhicule et essaie par deux fois de redémarrer, sans succès. Elle fait basculer le siège passager laissé vacant par sa copilote néerlandaise, victime d'un accident qui lui a coûté un pouce et l'a contrainte, une semaine auparavant, à déclarer forfait. Évacuée en hélicoptère, Ingrid van der Laan aura échappé au pire. C'est-à-dire à la mort. Mais nous y reviendrons aussi.

Rita Houle fait basculer le siège passager sous lequel une batterie électrique est

stockée. Avec des gestes rapides et rompus à cette tâche maintes fois répétée, elle branche la radio de secours. Bruits d'ondes courtes, de fréquences instables et désordonnées, Rita prend courage. Elle se saisit du microphone et l'approche de ses lèvres. La voix est assurée. « Ici Rita Houle. J'appelle le camp de base. Me recevez-vous? À vous. »

- ...

La radio reste muette. Rita consulte le tableau de bord.

- Ici Rita Houle, je répète, ici Rita Houle. Dernières données enregistrées : Latitude 43.6648065. Longitude 101.52480549999996. Problèmes de moteur. Je répète : problèmes moteurs. Me recevez-vous? À vous.

Silence. Silence dans la cabine. Silence dans le cœur de Rita. Pourquoi n'y a-t-il pas de réponse? Est-ce le relief des dunes? Rita se trouvait-elle par malheur, par un affligeant coup du sort, dans l'une de ces zones blanches où nul signal ne peut être capté? Sorte de trou noir terrestre qui absorbe toutes les ondes? De tels endroits ont déjà été relevés dans la partie septentrionale du désert du Nevada et dans le Triangle des Bermudes, où de nombreux bateaux ont été avalés. À moins que le matériel technique fourni par l'organisation soit défectueux. Rita manipule les boutons, cherche un contact radio, fait une nouvelle tentative.

- Ici Rita Houle. J'appelle le camp de base. Répondez.

- ...

Sa voix vacille.

- Ici Rita Houle. SOS. Je répète. SOS. Besoin de secours. Mayday. Mayday. Mayday. Rita Houle. Véhicule immobilisé. Réserve d'eau quasi nulle. À vous.

Rita renverse sa tête sur le dossier, ferme les yeux. Elle attend. Plusieurs minutes passent sur la steppe. Rita glisse dans une rêverie fiévreuse. Elle imagine sa mère penchée sur elle, une main douce sur sa joue. Elle ouvre les yeux. Lentement, elle se redresse. Elle regarde autour d'elle. Ses appels restent sans réponse. Pour la première fois, Rita est inquiète. Mais elle refuse de céder à la peur. Elle rabaisse le siège passager. Elle décide d'attendre la tombée de la nuit pour utiliser son unique fusée d'urgence. Il faudrait qu'elle se mette à l'abri du soleil, qu'elle trouve refuge dans une grotte. Mais le protocole recommande de ne pas s'éloigner du véhicule, sous aucun prétexte.

Les heures s'écoulaient. Dans le ciel, pas un nuage. Pas même le voyage d'un nuage venu d'on ne sait où, un nuage gonflé des espaces qu'il a traversés, des gens qu'il a survolés, et qui auraient pu, au fil du temps, se charger de leurs larmes de joie ou de chagrin, qu'importe. Rita aurait couru à sa suite dans l'espoir de récolter quelques gouttes. Mais non, rien. Pas même un petit prince venu d'ailleurs. Ni âmes qui vivent. Ni chameaux égarés. Ni nomades en goguette. Ni acteurs en tournage. Pas un chien, pas un chat.

J'entends d'ici des gens qui parlent pour parler. Qui croient savoir alors qu'ils ne savent rien. Pour eux, la cause est entendue: le soleil a fait exploser les pneus du Land Rover. Eh bien, c'est faux. Il n'en est rien. Je regrette de ne pas l'avoir précisé plus tôt, je ne sais pourquoi j'ai tardé à le faire, mais au moment où les détonations se sont

fait entendre, j'ai relevé la tête, et là, sur la droite, armé d'un fusil, j'ai bien vu un homme de petite taille, un lâche, s'enfuir derrière une dune rose, sans doute un rebelle mongol qui s'oppose aux politiques de Nanbaryn Enkhbayar. C'est ce que je crois. Maintenant, je m'en souviens. Il aura voulu faire un coup d'éclat en crevant les pneus d'une candidate au prestigieux rallye du désert. C'est réussi. J'ignore ce qui m'a retenu de le suivre à la trace, de le désarmer, de lui faire une clé de bras, de l'immobiliser au sol, d'écraser sa tête contre mon genou. Je ne sais pas ce qui m'a empêché. Je porte, aujourd'hui encore, ce souvenir douloureux comme une blessure. Quand j'y pense, mon poing se serre. C'est un regret qui, certains jours, me coupe l'appétit. Mais je préfère ne plus y penser. Pour l'heure, une longue attente débute. Selon les calculs de Rita, les Chinoises, ses plus proches rivales, pouvaient emprunter comme elle le col Nord et passer dans les parages d'ici quelques jours. C'est peut-être là sa seule chance.

Si vous me le permettez, avant de nous aventurer plus avant dans cette épopée, cher lecteur, je juge utile de suspendre le récit des aventures extraordinaires de Rita Houle pour en exposer brièvement la genèse. Seront ainsi précisés certains détails propres à vous éclairer au moment opportun et à vous assurer de mieux prendre toute la mesure des événements qui vont bientôt se précipiter ou ne jamais se produire. Oui, j'admets que cela peut sembler confus, mais comprendra qui veut de quoi il retourne et ce que je veux dire quand j'écris «ou ne jamais se produire». Jusqu'à présent, j'ai toujours été un homme sans grandes ambitions. Mais au sortir d'une profonde dépression, ma situation professionnelle devait connaître un nouvel essor. Passant de journaliste des faits divers à reporter sportif, je considérai cette mutation comme une véritable promotion, une marque de confiance renouvelée de la part de mes employeurs et je me projetai dans l'avenir avec une ardeur sincère, une audace, une détermination jusqu'ici insoupçonnées. De plus, inspiré par la vitalité des sportifs rencontrés, je m'adonnai quelque temps au flag football et au ping-pong, ce qui eut un effet des plus bénéfiques sur ma santé. Cela n'allait faire qu'un temps. Mais nous y reviendrons.

Lorsque Rita Houle pense à son existence, un sentiment d'insatisfaction l'envahit. Il lui semble que les choses ne sont pas à leur place, que les mots ne disent pas toujours ce qu'ils devraient dire. La profondeur des pensées de Rita Houle a de quoi étonner. Mais c'est que Rita Houle a eu le temps de réfléchir à tout cela et à bien d'autres choses encore. Réceptionniste au siège social d'une importante compagnie de vente en ligne spécialisée dans la confection de gobelets plastique, installée dans un complexe surdimensionné au carrefour de deux autoroutes, Rita travaillait depuis une trentaine d'années derrière un long comptoir vitré, seule au centre d'un vaste hall. En tailleur bleu et rouge aux couleurs de la société, elle se tenait à son poste, toujours souriante, au milieu de ce non-lieu où rien jamais ne convergeait, avec pour seule distraction un poste radio que l'on tolérait, mais qui attisait la suspicion jusqu'aux plus hautes sphères de la direction. Le travail de Rita consistait à recevoir les clients, mais comme tout avait été conçu pour que jamais rien ni personne ne parvienne à trouver les coordonnées de la maison mère, la préoccupation principale de Rita était de voir à ce que brille d'un éclat immaculé le long comptoir vitré. Il arrivait parfois qu'un consommateur insatisfait, désireux de faire une réclamation, trouve en lui l'indignation nécessaire pour surmonter les obstacles les plus infranchissables dont l'entreprise jalonnait à dessein sa quête. Rita guettait son arrivée depuis le stationnement. Alors elle éteignait la radio, lissait son tailleur bleu et rouge, remettait en place sa mèche rebelle tout en faisant briller son sourire d'un éclat tout aussi immaculé que le comptoir vitré. Le client ouvrait avec difficulté la lourde porte. D'un pas qui résonnait dans tout l'espace, le visage rouge, les narines dilatées, il s'avancait jusqu'au comptoir. D'un poing vindicatif asséné sur le comptoir, il amorçait l'expression de ses doléances, tout en déposant avec mépris de l'autre main l'objet défectueux sur la surface de verre poli qui rendait un son cristallin. Depuis le temps, Rita Houle connaissait la chanson. La plainte concernant les gobelets était toujours la

même: le couvercle cédait après quelques utilisations, causant des situations souvent bien délicates ou très fâcheuses. Un défaut de fabrication encore inexpliqué par les ingénieurs était à la base de l'anomalie. Tout de même, huit cent mille gobelets devaient encore être écoulés. Cette fois-ci, pendant une importante réunion d'affaires, l'épouse du susdit plaignant, voulant s'humecter la gorge de sa boisson préférée, s'était pris tout le contenu du gobelet en plein visage. Classique, pensa Rita. Mais ce n'est pas tout. Le gobelet se déclinait en trois différents modèles: le sportif, le floral et le boisé. Voilà qu'il y a trois ans, on avait découvert que la teinture utilisée pour le modèle floral tachait les mains de manière permanente. L'épouse, voulant essuyer le café brûlant de son visage, ne devait qu'ajouter à son malheur : sa bouche et ses joues, et accessoirement le haut de son tailleur clair, furent couverts de teinture rouge. La dame dut quitter prestement la salle de conférence sous le regard ahuri de l'assistance. Rita souriait toujours, gentiment. Il faut dire qu'après toutes ces années, obligée de participer aux formations de toutes sortes dispensées par la compagnie, Rita avait développé une écoute bienveillante et attentive qui calmait rapidement le client le plus furieux. Son récit terminé, le plaignant fulminait, ses yeux lançaient des éclairs. Rita laissait se déposer le silence entre elle et lui, habillée d'une expression compatissante et sincère puis, après les questions d'usage, elle dirigeait le plaignant vers une petite porte blanche, tout au fond de la salle, là d'où personne ne ressortait jamais.

En dépit de ses succès professionnels comme réceptionniste du bureau des plaintes, Rita Houle était mue par de plus grandes ambitions. Le récent décès de son père l'avait plongée dans une profonde tristesse. C'était un homme qu'elle connaissait peu (il n'est pas rare de mal connaître ses parents), c'est pourquoi elle n'avait pas soupçonné dans quels désarroi et mélancolie sa disparition allait la précipiter. Était-ce l'embonpoint qui ralentissait son pas et qui lui avait valu les remontrances de son

médecin? Toujours est-il que depuis quelque temps, sa vie lui paraissait étriquée, insatisfaisante; son existence manquait à la fois de grandeur et d'une certaine hauteur de vue. Rita Houle traquait donc sans relâche l'événement, la situation qui la pousserait à se dépasser, à sortir d'elle-même en quelque sorte, à oser un geste qui pourrait faire la différence, qui pourrait compter. Il lui semblait que, jusqu'à maintenant, les diverses épreuves traversées avaient glissé sur elle sans laisser de traces, sans livrer d'enseignement. Comme si son existence n'avait qu'effleuré la surface des choses. Pour remédier à ce malaise, le 1er janvier, elle s'autoproclama *exploratrice* avec, en tête, la conviction que dès lors sa vie allait changer. À cinquante-trois ans, Rita rêvait de faire son entrée dans le monde, de devenir une adulte, oui, enfin une adulte. Ses prières devaient être exaucées. Grassement commanditée par une grande marque de boisson énergisante, elle est choisie pour participer à la course mythique de 4x4 sur 25 000 km dans l'hostile désert de Gobi. Interrogés sur les incidences des conflits armés en cours à la frontière mongolo-chinoise, les organisateurs de l'événement, quelques semaines avant le départ, prétendent avoir obtenu l'assurance d'un cessez-le-feu des belligérants afin d'assurer le bon déroulement de la course. Oui, bon, nous savons maintenant qu'il n'en était rien.

Les sélections pour cette course sont rudes. Elles ont lieu simultanément dans différents pays. Plus de deux mille candidates des quatre coins de la planète postulent dans l'espoir d'obtenir un laissez-passer pour la dixième édition du concours. Ce faisant, elles acceptent de se soumettre à différentes épreuves d'évaluation: entretien et réparation de pièces automobiles, maîtrise de la mécanique générale, pratique de dérapages contrôlés sur différentes surfaces comme l'eau, le sable et la neige, connaissances du désert et de ses particularités géographiques et civilisationnelles, enfin, utilisation de GPS et autres équipements électroniques de pointe. Les 16

candidates réussissant à accumuler le plus grand nombre de point sont assurées d'une place sur la ligne de départ. Propulsée par la nouvelle de sa sélection et par sa consommation de boissons toniques, Rita Houle, l'heureuse quinquagénaire, s'engage dans cette aventure avec l'espoir d'accéder enfin à son plein épanouissement.

Le dévoilement des candidates choisies pour la présente édition du populaire rallye automobile a lieu fin août dans un chic hôtel du centre-ville. On doit annoncer la sélection de Rita Houle sur la ligne de départ, première candidate canadienne de l'histoire du concours. Le coup d'envoi de la compétition doit avoir lieu aux portes du désert chinois la semaine suivante et représente l'événement médiatique le plus important de la rentrée. Inutile de dire qu'il est très difficile pour un journaliste comme moi, c'est-à-dire un journaliste qui rêve secrètement de devenir écrivain et qui n'est qu'affecté aux actualités sportives d'un modeste journal de province (une petite presse comme Balzac savait les fustiger), il est donc très difficile pour un pareil journaliste d'obtenir l'accréditation qui permet d'assister à la manifestation. Mais le hasard avait voulu que Rita Houle soit une lointaine cousine du côté de ma mère. Je parle ici du hasard, mais je dis cela par habitude parce qu'en réalité, je ne crois pas au hasard. La vérité la voici: depuis le début de nos vies respectives, à Rita et à moi, un nombre incalculable de relations de cause à effet s'étaient enchaînées, de seconde en seconde, jour après jour, d'année en année, pour aboutir à ce constat, qui n'a rien du hasard, qu'aujourd'hui, là, maintenant, je me nomme Hermann Hesse, celui du *Loup des steppes*, et que cette femme mystérieuse, dont j'ignore encore tout, est la fille d'une cousine germaine du côté de ma mère, mariée trois fois et qui a conçu Rita avec son dernier mari. Moi, Hermann Hesse, et Rita Houle partagent le même sang. Nous sommes de la même lignée. Je sais, je sais, j'ai traîné un peu avant de l'écrire. Pourtant, à la veille de la conférence de presse dans un hôtel chic du centre-ville, je savais bien que ce lien de sang pouvait jouer en ma faveur, j'en étais même persuadé.

Je communique avec les organisateurs de l'événement où je fais valoir que les lecteurs du *Petit Journal*, modeste publication de province, ont le droit de savoir et, devant leur hésitation, j'insiste en leur faisant part des liens étroits qui me rattachent à Rita Houle. Après une discussion serrée, j'arrache enfin l'autorisation d'assister à la conférence de presse. Je dois quitter mon bled bucolique et me rendre dans la grande ville. Je suis dégoûté. Le soir même, une brusque éruption de psoriasis enflamme mes genoux. Je me console en me disant que, cette fois, mon front est épargné.

Je n'ai jamais réussi à accepter totalement ma nouvelle situation de journaliste sportif. Qui plus est, au service d'un hebdomadaire sans envergure. J'étais bien forcé de m'avouer en mon for intérieur que le travail exigé par mon directeur demeurerait bien en deçà de mes compétences et cela, même si je bénéficiais d'un meilleur espace pour exercer ma plume et faire valoir mes talents de narrateur. Quel gâchis! me suis-je souvent dit dans un souffle inaudible, la bouche grimaçante. Au collègue, déjà, mes capacités d'analyse, mon imagination foisonnante et la qualité de ma prose étaient applaudies par mes professeurs. Mes dons étaient remarquables, mes possibilités immenses et, au fil des années, malgré les épreuves que la vie avait accumulées à loisir sur mon chemin, je n'avais pas encore trouvé le cadre idéal pour me réaliser pleinement. Heureusement, en dépit de la médiocrité de mon milieu, mon potentiel créateur était resté intact, comme couvert de pierres et de sable, littéralement fossilisé. Ne manquait que le coup de pioche pour le libérer de ma personne propre et le révéler au monde entier.

Il fallait me l'avouer à moi-même : la littérature m'était toujours apparue comme ma seule et unique voie. Admirateur de Balzac depuis mon plus jeune âge, j'ai toujours cru que cet emploi occupé au journal depuis 23 ans était temporaire et que de

meilleures occasions allaient bientôt s'offrir à mes talents mis en veilleuse. Si j'éprouvais de la sympathie pour mes collègues de travail, en particulier pour madame Diane Sauvageau, que j'aimerais saluer au passage, et avec qui il m'arrive de partager une omelette, mon dégoût pour l'actualité sportive allait grandissant, jusqu'à affecter de manière singulière ma santé déjà fragile. Après la couverture des Jeux olympiques, des Séries éliminatoires de hockey et de la Coupe du monde de football, où, par professionnalisme, je me suis forcé à regarder la totalité des matchs, vers la mi-juin, donc, je commençai à souffrir d'étranges symptômes physiques. Même si les analyses réalisées par mon médecin ne révélèrent rien d'anormal, les crises persistaient et devenaient de jour en jour plus violentes. Après m'avoir recommandé sans résultat l'exercice et le repos, le jeûne et la suralimentation, la société des hommes et la solitude, mon médecin déclara que je souffrais d'une sorte de désordre psychique, vraisemblablement provisoire. Sans vouloir entrer dans les détails, parce que cela ne concerne pas l'histoire qui nous occupe aujourd'hui, mon trouble était associé à une forme très rare d'épilepsie assortie à de bruyants vomissements. De malheureux épisodes s'étaient manifestés à plusieurs occasions ces dernières semaines. La dernière en date, c'est-à-dire celle de la veille, avait été terrible: soulagé de me retrouver dans la rue après une rude journée au bureau, je fus secoué par de puissants hoquets dans le mini-bus qui me ramène à la maison.

Autour de moi, les gens s'écartent, ahuris. Je réussis avec toutes les peines du monde à descendre du car et à parcourir les quelques mètres qui me séparent encore de mon modeste logement. À 21 heures, entre deux crises, j'essaie d'avaler une petite soupe Lipton, puis, épuisé, je m'endors sur le canapé. Cette nuit-là, quelque chose de décisif se produit. Après m'être réveillé d'un mauvais sommeil, une idée tourne sans relâche dans ma tête, comme une fièvre, une obsession dévorante et furieuse, une idée assourdissante qui ne veut plus se taire désormais : il me faut réaliser ma secrète

ambition et devenir écrivain. Il me faut devenir le biographe officiel de Rita Houle et rapporter, pour les gens du quartier, mais aussi pour le grand public de toute la province, les extraordinaires aventures qui l'attendent.

Je fais d'elle une star. Elle fait de moi, enfin, un auteur.

La nuit est noire. J'ai peine à distinguer les objets qui m'entourent et pourtant la réalité ne m'est jamais apparue aussi claire : il me faut, pour écrire ce livre, renoncer à mon petit confort, démissionner rapidement du journal, me vouer entièrement à mon grand projet et devenir écrivain avant qu'il ne soit trop tard.

Le lendemain, je me réveille à six heures. J'avale un café, puis je me mets en tête d'entrer en contact avec Rita Houle afin de lui proposer mes services de biographe. Nous sommes en août. Il me faudra, pour écrire ce livre, renoncer aux vacances. Le dévoilement médiatique a lieu à dix heures. Je me dis qu'avec un peu de chance, j'arriverai à m'entretenir un moment avec Rita. Si elle accepte, c'est décidé : je démissionnerai du journal le jour même. Ce matin-là, un jeudi sans nuages, je me sens capable de toutes les audaces. Il n'y a pas un instant à perdre. Ces dernières semaines, les médias ont fait grand bruit du rallye. La soudaine popularité de Rita Houle la projette sous les feux de la rampe. D'autres biographes, flairant la bonne affaire, se bousculeront bientôt au portillon pour lui proposer de faire le récit de ses aventures. Or, c'est moi qui dois obtenir ce privilège. Mon destin est scellé. J'enfile mes plus beaux habits. À sept heures tapantes, je quitte l'appartement. Je saute dans le bus qui doit m'emmener jusqu'à la ville tentaculaire.

La salle est bondée, le bruit assourdissant. J'ajuste mon appareil. On remet à chaque journaliste un dossier dans lequel se trouve toute l'information logistique concernant la course, le nom des candidates et leur pays d'origine, l'itinéraire ainsi que quelques données topographiques, enfin, un bref index des lieux qui seront parcourus par les concurrentes. À la toute fin du document sont consignées quelques notes biographiques concernant Rita Houle, la candidate locale. Je remets à plus tard ma lecture, assailli par une équipe de jeunes gens aux dents trop blanches qui nous invitent à manger des sandwiches. Je réussis à me frayer un chemin jusqu'à la tribune. Il y a des discours donnés par les organisateurs, puis ceux des donateurs, des sponsors, des politiciens. On nous annonce l'arrivée de la candidate canadienne sur le coup de onze heures. Avec quelques minutes de retard, Rita Houle apparaît enfin, Rita Houle taillée pour la gloire : les joues en feu, les lèvres un peu minces qui découvrent de vraies dents, une peau claire, de grands yeux écartés, une chevelure dense et souple, solidement fixée au sommet du front. Mais le menton est fort. Rita est forte du menton. Sa proéminence est telle qu'elle cause à celui qui s'y attarde une sorte de stupeur. Mon pouls s'accélère. Je me dis qu'un bon biographe doit s'efforcer d'ignorer certains détails fâcheux et je chasse bien vite de mon esprit un certain désenchantement. Il me faut, pour écrire ce livre, renoncer à relever l'infirmité. De toute façon, en quoi cela intéressera-t-il le lecteur? Un gros menton, un petit menton, cela ne change rien. Je n'en parlerai plus jamais. Je l'ai déjà oublié. Tout de même, cela me laisse une drôle d'impression. Je me dis aussi qu'il faudra bien que je dresse rapidement une liste de tout ce à quoi je devrai renoncer pour écrire ce livre. Je griffonne en vitesse. D'abord, comme je l'ai déjà mentionné, les vacances:

- Il me faut, pour écrire ce livre, renoncer aux vacances à la ferme de Tante Renée.
- Il me faut, pour écrire ce livre, renoncer à tout dire (cf. l'excroissance gênante du menton du sujet principal), à tout rapporter.
- Il me faut, pour écrire ce livre, renoncer aux sauces à l'ail, aux légumineuses, de

même que...

Bon.

Je tente de revenir à l'essentiel: Rita Houle est là, à quelques pas de moi! Je remets l'exercice de la liste à plus tard. Je ne me défile pas. Je promets de le faire. Je note dans mon calepin cette tâche à compléter. C'est une approche cognitive maintes fois expérimentée et qui donne, paraît-il, de bons résultats. Mais voilà, le menton, c'est fini. Comme les vacances. Je n'en parlerai plus. Plus jamais.

Je suis de nature nerveuse, et alors il m'arrive de rire bizarrement. Pour un gros menton, pour une mèche de travers, je peux m'esclaffer bizarrement. Je veux dire par là que c'est un rire qui peut faire peur à certaines personnes. Un rire qui peut rappeler celui de la hyène. Un rire qui glace. Je cherche à me contenir. Il faut me contenir. Prendre un cachet, un anxiolytique, quelque chose de solide. Tout à l'heure, il me faudra être bref lorsque viendra le temps de parler à Rita Houle. Pour éviter l'irréparable, j'élabore un plan qui consiste à l'attendre juste au pied de la tribune. Au moment où elle passera à ma hauteur, je n'aurai qu'à saisir son bras pour la tirer brièvement à l'écart.

Tout va très vite. Deux gardes du corps se jettent sur moi, me soulèvent comme un fétu de paille et m'expulsent de la salle. Dans la cohue, je reçois un violent coup sur la tête. Je me réveille dans une petite pièce contiguë au hall de cérémonie. La lumière est aveuglante. Deux hommes en uniforme sont penchés sur moi. Ils me regardent avec insistance. Je cherche à me relever, mais d'un geste brusque, on me cloue au sol. « Qui es-tu? » me demande le plus costaud. Il n'a pas l'air commode avec sa

mâchoire en V et ses épaules de gorille.

- Lucien de Rubempré du *Petit Journal*, je dis dans un souffle.

- Qui ça? insiste le gorille.

C'est sorti tout seul : Lucien de Rubempré, personnage central des *Illusions perdues* d'Honoré de Balzac, petit journaliste monté à Paris pour devenir écrivain. Pourquoi pas, après tout. C'est très bien.

- Lucien de Rubempré, je répète, avec difficulté.

- Rubempré, c'est pas loin de Québec, j' pense, dit le collègue du pas commode.

- Qu'est-ce que tu veux, Rubempré? dit l'autre en appuyant chaque mot de sa grosse patte sur ma cage thoracique.

- Je suis venu de loin pour m'entretenir avec Rita Houle. Dites-lui que son cousin Lucien de Rubempré est là. Dites-le lui. C'est important. »

Alors les types s'écartent et j'aperçois le gracile visage de Rita Houle qui s'avance vers moi. Elle me sourit, gentiment. Je dois vite reprendre mes esprits. Il me faut, pour écrire ce livre, prétendre que je peux le faire. Rita Houle est là, penchée sur moi avec son menton autocouronné de sueur. D'une voix aiguë que je ne me reconnais pas, je lui dis que je me propose de la suivre dans les aventures qui l'attendent aux confins des mondes connus et inconnus, que je désire en faire le récit dans une biographie dont 300 000 exemplaires seront tirés et qui pourra vraisemblablement

sortir à temps pour la fête des Mères. Que je reconnais en elle un grand, un vrai personnage, une héroïne balzacienne, une fille aux yeux d'or justement, capable des plus grandes passions, et que moi, je me ferai, comme une ténébreuse affaire, l'ombre de chacun de ses pas dans sa recherche de l'absolu, témoignant de ses grandeurs et misères, mais surtout de ses grandeurs, dans une vaste comédie humaine. Qu'enfin, ma mère connaît bien Jeannette, sa tante, et que tous peuvent témoigner de mes qualités éditoriales et narratives, que Lucien de Rubempré est un véritable auteur. Et puis que, de toute façon, si elle ne me croit pas, elle n'a qu'à communiquer avec mon employeur au numéro qui apparaît au bas d'une petite carte que je lui tends à grande-peine. Rita Houle réfléchit longuement en caressant, dubitative, son excroissance. Elle relit la carte, puis quitte la pièce quelques instants. J'ai la bouche très sèche. Les deux gardes me soulèvent avec une étonnante facilité. Le gorille, pour rendre le moment plus sympathique, y va d'un bon gros rire simiesque. Les gens s'agitent autour de moi. Je me retrouve sur une chaise. On m'offre un peu d'eau. Encore haletant, je bois bruyamment le contenu du verre.

Rita est de retour. Après s'être renseignée sur mes qualifications, elle me demande si j'ai bien pesé le pour et le contre de ma proposition. Je ris de bon coeur, malgré une douleur sensible aux côtes:

- Ça c'est drôle, je me disais justement qu'il me fallait faire l'exercice ce soir. Faire la liste de tout ce à quoi je devais renoncer en commençant par les vacances chez Tante...

Rita Houle insiste.

- Qu'avez-vous à gagner? Le voyage est difficile, l'aventure périlleuse.

- Je suis mû par la vanité de laisser au monde quelques grandes oeuvres. Madame Rita, à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

Rita Houle observe un long silence. Puis, d'une voix très douce:

- C'est d'accord Monsieur de Rubempré, j'accepte votre proposition. »

Je la remercie avec des effusions de joie et quelques larmes, comme chez Balzac. Je fais tout de même preuve de retenue, je freine une folle envie de lui baiser le bas du pantalon, les mains, le menton. Il est entendu que je ferai le voyage avec elle. Nous nous donnons rendez-vous le jour de son départ, dans la chambre de sa mère, au cinquième étage d'une maison de retraite, afin de discuter des dernières modalités.

L'après-midi même, je passe à la rédaction où, sous l'œil médusé de mes collègues, je prends définitivement congé de mon patron après avoir vidé en riant le contenu de mon bureau riquiqui qui n'a jamais été à ma taille. Trop bas, il ne me permettait pas d'y glisser les jambes et pour écrire, je devais les écarter de manière inconvenante.

Il est 19h lorsque je remonte l'avenue. La journée a été chaude. L'air, très lourd, s'est chargé d'humidité. Mais je me sens léger : je suis un homme neuf, porteur d'un projet exaltant. Mais comme pour les grands hommes issus d'une ville de province, aujourd'hui, tout me semble bien petit. Je brûle de partir à la conquête du monde. J'achète un guide touristique qui a pour titre : *Désert de Gobi : guide de voyage et de survie*. Je parcours rapidement l'Avis aux voyageurs : *Le Gobi est une vaste étendue désolée, rude et silencieuse. Un terrible isolement attend celui qui s'y aventure*. Je

sue beaucoup. Cela m'étonne. Je cache mal mon malaise d'être si moite car dans la rue, les gens me regardent d'un drôle d'air. J'entre dans un restaurant et commande une pizza. Elle est froide et sans anchois. Je repousse la pizza du revers de la main. J'ai envie de faire du scandale, puis je me ravise. Je ne vais pas bien. Je mange la pizza avec des yeux méchants. De nouveau dans la rue, je décide d'oublier, de tourner la page sur cette pizza. Rien ne doit ébranler la joie qui m'enivre. Je suis heureux, un formidable voyage m'attend. Je visiterai des sites enchanteurs, serai présenté à des rois en leur palais. Je rencontrerai des peuplades où les gens parlent une langue issue d'un alphabet sans *f*, ni *q*, ni *v*, ni *y*, ni *t*, ni *h*, ni *m*, ni *i*.

Je ne sais pas dire depuis combien de temps Rita Houle est là, enfermée dans la cabine de son jeep, immobilisée au milieu du désert de Gobi. Mon esprit glisse dans une douce léthargie. Mais je résiste aux appels des sirènes. Je me débats. Ce qui est sûr, à mon avis, c'est qu'il lui faut tenter quelque chose, oser un geste. Mais chaque geste comporte en lui-même sa fatalité. Parce que chaque geste exclut tous ceux qui ne seront pas accomplis. Le vertige est grand. D'un côté il peut causer la mort, de l'autre il peut sauver la vie.

Trois possibilités s'offrent à Rita. À l'ouest, on peut entreprendre la traversée de la chaîne du Nan Shan. À l'est, le canyon de Yolín Am possède des falaises aux innombrables grottes où Rita pourrait s'abriter dans l'attente des secours. Les animaux sauvages sont nombreux dans la région et un feu au milieu d'une caverne permet de les garder à distance. Enfin, une dernière voie peut être considérée, mais je la déconseille fortement. Celle de survivre en restant là, sans bouger, comme il est

recommandé dans le manuel du coureur. Ne rien tenter n'est guère dans ma nature, mais je me tais parce que, en l'occurrence, ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Ce n'est pas MA course. Pour l'instant, Rita ne semble pas se décider et n'affiche aucune préférence. Peut-être refuse-t-elle de choisir? Peut-être a-t-elle choisi l'immobilisme, puisque pour l'instant, elle reste là, assise derrière le volant de son jeep. Il est impossible au biographe d'avoir accès à la vie intérieure de son personnage. Il est hasardeux de deviner ce qui s'agite en son âme. Je ne peux pas tout savoir. Nous ne sommes pas dans un roman.

Ce soir-là, je suis rentré chez moi vers les huit heures, décidé à rassembler dans un sac le nécessaire de voyage. Dans le guide, on suggère de ne pas dépasser 12 kilos afin de ne pas gêner la progression des chameaux. Bien sûr, nous roulerons en 4X4, mais advenant un pépin, nous serions forcés d'emprunter les moyens locaux. Au fond, nous avons besoin d'assez peu de choses. Mon guide de survie suggère la liste suivante :

un bon duvet (les nuits peuvent être fraîches)
un poncho (en cas de pluie)
un coupe-vent
un chandail chaud
t-shirt manches longues et pantalon de toile
des chaussures de marche
des chaussettes
chapeau
crème solaire et lunettes
2 gourdes

lampe frontale (facultatif)

côté pharmacie : des pansements, des cachets pour purifier l'eau des puits et quelques antidiarrhéiques

Il faudra penser à emporter mes bonbons à la menthe. Ils sont un peu gros en bouche, mais dans les moments de grande tension, ils m'apporteront un certain réconfort. Je prendrai place sur le siège arrière du jeep. J'enfilerai un casque protecteur du style coureur automobile.

Le vrombissement des moteurs sera important, mais heureusement je pourrai recueillir à chaud les impressions de Rita à l'aide du talkie-walkie intégré. Un appareil hautement performant développé par les Japonais. Nous serons reliés, imbriqués jour et nuit, Rita et moi, moi et Rita. Mais le plus important est d'apporter de quoi écrire et prendre des notes. Cette idée soudaine me plonge dans une profonde rêverie. Je m'arrête, les yeux ronds. Je fixe longuement le frigo devant moi. L'agitation de la journée m'a amené à oublier la noble tâche qui occupera mes prochaines semaines, la cause première de tous ces émois : la perspective d'écriture. Je remets à plus tard la préparation des bagages et, assis à la table de cuisine, j'entreprends de rassembler mes idées en tentant de mettre au clair le rôle qu'il me faudra jouer dans les prochaines semaines ainsi que les grands principes qui encadreront ma pratique. J'esquisse sur un bout de serviette un plan de travail. Je note.

1- Pour commencer, longue description de la steppe mongolienne inspirée des premières pages du *Père Goriot*. Dans ce chef-d'œuvre du roman d'apprentissage,

Balzac met en place le décor d'une pension délabrée. Hum! Pas très pertinent pour l'histoire qui nous occupe... Aller plutôt voir du côté d'*Eugénie Grandet*, là où Balzac dresse un tableau empreint de nostalgie, celui de la campagne française du XIXe siècle. Excellent. Je me propose de commencer comme suit : « Il se trouve dans certains déserts des paysages dont la vue inspire une mélancolie égale à celle que provoquent les cloîtres les plus sombres, les landes les plus ternes ou les ruines les plus tristes. »

2- Au loin, en tout petit, petit, comme dans une scène de *Lawrence d'Arabie*, s'approcherait l'héroïne, Rita Houle, pour son entrée en scène au volant de son Land Rover, chevauchant à vive allure les dunes du canyon mongolien.

3- Et on plonge sans attendre dans la biographie de l'héroïne. C'est-à-dire...

Impatient d'en apprendre davantage sur la femme qui constituera le cœur de mon sujet, j'attrape le dossier de presse distribué aux journalistes quelques heures plus tôt. Ce document doit en principe tout révéler sur les candidates. Quelle déception! Le passage concernant Rita tient en quelques lignes bâclées qui, sans que je sache trop pourquoi, m'apparaissent fausses. Oh! il est facile de relever, au premier coup d'œil, les incohérences, les trous, les hiatus et les manques, mais en vérité, on ne fait que supposer que quelque chose cloche. Pourtant, je suis certain que ces quelques lignes, d'ailleurs écrites dans un style à vomir, et je l'affirme sans pédanterie, sont un tissu de mensonges. Ainsi faut-il se faire une raison: aucun document n'existe pour établir une chronologie exhaustive des faits et gestes de Rita Houle. Presque rien n'est connu de ses origines, à peine deux ou trois preuves officielles. Décidément, il faudra que je contacte ma tante. Mais quand?

Je pense toujours à la vente du livre. Une obsession. Oui, je sais, je saute quelques étapes, mais le défi promotionnel sera de taille et je préfère prendre les devants. Je suis comme ça. Rita Houle est inconnue du grand public. En dépit de l'impact du rallye, je devrai organiser une importante campagne de marketing le moment venu, m'associer à un magasin à grande surface. La biographie est longtemps restée l'affaire des gens célèbres. Voilà tout. Les gens ordinaires ne laissent aucune trace, ils n'intéressent personne. Ce sont des anonymes que le temps engloutit, efface très vite de la mémoire de l'humanité. Ce qui n'est pas le cas de Balzac ou d'Erik Schinegger, skieuse alpine autrichienne et championne du monde en 1966. Nommée Erika depuis son plus jeune âge, elle découvre lors d'un test de routine qu'elle était porteuse de chromosomes Y. Sa surprise fut grande. Mais cela ne concerne que de loin l'histoire qui nous préoccupe aujourd'hui, c'est pourquoi je me rappelle vite à l'ordre. Je me donne pour mission de lire, d'ici le grand départ, les biographies de Jackie Kennedy, de Nelson Mandela, de Mère Teresa, de Mohandas Karamchand Gandhi et de Patrick Roy. Tout de même, je suis sûr d'une chose : Rita Houle est une bête rare. Et peu importe qu'elle soit grande ou petite, pauvre ou riche, intelligente ou bête, menton ou pas menton, sa valeur réside dans ce qui la singularise, dans l'infime, le minuscule. Voilà dans quoi s'inscrira mon travail d'écrivain, ce que je devrai surveiller, là où je devrai être à l'affût. Je me ferai dévoreur, je serai tigre ou panthère. Je me nourrirai de la force de Rita, et son récit de vie sera marqué par un lien privilégié avec la mort. Bien sûr. Parce qu'elle va mourir. Tout le monde connaît la fin. Le lecteur connaît la fin. Alors comment en faire un spectacle accrocheur? Je me verse un scotch. Mis à part la vie et la mort, il y a une autre histoire dont il faudra que je parle, celle des rêves et des désirs, du lien véritable que Rita Houle a noué avec le monde. Mais qui est-elle? Comment faire? Par où commencer? On ne peut rien dire de ce qu'a été la vie de Rita Houle. Elle n'a jamais défrayé les manchettes. Ha! Je ne l'ai pas facile, je peux vous le dire! Elle ne me la fait pas facile la Houle! Pour une houle, elle n'a pas fait beaucoup de vagues! Ha! Ha! Ha! Sacré Rita!

Bon.

Je me lève. Debout devant l'évier, j'entame à la fourchette une boîte de sardines. La nuit est tombée sans que j'y prenne garde. Je décide que le départ du rallye marquera le début de mon récit biographique, ce qui ne manquera pas de souligner le caractère initiatique du voyage dans lequel Rita Houle est sur le point de s'engager. Continuons vaillamment le plan:

4- Description de la course jour après jour. Noter l'évolution de la candidate Rita Houle. Ses états d'âme, ses victoires sur les éléments, les obstacles rencontrés.

5- Point culminant, climax. Peut-être une chute, une panne de moteur.

6- Arrivée de la course. Rita Houle victorieuse.

7- Compte rendu des apprentissages réalisés, d'un point de vue moral, social et politique.

8- Retour à la réalité. Mise sur pied d'un vaste réseau d'écoles, d'institutions et de compagnies qui accueilleront les conférences que donnera la candidate Rita Houle. Enfin, accompagnée par l'écrivain Lucien de Rubempré, son biographe officiel, grandes tournées provinciale et nationale de la célèbre Canadienne.

9- Après quelques semaines d'accalmie, nouvelle annonce très médiatisée: Rita Houle

entame une seconde carrière prometteuse, elle sera coach de survie.

10- Dans dix ans, le premier ministre canadien annonce la nomination de Rita Houle au poste de Gouverneur général du Canada.

Mes yeux s'embrument et se mouillent devant tant de hauts faits et d'honneurs. La biographie s'élaborera à partir d'observations objectives, mais aussi des faits que me rapporteront ma tante et mon oncle. Seulement, nous en discuterons plus tard. Je crois que la vie est trop courte pour vivre suffisamment d'expériences, alors il faut parfois en usurper quelques-unes.

Le vent fait tinter le sable contre les vitres de la cabine. Rita Houle attend. L'exploratrice ne bouge pas. Il est dit que le désert, pays aux contours vagues, avance chaque année de plusieurs mètres. Rita, elle, n'avance pas. Dans ces moments d'inertie, la perception que l'on a de soi peut être aiguë. Et alors, il est nécessaire d'avoir avec soi quelque chose pour se distraire. Un bolo, par exemple. Peu importe s'il s'agit d'un mauvais exemple, mais en fait, pas tant que ça, bref, quelque chose.

Rita est pâle, elle a mauvaise mine. Ça ne lui ressemble pas. Je ne comprends pas qu'il n'y ait pas de mise en garde plus franche dans les guides, comme de la part des organisateurs du rallye. Qu'on nous dise clairement: vous serez seuls. Vous devez imaginer que vous vivrez le jour durant avec vos bouchons d'oreille. La vie intérieure plus bruyante que le dehors. Alors il est bon d'avoir sous la main un yoyo, des dés ou des calmants euphorisants. (Notez que je ne remets pas le bolo sur le tapis.) Voilà, il faudrait dire ça. Mais les guides ne sont pas assez précis sur cette question et le

voyageur du désert se trouve bien dépourvu quand les épreuves se multiplient. On ne peut pas s'y fier, à ce guide. Les auteurs préfèrent écrire de prendre garde aux léopards. Pouah! C'est à croire qu'ils n'y ont jamais mis les pieds dans le désert de Gobi. De vrais amateurs. J'entame les bonbons.

En attendant, alors que la nuit s'installe dans l'étroite cuisine de mon semi-meublé, une question, toujours la même, me taraude. Est-ce que le biographe a le droit de tout dire? On peut se le demander. Moi, je dis que oui. On doit avoir le droit, dans la limite de ce que l'esprit humain peut supporter. S'il s'avère que Rita Houle, au volant de son jeep, bénéficiant d'une large avance, s'amuse à percuter gazelles et autres animaux de la steppe, peut-être ma tante me demandera-t-elle, à la lecture des épreuves manuscrites, de taire ce vilain trait de caractère? Et alors, je serai bien embêté. La question du menton se posera aussi tôt ou tard.

Bon.

Comme un moine, je jure de faire œuvre d'abnégation en consacrant ma propre existence à éclairer la vie de Rita Houle au prix de grands sacrifices personnels qui transformeront mon choix en véritable sacerdoce. Je deviendrai une sorte de martyr. Je note.

- Il me faut, pour écrire ce livre, pratiquer l'exercice de la dépossession de soi.
- Il me faut, pour écrire ce livre, renoncer à mon incessant bavardage.

Je me sens étreint par une soudaine angoisse. Je relève la tête. Malgré l'heure tardive,

une voisine pratique un difficile passage au piano. La répétition de la phrase musicale, toujours la même, m'étourdit. Un long corridor relie les différentes pièces de mon appartement. L'interrupteur se trouve tout au bout du couloir. Je marche avec des yeux aveugles. Cette nuit-là, je rêve que Rita Houle mange des lézards.

Le jour du départ, Rita Houle se rend chez sa vieille mère pour les adieux d'usage. Vêtue d'un équipement paramilitaire, avec dans ses mains des valises, des sacs, avec accrochés à sa taille de nombreuses gourdes, de longs sabres, des pelles, des tentes moustiquaires, chargée de divers GPS, walkies-talkies et appareils radio qui font grand bruit, Rita Houle ne dispose que d'une petite demi-heure avant l'arrivée du taxi qui doit la conduire à l'aéroport. J'écris mon nom dans le registre à l'entrée : Truman Capote. Je ne le sentais pas. Je n'aurais pas dû. J'arrive à l'avance à notre rendez-vous avec en tête l'idée de me retrouver seul un moment avec la mère de Rita Houle. J'espère pouvoir l'observer à ma guise et, qui sait, peut-être lui poser quelques questions. Je me sens dans une forme splendide. À l'extérieur, l'été triomphe. Le soleil inonde la pièce. De l'armoire où je me trouve, la vue sur la chambre est imprenable. Un bon biographe doit savoir se placer aux avant-postes. J'inscris sur mon carnet les paramètres du lieu, pensant que ça peut toujours servir : douze pieds par quatorze, ce qui est de bonne dimension pour ce genre de résidence, vingt-cinq degrés Celsius, là un lit, là une table étroite, petit cadre, petites fleurs, dans un

fauteuil une vieille femme prostrée sur son cahier de mots cachées et ici, tout au fond de la pièce, une armoire dans laquelle je prends place. Je suis à l'intérieur. Je me tiens debout à l'intérieur d'une armoire gris-anthracite. Chacune des chambres de la résidence en compte une identique, ce qui octroie beaucoup de pouvoir au propriétaire de l'immeuble : quand vient le temps de louer la chambre à de futurs résidents, souvent vieux et affaiblis et malades, il leur vante des chambres semi-meublées. Et il faut payer beaucoup plus cher. Je trouve que la désignation «armoire» est un bien grand mot. C'est, en réalité, un casier, un casier métallique. Je me suis aménagé un petit espace au milieu des vestes et manteaux. Je respire à travers les petites fentes pratiquées sur l'une des deux portes. C'est aussi ces petites fentes aménagées à hauteur d'homme qui me permettront tout à l'heure d'assister à une scène d'adieu. Sur le sujet, une demi-douzaine de pages sont déjà écrites. J'aime prendre les devants, je l'ai déjà dit, je suis comme ça, mais comme la vie réserve parfois quelques surprises, je préfère être aux premières loges, tout noter et apporter ultérieurement des corrections à ma version rédigée. Il y a également une autre série d'ouvertures, mais beaucoup plus basses, au ras du sol. Je me dis que si la fatigue me gagne, ça pourra toujours servir.

Je ne sais pas comment je me suis retrouvé là. Difficile pour moi d'imaginer que j'aie pu entrer dans la chambre de la vieille femme et qu'après l'avoir cordialement saluée, j'aie pu ouvrir la porte de son casier, comme si je cherchais quelque chose, et m'y engouffrer. Ça me semble peu probable. Mais alors je ne sais pas comment m'expliquer la situation. De toute façon, cela n'intéresse pas le lecteur. Alors, je ne veux plus y penser, je m'y refuse. Je fais le choix d'écarter la question, pour mon bien-être. Je sais, je sais, nous devons y revenir. En attendant, je dispose d'un observatoire idéal. Je peux regarder Rita Houle et sa mère sans être vu, ce qui correspond à une position enviable pour le biographe que je suis. Rita Houle, ne me

voyant pas venir, aura vite fait d'oublier que nous avions rendez-vous. Je la retrouverai sur le trottoir après coup. Je lui ferai la surprise.

Une vieille femme est recroquevillée devant moi. On l'appelle la femme difficile, c'est comme ça qu'on l'appelle là-bas, au deuxième étage de la Résidence Le Jardin des Aînés. Lorsque l'on m'a invité à rédiger cette biographie, je n'ai pas posé de question. Je n'ai pas demandé pourquoi, comment, pourquoi la femme difficile? Je n'ai rien demandé. Je suis là pour rapporter les faits, c'est tout. Je n'aime pas les questions. Je suppose que pendant le plus clair de son temps la femme difficile ne dit rien. Rarement un sourire, jamais un geste. C'est la conclusion à laquelle je suis arrivé. Depuis quand est-elle là? Je ne sais pas, personne n'a voulu me répondre. C'est toujours comme ça. Posez une question comme tout biographe consciencieux et jamais on ne vous répond. Il y a bien un préposé, moustachu et bas sur pattes, qui est passé tout à l'heure pour vider la poubelle et récupérer un plateau-repas resté intact. J'ai demandé, j'ai posé la question, en me disant que ça pouvait quand même servir. J'ai appelé. Hé! Monsieur! Rien. On fait comme si je n'existais pas.

De l'exiguïté de mon placard, je ne peux rapporter que ce qui se déroule devant moi. Mais il est permis de supposer qu'hier, la même scène s'est déroulée à la même heure. Et avant-hier et avant-avant-hier. Rien d'extraordinaire à rapporter. Tout de même, je me dis que cette femme difficile, elle a déjà eu peur dans le noir. Ça, je ne l'ai pas vu, mais on peut le supposer, on peut l'écrire. Un jour, jadis, elle a bien dansé, virevolté, ri, pleuré, raboté une planche, repris des chaussettes. Elle a été bonne. Elle a été lâche. Elle a bravé le froid, de féroces animaux, des essaims de moustiques. Elle a trouvé bon la sensation du vent gonflant ses longs cheveux, sa robe blanche. De mon casier, il est permis de l'imaginer, d'imaginer tout ce qu'elle a

fait ou pas pour arriver là, devant moi, devant mes yeux, à travers la petite fente du casier métallique. Pour l'instant, je choisis de m'en tenir aux faits. La rigueur de mon rôle de biographe l'exige, l'appelle, le décrète. Aujourd'hui, seuls les mots cachés peuvent distraire la femme difficile. Le jour durant, elle trace des lignes, élimine des mots après avoir repéré leur place exact dans la grille, puis, en silence, elle trace des ronds, encerclant une à une les lettres. Toujours en attente de l'arrivée de Rita, je l'observe. J'observe ses gestes lents, ses yeux patients qui cherchent, à l'affût d'une lettre perdue dans une mer d'autres lettres. L'exercice permet de réduire le rythme cardiaque à presque rien. Difficile de l'interrompre, moi qui brûle de savoir comment était Rita enfant. Je perçois le son du stylo qui glisse sur le papier, sa main secouée par un léger tremblement. Elle joue du matin au soir, du soir au matin, inlassablement, sans jamais quitter sa chambre où plane, mais j'y suis, une vague odeur de gaz. C'est que les mots cachés apparaissent par défaut, soit après l'extermination de tous les autres mots. Jusqu'à ce que, à la toute fin, les lettres orphelines mises bout à bout révèlent le mystère de la grille. Nous arrivons à ce qu'on appelle la solution finale. Toujours penchée sur sa table, la femme difficile encercle une à une les lettres du mot *s-p-a-t-u-l-e*. La grille du jeu de la page vingt-trois a pour thème : articles de cuisine. Est-ce l'odeur de gaz, l'espace confiné de l'armoire? Je suis pris de vertiges – prédispositions familiales.

Dans le désert, les points de repère font défaut. Les heures passent avant qu'il ne soit possible de les compter. Rita s'est assoupie. Un sifflement régulier s'échappe de sa bouche. Je la regarde. Finalement, cette panne aura permis à Rita Houle de recharger ses batteries comme on dit, de s'offrir un temps de répit avant le sprint final. Je reste positif. J'adopte une attitude constructive, sachant que les heures passent et que les Chinoises se rapprochent inexorablement. Tout cela ajoute même un peu de suspense, une tension enlevante à mon projet. Les lecteurs seront maintenus en haleine, assis

sur le bout de leur siège. Je m'en réjouis. En attendant, aucun secours en vue. Le soleil décline lentement. La chaleur demeure étouffante. N'y tenant plus, je décide de sortir du véhicule afin d'explorer les alentours. Avec une pensée émue pour mes collègues restés à la rédaction du *Petit Journal*, je me dis qu'il faut bien que je profite un peu de ce voyage, de cette liberté chèrement acquise.

Mes bottes toutes neuves sont légères et laissent s'échapper la transpiration. Je suis satisfait de mon achat. J'entreprends l'escalade d'une dune. Mon casque sur la tête dans ce désert lunaire, je me sens pareil à un astronaute en mission. Je m'enfonce dans le sable. L'ascension est pénible, mais ma détermination n'a d'égal que le désir de savoir ce qui se cache derrière ces hauts sommets: peut-être une oasis, ou l'une de ces villes mystérieuses, surgies de nulle part, ou encore un temple tibétain abandonné depuis des siècles au milieu des sables. Peut-être Rita est-elle, sans le savoir, tout à côté de ce qui la sauvera. Je fais tout de même preuve de prudence et décide de parcourir les derniers mètres qui me séparent du but en rampant à la manière des militaires. Arrivé au sommet, l'espace s'ouvre devant moi, la steppe s'étend à perte de vue. Des rochers ça et là, un terrain accidenté, quelque rare végétation. Selon mes estimations, ce doit être le Plateau d'Alashan. Mais voilà que je vois quelque chose dans le lointain. Qu'est-ce? Ça se déplace vers moi depuis l'horizon. Dois-je fuir? Rester? Prévenir Rita Houle endormie? Mon cœur cesse de battre. Mes yeux ne mentent pas. Depuis tout-petit, je possède une vue redoutable. Là-bas, très loin, à peine perceptible, une tête d'épingle, un cavalier s'approche au galop. Homme? Femme? Tartare? Étant donné la distance, je ne peux encore rien distinguer.

J'élabore une stratégie d'approche, de manière à créer un lien avec la femme difficile, lorsque sur le palier un bruit se fait entendre. Les portes de l'ascenseur s'ouvrent et se

referment. Quelqu'un vient d'arriver à l'étage. Je suis aux aguets, en proie à une sorte d'exaltation. Mon crayon et mon carnet à la main, je surveille l'entrée de Rita Houle. Mais est-ce bien Rita? Curieuse affaire, il semble que le visiteur (la visiteuse? le Tartare?) tout juste arrivé ne frappe à aucune porte, n'entre dans aucune chambre. À croire qu'il se tient là, au milieu du couloir, dans la plus parfaite immobilité, peut-être confus, peut-être là pour surprendre, indiscret, une conversation dans une chambre. Je retiens mon souffle. J'écoute. Aux pulsations de mon cœur s'entremêle, il me semble, le bruit du galop d'un cheval. Je sais, c'est impossible un cheval sur un palier, mais je n'occupe pas une position facile, vous savez. Je voudrais bien vous voir à ma place. Les perspectives qu'offre le casier sont restreintes et la surface métallique des murs crée un écho qui peut s'avérer trompeur. J'en suis bien conscient. Je dois me méfier de mes perceptions. La déshydratation et l'isolement altèrent les sens et l'entendement. C'est pourquoi je me méfie de ce cheval qui piaffe de l'autre côté de la porte. Je n'y crois pas tout à fait. Les minutes s'écoulent. Devant moi, la femme difficile détache ses yeux du cahier de mots cachés. Comme moi, elle perçoit la présence du cheval. Le temps suspend son vol. À moins que personne ne soit descendu de l'ascenseur. Rien, ni ange ni cheval, ni Tartare. La vieille femme replonge dans son cahier. Mais le doute me taraude, moi. Il y a sûrement quelque chose ou quelqu'un. Ce que je pense, je vais vous le dire : c'est elle, c'est Rita Houle sur le palier. Depuis dix minutes, elle se tient immobile de l'autre côté de la porte. Rita Houle, comme un cheval, piaffe sur le seuil, elle attend, elle hésite, incapable de franchir l'espace qui la sépare de sa mère. Pourquoi? Je ne peux pas l'expliquer. Nous ne sommes pas dans un roman. Je le répète. Impossible d'avoir accès au monde intérieur du personnage. Pour l'instant, j'ignore ce qui peut bien hanter son esprit pour qu'elle piaffe ainsi, elle qui se prépare à vivre l'expérience la plus périlleuse de sa vie. Je ne peux en être certain, mais je devine que la scène d'adieu sur le point de se jouer représente une épreuve douloureuse pour Rita Houle. D'ailleurs, dans ma version déjà rédigée, la scène des adieux n'est pas dénuée de larmes amères. Mais

pour l'instant, personne ne sait encore rien de cette femme! Va-t-elle vaciller? Va-t-elle reculer? Peut-être croule-t-elle sous le poids de l'équipement qui lui compresse les chairs de toute part. Cette hésitation n'annonce rien de bon. Je n'aime pas ça. Non, rien de tout ça. Je pense plutôt que c'est la joie de goûter pour une dernière fois un moment de solitude, de recueillement. C'est une prière avant que la tempête s'abatte sur elle. Et je dis qu'elle a raison de faire ça. C'est très bien, c'est une bonne idée. Parce qu'à partir de maintenant, il faut savoir que tout va s'enchaîner très vite. Après les adieux émouvants à sa mère, c'est le taxi jusqu'à l'aéroport, les bagages, le passeport, le départ pour la Mongolie et, dans quelques heures, Ulan Bator. En moins de deux, sans crier gare, Rita Houle se retrouvera au volant d'un 4X4 au milieu du désert. Alors pourquoi se presser? Dehors, la circulation automobile devient plus dense. L'heure de pointe s'installe lentement. Les autobus se multiplient. Pendant ce temps, le nez contre la porte, Rita Houle attend. Rien ne presse. Et elle a raison. « Tu as raison, Rita! » Et pour moi aussi rien ne presse. J'ai tout mon temps maintenant. J'ai tout lâché, tout abandonné pour être là, pour assister aux prémices d'une grande et belle aventure. Je suis bien dans mon armoire. Il y fait bon vivre. Enveloppé dans la chaleur des laines et des fourrures, je m'abandonne à la volupté de leurs parfums.

Le cheval file à vive allure, droit sur moi, soulevant derrière lui un large nuage de poussière. Vêtue d'un long manteau sombre, coiffée d'un casque, tout comme moi, une silhouette approche. Peut-être est-ce le rebelle repentant qui nous apporte des roues de secours et de l'eau? J'écarte vite cette hypothèse. Le cavalier semble libre de tout bagage. Ou est-ce un berger égaré? Peu probable. Mais alors, serait-ce un mirage, l'invention de mon esprit en déroute? Et fonce-t-il réellement vers moi? J'ai tenu pour acquis qu'il venait à ma rencontre. Rien n'est moins sûr. Sait-il seulement que nous sommes là? Je me lève, pour affirmer ma présence. De cette manière, si les intentions de l'inconnu sont mauvaises, si un combat devait s'engager, je ne serai pas au sol, en

position vulnérable. Tout de même, je me sens bien à découvert, planté comme un piquet au sommet d'une montagne. Au moins, mes intentions sont claires, je joue cartes sur table. Entre toutes, c'est la tactique que je préconise. Quelques centaines de mètres nous séparent et le cavalier, qui ne peut plus ne pas me voir, poursuit sa course. Je m'en veux de ne pas avoir étudié plus longuement le dialecte régional. C'est un Tartare. Ça ne peut être qu'un Tartare.

C'est Rita. Ça ne peut être que Rita Houle, l'exploratrice.

L'homme à cheval s'arrête à quelques mètres de moi. Prestement, il descend de sa monture et fait quelques pas dans ma direction. Le vent souffle. Le cheval s'ébroue. Je soulève la visière de mon casque. Il est important de se regarder les yeux dans les yeux, pour établir un contact. Je suis au bord de l'évanouissement. Le visage de l'homme est couvert d'une écharpe. Il écarte lentement son voile et découvre ses traits. Je suis stupéfait. « Mais je vous reconnais, vous! Vous êtes pas Giovanni Drogo? Le soldat en poste à la forteresse de Bastiani... celui qui devient malade au dernier chapitre, juste au moment où... on vous rapatrie... Mais alors, qu'est-ce que vous faites ici?

- Je suis revenu et depuis, j'erre dans ce désert. Je sillonne la plaine avec le fol espoir de connaître un jour la gloire d'un combat héroïque avec les Tartares. Voilà qui donnerait un sens à ma vie.

- Comme je vous comprends, cher monsieur Drogo. Je comprends votre soif d'aventures. Et bravo pour votre roman! Je vous félicite. Ah, si j'avais un bout de papier... pour un autographe.... c'est bête, j'ai tout laissé dans la voiture... Moi-

même, je m'essaie modestement à l'écriture, vous savez. J'ai quitté Diane Sauvageau et toute l'équipe pour cela. Ai-je bien fait?

- Je n'en sais rien.

- Aidez-nous, monsieur l'officier Drogo. Rita Houle et moi sommes en panne. Amenez-nous avec vous.

- Il n'y a plus personne à Bastiani. Ils ont tous déserté. Je ne peux rien pour vous. Mais peut-être pourrai-je vous envoyer du secours si je parviens à la ville d'ici deux jours. Mais rien n'est moins sûr. Adieu. Monsieur?

- Scott, Walter Scott.

- Adieu, monsieur Scott. Et bonne chance.

- Adieu, Giovanni Drogo. J'ai été très heureux de vous rencontrer. La route est dangereuse. Soyez prudent. »

Là-dessus, le cavalier remonte sur son cheval. Toujours émerveillé par cette rencontre inespérée, je reste longtemps à regarder Giovanni Drogo s'éloigner. J'observe le trot élégant du cheval jusqu'à ce que l'officier disparaisse tout au bout de l'horizon. Je suis heureux, impatient de raconter à Rita Houle ce qui vient de se produire. Je suis porté par un nouvel espoir. Oui, les secours arriveront sous peu. Mon ami Drogo s'en charge personnellement.

Il est un peu plus de 15h lorsque Rita Houle entre dans la chambre de sa mère, au deuxième étage de la Résidence Le Jardin des Aînés. Je sursaute, arraché à ma rêverie. Peut-être ai-je dormi. J'ignore combien de temps s'est écoulé. Deux minutes ou deux heures, je ne sais pas. Le soleil n'est plus à sa place. Vite, j'essaie de mettre la main sur mon carnet, mon crayon. Il me faut un moment pour retrouver mes esprits. Les yeux grands ouverts, je ne me souviens pas tout de suite de moi, de qui je suis, de l'endroit où je me trouve et depuis quand. Mon cœur s'emballe, comme lorsque j'étais petit. Un jour, ma mère m'a raconté, oh, je devais avoir quatre ou cinq ans, que le soir parfois, enveloppé par la chaleur de la voiture, j'appuyais mon front contre la vitre pour regarder les arbres défiler jusqu'à ce que je m'endorme. Arrivé à la maison, mon père me prenait dans ses bras et, avec toutes les précautions du monde, parcourait le chemin qui me séparait du lit. Une fois parvenu à ma chambre, il tirait les couvertures, retirait mes chaussures, mes vêtements, et moi, eh bien, moi, je dormais, je dormais si bien. Mais, si par malheur cette nuit-là, il m'arrivait de me réveiller, si par malheur, j'ouvrais les yeux et que ces yeux ne reconnaissent plus ce

qu'ils avaient quitté l'instant d'avant, au moment de fermer les paupières, les arbres noirs qui défilent, les lumières de la ville, les immeubles, si tout cela avait disparu, alors, debout dans mon lit, je pleurais, je criais. Mes yeux devenaient pareils à ceux d'un fou, disait ma mère. Je regardais mes parents sans les reconnaître, ils me regardaient sans me reconnaître. Je pleurais, je criais si fort. Je détestais ça, je me souviens. M'endormir quelque part et me réveiller ailleurs. Ne plus être là où je croyais être. Je pleurais. Je détestais ça. Je détestais ça.

L'horizon a avalé le cavalier. Le désert retrouve sa parfaite immobilité, sa parfaite désolation. Le silence emplit le ciel, mais aussi tous les recoins du tableau qui se déploie devant moi. Le silence se fait à l'intérieur de moi.

Rita Houle s'est avancée au milieu de la chambre, comme Claudia Cardinale dans la dernière scène d'*Il était une fois dans l'Ouest*, au moment où, au cœur du désert américain, elle regarde s'éloigner Jason Robards et Charles Bronson, avec tout autour d'elle les ouvriers qui travaillent, la ville qui s'érige, l'Amérique qui s'élève. Rita Houle a laissé derrière elle ses valises, ses sacs. Elle a fermé ses radios, ses talkies-walkies. J'épie ses moindres gestes, son moindre souffle. Je suis là, Rita, dans le casier métallique. Je vous vois, mais vous ne me voyez pas. Je suis arrivé plus tôt par l'autobus de deux heures. Vous êtes belle, Rita, c'est ce que je lui crie du fond de mon œil, du fond de l'armoire. Malgré l'étroitesse de ma cage, mon carnet et mon crayon bien en main, je suis prêt à remplir mon nouveau rôle: rendre compte de la vie de Rita Houle, aventurière du désert. C'est d'ailleurs le titre que j'ai écrit en feutre rouge sur la première page de mon cahier : *Les Aventures extraordinaires de Rita Houle*, et en plus petit : *The Houle Rita's Biggest Adventures. / Los Rita's Houle aventura estraordinaéras*. Le jour tombe tout doucement. C'est heureux parce que,

dans la chambre, la chaleur est suffocante. Je sue comme un cochon. Il règne un silence de mort. Non. Il règne un profond silence. Le temps suspend son vol. Eugénie Grandet regarde autour d'elle. Une mouche vient se poser sur son menton. Elle feint de l'ignorer. La mouche va et vient, puis se pose sur ses lèvres. Dans un spasme, Rita Houle grimace, puis remue rapidement la bouche. La mouche disparaît. Je ne la vois plus. Je ne l'entends plus. Il n'est pas exclu que Rita Houle l'ait mangée. Par décence, le biographe ne rapportera pas ce dernier événement. J'efface. Règle numéro deux : il me faut, pour écrire ce livre, accepter de fermer les yeux.

Je fais chaque nuit le même rêve : je marche dans un champ, l'herbe est haute, le soleil au zénith. Lentement, des brûlures sur mes jambes. D'abord une, puis deux, puis mille. Je cours. Dans mes oreilles, un intense bourdonnement, le feu sur ma peau, autour de moi un nuage noir d'insectes. Je tombe.

Je me suis évanoui. Ma tête est lourde. Elle me fait mal. La visière de mon casque est entièrement embuée. Encore étourdi, je dévale à la hâte la longue dune. Je trébuche et roule jusqu'en bas. Du sable plein la face, je marche comme si de rien n'était. Rita s'est réveillée. Elle vide la seconde gourde et mange un petit gâteau.

Rita Houle regarde sa vieille mère, elle-même fille d'une fille plus âgée encore, aujourd'hui décédée. Elle n'a pas relevé la tête, appliquée à encercler le mot : mijoteuse. « Bonjour maman », dit doucement Rita après s'être avancée au centre de la chambre.

- Bonjour Rita. »

La femme difficile s'est redressée. Elle repousse son cahier et pose son crayon. Les deux femmes se regardent. Rita s'approche et l'embrasse sur la joue. La peau est douce. Elle s'assoit sur le petit lit de sa mère. Elle enlève son chapeau colonial. On peut voir, à la racine de ses cheveux, la sueur perler. Elle soupire. Des oiseaux piaillent sur le rebord de la fenêtre. Elle pose sa main sur le drap bien tendu.

- Tu as bien dormi?

- Ah oui, bien dormi. »

Rita sourit. Elle essuie son front.

- J'ai apporté des pommes. »

Rita se lève et plonge une main dans son sac. Elle pose les pommes sur le rebord de la fenêtre. Trois pommes.

- Je pars. Je te rapporterai un œuf de dinosaure. La région en regorge. »

La mère ne dit rien. Rita retourne s'asseoir sur le lit.

- Je vais partir. Je vais prendre à droite en sortant, puis je marcherai jusqu'aux escaliers de service. De là, je vais descendre et me fondre à la foule dans le hall. Je suivrai son mouvement jusqu'au dehors. J'irai loin. Tout ira bien, tu verras. J'irai jusqu'aux limites de la terre. Et là, je ne sais pas. Lorsqu'il n'y aura plus personne, plus de route à suivre, on dit la piste, lorsqu'il n'y aura plus de piste à suivre, je m'arrêterai là où je suis, au milieu des dunes. Je regarderai mes pieds et me dirai :

c'est ici. Avec un peu de chance, j'aurai dans une poche un petit gâteau aux carottes. Je tâcherai de te téléphoner les mardis entre deux et cinq. »

Sur ces mots, Rita Houle se relève et embrasse une dernière fois sa tendre mère. Les deux femmes s'étreignent longuement en silence, le visage baigné de larmes amères. Enfin, Rita s'arrache à la femme difficile. Elle empoigne ses sacs et, sans un regard, ferme la porte derrière elle. Il est 19h lorsque Rita se retrouve dans la rue. L'air humide de la ville emplit ses poumons. Le taxi affrété par les organisateurs de la course l'attend. Elle monte à bord et dit : « Allons-y! » La voiture démarre. Par la vitre, Rita Houle regarde s'éloigner la fenêtre derrière laquelle se trouve sa vieille mère. Est-ce qu'elle la reverra un jour? Rita Houle survivra-t-elle aux périls du désert? Elle se dit néanmoins qu'il est bien de partir, que c'est nécessaire. Que les enfants doivent quitter les parents. Rita et son chauffeur parcourent en silence les vingt-cinq kilomètres qui les séparent de l'aéroport. Le paysage défile, Rita regarde, mais ne voit pas. Les dix-huit heures d'avion se déroulent sans heurt et la candidate canadienne foule le sol mongol tard le vendredi soir. Elle est conduite à la chambre vingt-cinq du Oulan Batorsland Hotel où elle plonge dans un lourd sommeil jusqu'au lendemain matin.

Elle descend au restaurant de l'hôtel sur le coup de 8 heures. La salle est bondée, les seize candidates venues du monde entier se toisent et s'observent. Huit équipes sont constituées par tirage au sort. Les Chinoises sont favorisées. Spécialistes du désert, elles seront côte à côte pour faire la course. Elles possèdent un net avantage sur les autres équipes. Dans l'assemblée, des huées s'élèvent. Rita Houle fait la connaissance de sa copilote néerlandaise Ingrid van der Laan, une hygiéniste dentaire à la retraite. Elles voyageront ensemble sous la bannière d'une grande compagnie de boissons

sportives. Rita a choisi des oeufs, Ingrid veut des cèpes, je veux dire des crêpes. Le contact est facile et les deux quinquagénaires passent un joyeux moment, malgré l'étonnant tic nerveux d'Ingrid qui consiste à ouvrir la bouche toute grande chaque fois qu'elle réfléchit. Elles discutent discrètement de stratégies. Ingrid propose de passer par le flanc nord du Tian Shan. Elles rencontreront peut-être de la neige, mais cela leur permettra d'éviter la transhumance. Rita est du même avis.

Les candidates disposent d'une journée de récupération avant l'épreuve du lendemain. Les deux femmes se quittent. Ingrid choisit d'aller se rafraîchir à la piscine de l'hôtel, Rita descend en ville se perdre dans les marchés d'Oulan Bator. Elle ne revient qu'à la fin de la journée, fourbue, mais heureuse d'avoir rapporté quelques souvenirs dont un disque de chanson traditionnelle mongole sur lequel on retrouve le grand succès de Okna Tsahan Zam : un chant de gorge à la gloire du cheval Przewalski. Vers 19h, Rita Houle se rend au New Gobi Restaurant où l'attend Ingrid, souriante malgré son visage brûlé par le soleil. Elles partagent un cari de mouton en discutant des derniers préparatifs. Il faut compter au moins vingt et un jours de pistes pour rejoindre Argalant Ulaan. Dès le troisième jour, après la traversée des steppes verdoyantes, c'est là qu'il faudra s'éloigner de la piste et du peloton pour foncer vers les sommets escarpés du Tian Shan. Selon les calculs des coureuses, cette étape devrait leur faire gagner une journée et les placer dans une position avantageuse. Puis ce sera le désert de roches aux canyons vertigineux et, enfin, la dernière étape, mais la plus dangereuse, la Vallée des Dragons et ses dunes brûlantes.

La femme difficile étend le bras et ouvre le tiroir de sa table de chevet. Elle saisit un petit porte-feuille. Elle regarde Rita en souriant et plonge la main dans le petit étui de cuir. Elle en sort un billet de dix dollars qu'elle tend à Rita. « Tiens. Tu pourras

t'acheter un drink.

- Merci maman. »

Le lendemain, aux portes du désert de Gobi, les 4X4 sont alignés, comme furieux, impatients de s'élancer. Trois ou quatre badauds curieux se tiennent à quelques mètres de là. Il avait été convenu qu'Ingrid prendrait le volant au départ de la course. Rita était donc reléguée au rôle de copilote, c'est-à-dire qu'elle devait veiller à ce que le plan de la course décidé au préalable soit respecté. Si, pour des raisons de météo, d'éboulements ou autres impondérables, il fallait revoir la stratégie, la copilote portait à elle seule la responsabilité des décisions rendues. Enfin, elle devait communiquer les indications routières et voir à encourager la conductrice en lui parlant afin d'éviter le fameux syndrome du désert - j'y reviendrai si j'ai envie et si j'ai le temps - mais surtout, pour éviter qu'elle ne s'endorme au volant. Après les discours de bienvenue des organisateurs et la remise à chaque équipe d'une clef symbolique leur ouvrant les portes du désert, le coup d'envoi est donné à six heures, heure locale. Pan, pan, fait le révolver.

Rita enfonce le billet de dix dollars dans sa poche en se disant que ça peut toujours servir.

La chambre

Dehors, on entend une voiture klaxonner. Ça y est. Rita Houle relève la tête. C'est le taxi envoyé par les organisateurs du rallye qui vient d'arriver. Je réajuste ma veste, je coiffe maladroitement mes cheveux. Je décide de conserver le carnet tout près. L'étroitesse du casier rend difficile la mise en place de mon sac à dos.

« Je tâcherai de te téléphoner les mardis entre deux et cinq, dit Rita.

- Comme tu veux ma fille. C'est toi qui sais.

- Maintenant j'y vais. Il faut que j'y aille. Au revoir, maman.

- Au revoir, ma fille. »

À cet instant précis, un événement tout à fait extraordinaire se produit. Ou plutôt,

quelque chose ne surgit pas, il me semble. À mon humble avis. Parce que d'abord rien n'y paraît. Rien n'annonce ce moment inouï qui marquera d'une croix le temps et l'espace dans la vie de Rita Houle l'aventurière. Pourtant, cet instant très court est le poste frontière, le no man's land entre un avant et un après. À cet instant précis, sans que je le sache encore, ni même Rita la principale concernée, l'irréversible s'est mis en marche. Mais comme le mot mystère de la grille, la vérité n'apparaîtra que beaucoup plus tard. De mon casier, moi qui observe la scène de près, j'ignore encore tout. Je note dans mon carnet.

- 15h05. Les adieux à la mère.

Je me sens privilégié d'assister à la scène. Une vive émotion me submerge. Je mesure le chemin parcouru ces dernières semaines, les sacrifices réalisés et ceux à venir. Une aventure qui mènera la canadienne Rita Houle à la victoire et son biographe, de par la fluidité de son style, à la célébrité. Le taxi klaxonne, le chauffeur s'impatiente.

- 15h23. Rita Houle reste assise sans bouger.

Je pense à ma mère. J'aimerais qu'elle puisse me voir. Elle serait fière de moi. Me voir là, dans l'armoire de cette chambre, déterminé à mettre au monde une première œuvre, ma mère, qui était une femme d'action, aurait sans doute encouragé chacune de mes décisions, soutenu chacun de mes efforts, en dépit des risques, malgré la peur. Je consulte ma montre. Quelque chose ne va pas, mais cela ne m'apparaît pas tout de suite évident.

- 15h41. Rita Houle reste toujours assise sans bouger.

- 15h58. Le silence dans la chambre.

Impossible de ne pas faire le lien entre le présent silence et ces interminables minutes passées sur le seuil de la porte. Voilà qu'elle plonge de nouveau dans une rêverie tranquille.

- 16h04. Rita Houle rêve.

Bon.

Au lieu de se lever et d'embrasser sa mère, au lieu de sortir de la maison de retraite et de monter dans le taxi (sans doute déjà reparti - quelqu'un peut me le confirmer - difficile de m'en assurer depuis mon casier - on peut en appeler un autre), et de partir au loin, là-bas, dans le désert du bout du monde, pour remporter la victoire au fameux rallye, au lieu de cela, Rita Houle reste là, immobile, sur le lit.

- 16h10. Rita Houle reste là, immobile, sur le lit.

Elle semble frappée de stupeur, ou plutôt hébétée. Avec le revers de sa main, lentement, elle essuie la sueur de son front. Voilà ce qui se passe, ce à quoi j'assiste: une Rita Houle en nage, hébétée, incapable de sortir de la chambre de sa mère.

- 16h17. Rita Houle ne sort pas de la chambre de sa mère.

Stupeur. Incrédulité. Incompréhension.

Est-elle épuisée? La chaleur est accablante. Son équipement complet pèse lourd. Est-ce les adieux qui la paralysent? Je m'explique ainsi son inertie. Ça peut arriver à tout

le monde, comme ça, d'être submergé par ses sensations physiques et sentimentales. J'ai déjà vu ça. J'ai déjà lu ça. Par exemple, il est déjà arrivé qu'un garçon qui n'avait pas pleuré à l'enterrement de sa mère, parce que trop fatigué, ait été condamné à mort. Ah oui. Si, si. C'est pas drôle. Et, dans *Le Lys dans la vallée*, Félix de Vandenesse et la comtesse de Mortsauf ne sont-ils pas victimes d'une submersion de leurs larmes causée par des sentiments exacerbés? Eh oui, ça peut coûter cher, de se laisser aller au sentimentalisme. Rita Houle et la comtesse de Mortsauf dans le même bain. Victimes de malentendus. Et ça peut être dramatique, les malentendus.

Depuis le début, le fil des événements ne se déroule pas du tout comme prévu. Ça me contrarie un peu. Il est vrai que j'ai rêvé ces adieux, que j'ai rédigé quelques belles pages. Or ce que j'ai imaginé se déroule d'une tout autre manière, avec musique, étreintes, cris et quelques hoquets. Et il y a des larmes, aussi. Et des promesses. Et des serments. Et même des bénédictions. Rien à voir avec ce qui se passe devant mes yeux. Rien de rien. Mais je l'accepte. « Il me faut, pour écrire ce livre, renoncer »: n'est-ce pas ce qu'impose le sacerdoce de l'écriture?

- 16h31. Rita regarde par la fenêtre. La femme difficile avale un bonbon.

Tout de même, cela se serait passé autrement si Rita n'avait pas été Rita. Je veux dire, si elle avait été un personnage normal. Si elle avait eu pour nom la marquise de Listomère ou Eugénie Grandet. Cela aurait été facile. Beaucoup plus facile. Il a eu de la chance Balzac. Certes, voilà trois femmes qui frémissent, s'enflamment, luttent, et savent comment se secouer pour ressentir les transports les plus vifs. Ah! Mais les comparaisons sont vaines et stériles. Elles ne feront pas avancer les choses. Reste que je n'aime pas ce que je vois, là. Ça ne sent pas bon.

Ce jour-là, nous étions un jeudi. Que peut-il se passer un jeudi? Il ne se passe jamais rien, un jeudi. Eh bien, là, il se passe autre chose. À mon insu, je suppose. Voilà. C'est bien ça. Je dois rester positif, même devant ce qui m'échappe. Il n'est pas toujours facile de se rendre compte des événements importants qui se déroulent sous nos yeux. En outre, j'écris au fur et à mesure, et même à l'avance, ce qui se déroule. Soyons indulgents. Lorsqu'on écrit, on avance à tâtons, comme un aveugle qui cherche, sans bien savoir où l'on va. Ce n'est que bien plus tard qu'on peut comprendre ce qui a été écrit, ce qui a été vécu. Sur le coup, on ne sait pas, et il faut l'accepter. À ma décharge, je rappelle que les fentes de mon casier réduisent de beaucoup ma vision de la scène. Peut-être s'est-il passé hors cadre des choses, un événement décisif qui m'aura échappé? Une lettre, par exemple, qui explique tout. Ou un troisième personnage, invisible à mes yeux, un organisateur de la course, tiens, et muet par-dessus le marché, oui, un organisateur de la course muet qui doit faire de grands gestes pour informer Rita qu'un soulèvement rebelle secoue le pays hôte, que le rallye est reporté à une date ultérieure encore indéterminée, et que Rita n'a plus à faire ses adieux à la femme difficile. Ça explique pourquoi Rita reste là, en reste là. Et puis non, non. Il me semble que non. La course doit avoir lieu. Sinon quelle serait la nécessité d'écrire une biographie, coincé dans un casier?

Rita observe avec attention un insecte posé sur le lit.

Oui.

Bon.

Je ne juge pas. Je relate comment c'est. Un point, c'est tout. On ne peut quand même pas me le reprocher. Je le répète : je ne peux pas savoir ce qui se passe dans la tête de Rita, quel film obscur s'y déroule. Je ne peux pas prétendre tout savoir. Je ne peux pas prétendre être Rita Houle. Je ne suis pas Rita Houle. J'en ai déjà assez sur les bras rien qu'à tenir mon rôle, à écrire ce qui est. Voilà ma fonction. Il faut pouvoir s'y tenir. Je n'invente rien, moi. Je suis d'une probité exemplaire. Il y a là une Rita et une femme difficile. Il y a là une chambre, la scène où tout ne se passe pas. C'est comme ça. Que voulez-vous que je fasse d'un pareil récit? Je ne sais pas. J'apporterai de petites modifications plus tard.

C'est le départ! Dans les premières minutes, le chaos est total. Les huit véhicules s'ébranlent dans un vacarme assourdissant, soulevant un épais nuage de poussière. Les premiers mètres sont déterminants. Les voitures avancent au coude-à-coude et les risques d'embardées sont très élevés. Ingrid van der Laan, nerveuse, agite le volant de gauche à droite et de droite à gauche, sans interruption. Malgré la protection du casque, les coureuses se tapent le crâne contre toutes les surfaces de la cabine. Le visage en feu, les veines du cou saillantes au point d'éclater, la Néerlandaise, qui comme Rita s'exprime dans un anglais approximatif, hurle des phrases que je ne rapporterai pas, mais qui sont parfaitement incompréhensibles pour sa coéquipière. Sonnée, étourdie, Rita ajuste le micro de son casque. Elle sourit malgré les cris répétés d'Ingrid. Peu à peu, les voitures s'écartent les unes des autres. La Néerlandaise et la Canadienne ont vite fait de corriger leur mode de communication. Leur 4X4 prend la quatrième place, ce qui est tout à fait respectable. Le calme revient dans la cabine et le véhicule file à vive allure à travers la steppe, juste derrière l'équipe italo-chilienne.

Rita joue avec le fil défait de sa veste pare-balle. La femme difficile est penchée sur son cahier de mots cachés. Sur le mur, l'horloge indique que la demie est passée. Ma main tremble. J'écrirai en mon propre nom. J'écrirai avec des mots simples. Je regarde. Je note.

- 16h54. Étourdissements. Je perds quelques cheveux. Faudra que je consulte.

De là où je suis, impossible de surveiller l'arrivée d'un nouveau taxi. Quelqu'un va venir. Quelque chose va advenir. Un événement va survenir.

Les minutes s'écourent, lettre par lettre.

Dans le corridor, un chariot roule en grinçant, des voix étouffées se font écho.

La femme difficile, imperturbable, encercle un mot de la grille, le raye avec application de la liste. Je n'écrirai rien de bon sur cette femme. Elle ne le mérite pas. Je m'excuse de le dire, ça sort tout seul. Je trouve que dans les circonstances, elle n'est pas *adéquate*. C'est mon avis. Ça sera aussi celui du lecteur, je n'en doute pas. N'est-ce pas? Mais passons. Nous verrons ça plus tard. Rita Houle la regarde. Peut-être attend-elle un signe, un regard de sa mère, une nouvelle parole, pars ma fille pars, mais rien ne vient. Je note que rien ne se passe. Sur le papier, mon crayon file à vive allure. Rita Houle reste là, les mains posées sur ses genoux. Rita comme une statue.

Je ne peux plus me le cacher, me mentir à moi-même, les plans ont changé et je n'ai pas été avisé. J'estime que c'est une fausse note des organisateurs. Mais tout doit être prévu. Un nouveau chauffeur viendra sous peu cueillir Rita pour foncer vers l'aéroport. Je ne sais pas pourquoi je m'énerve comme ça. Est-ce l'impatience? Oui, je l'avoue. Et il vaudrait mieux que Rita Houle descende immédiatement dans le hall du Jardin des Aînés. Qu'elle y attende donc son taxi pour éviter de le rater une seconde fois! Ce serait plus sûr. Non, ce contre-temps n'est guère significatif, bien qu'il doive être pris en compte. Aussi j'essaie de ne pas crier « Rita Houle, écoutez-moi, écoutez-moi bien. La musique se compose de notes et de silences qui mis bout à bout créent une mélodie. Il en va de même pour la vie. Elle se compose d'actions et de songes, apportant à ceux qui les traversent, la satisfaction d'avoir vaincu des périls, la sensation d'exister. Rita! Rita écoute-moi! Pars! Quitte cette morne chambre. Je veux rendre compte de la succession des événements de ta vie qui, je le sais, ne peuvent apparaître immédiatement comme des faits historiques. Il faut être patient, attendre l'œuvre du temps. Il s'agit peut-être, aujourd'hui, du jour crucial de ton existence, celui qui aura le plus compté dans ta vie d'exploratrice. Mais pars, Rita! Pars! File à l'aéroport! Tu me le dois!»

Chambre 240, j'ignore encore que le voyage de Rita est commencé.

Le vendredi 27, alors que la copilote néerlandaise est forcée de déclarer forfait après l'impressionnante embardée où elle se retrouve coincée sous les roues du véhicule, avec un pouce en moins (un problème dû à une ceinture de sécurité mal fixée serait pointé du doigt par une enquête en cours), une rumeur, encore tenace aujourd'hui, raconte que Rita Houle aurait soulevé d'un seul bras le Land Rover X23CC pour

dégager son amie. Elle aurait ensuite lancé un appel de détresse, puis un hélicoptère, dépêché sur les lieux, aurait pris en charge la mutilée. Le règlement stipule, dans ces cas-là, qu'il revient de droit à la coureuse valide de décider si elle poursuit ou non son périple. Sous l'œil des caméras du monde entier, Rita réfléchit, puis répond : « Si vous voulez ». Elle ne dit pas : « je continue » ou « je veux aller jusqu'au bout ». Elle laisse la décision au monde entier. Elle continue si le monde entier le veut bien. Et le monde n'attend que Rita Houle. Et je me tiens là auprès d'elle, moi, Lucien de Rubempré, biographe.

Notre traversée du mont Tian Sha est rude. Une tempête de sable se lève et la réalité disparaît. Je m'efforce de noter quelques impressions dans mon carnet : « Soudain, on entendit distinctement le vent hurler et la brume minérale qui entourait [le véhicule] s'épaissit encore. Sur les vitres, le sable s'abattait maintenant par poignées comme s'il était lancé par des mains invisibles. [...] Puis le vent parut se calmer, la brume s'éclaircit un peu et le véhicule reprit de la vitesse. Des trous de lumière s'ouvraient dans le paysage noyé de poussière. » Oui. Oui. Je sais. Mais on me pardonnera ces quelques phrases empruntées à Camus et à son récit *La Femme adultère*. Algérie, Mongolie, sous une couche de sable, n'est-ce pas du pareil au même? Quand tout est voilé, qu'importe l'identité. Alors que l'action se déroule en des lieux distants de plusieurs milliers de kilomètres, le même récit s'impose à une réalité identique. Voilà ce que je dis. Mon ami Drogo a déjà connu une semblable expérience, quand Buzzati raconte qu'en cheminant à cheval, le jeune officier voit à quelque distance un cavalier tout comme lui, qui pourrait être lui-même, qui l'est peut-être...

Rita Houle, en panne, attend la nuit pour lancer une ultime fusée de détresse. C'est sa dernière chance, vais-je écrire, avec tout ce que cette phrase possède de charge émotive et tragique. En attendant, Rita observe sans bouger un nuage en forme de belette. Que fait-elle là? Pourquoi ne se lève-t-elle pas en proie à l'angoisse et à la crainte comme son biographe cherche à le décrire? Non, Rita reste là, pensive. Rita impose son calme. Ça commence à m'énerver. A-t-on jamais vu un personnage refuser de se plier au diktat du récit? Ce serait le comble. Non plus des personnages en quête d'auteur, mais un biographe dépossédé de son principal personnage. Ce n'est pas ce que j'avais imaginé.

Bon.

J'essaie de m'expliquer calmement la situation. Il faut savoir que ces dernières 24h,

on a administré à Rita Houle de puissants vaccins pour se prémunir de la rage, de la fièvre jaune et de l'encéphalite japonaise, ce dernier destiné obligatoirement aux voyageurs qui s'aventurent dans les zones rurales du pays, donc précisément les candidates du rallye. Les effets secondaires sont-ils aussi inattendus et importants que l'affirment leurs détracteurs? Sont-ils néfastes au point de rendre les personnages indépendants des récits? En médecine chinoise, il est recommandé de se cacher dans les entrailles d'un buffle pour soigner sa fièvre. J'ai moi-même vécu un épisode psychotique après une semaine de prise quotidienne de méfloquine, un médicament qui devait me protéger de la malaria lors d'un voyage au Mexique. Dans l'avion qui me rapatriait d'urgence au pays, on m'a rapporté que j'appelais « El Presidente » le médecin consulaire chargé de m'accompagner. Est-ce que Rita Houle peut être victime d'effets secondaires aussi dévastateurs qui la dépossèdent de sa personnalité? Est-ce que cette explication pharmaceutique cible bien les causes de son inertie? Ou sont-ce les symptômes d'un accident cardio-vasculaire imminent? Ou de la fameuse maladie de Lyme? Au début de l'été, le *Petit Journal* en faisait grand cas, parlant d'une importante propagation au Québec.

Rita Houle va réagir. Elle s'entête à ne pas bouger. Ça ne saurait durer bien longtemps. Je connais ma Rita Houle. En outre, les gens se moquent bien d'une femme assise sur un lit. Surtout lorsque ça s'éternise. Ils veulent du danger, des épreuves à traverser, des frousses et des frissons, et des tas de beaux sentiments, avec un déchaînement de violons, qui font vibrer à plein la corde sensible. Ils veulent dans un récit tout ce qui leur est refusé, tout ce qu'ils se refusent à eux-mêmes. Les gens rêvent de se reconnaître dans l'accomplissement d'autrui, dans l'histoire racontée. Comme cette femme, dans *L'Armoire* de Thomas Mann, cette créature de rêve qui, du fond d'une armoire, évoque ce qu'elle a vécu avec le héros qui l'écoute, assis sur le lit de sa chambre d'hôtel, à moins qu'il ne rêve de tout cela, endormi sur la banquette

d'un train. Bref, quel écrivain que Thomas Mann! Lui, au moins, sait dominer ses personnages qu'ils soient confinés dans une armoire, une chambre ou un sanatorium.

Bon.

Je crois le moment venu de sortir de mon antre. À tâtons, mes mains palpent l'obscurité. Comme chez tous les primates, l'opposition de mon pouce et du second doigt me permet habituellement de saisir les aliments, les objets, les poignées de porte, mais voilà que mes mains ne saisissent rien du tout, simplement parce qu'il n'y a rien à saisir! N'y a-t-il pas une poignée à l'intérieur de toute porte! J'appelle à l'aide. D'abord timidement, presque en m'excusant, puis en élevant la voix, à pleins poumons. Avec mes poings, je martèle les parois de ma prison métallique. Le bruit est assourdissant, et pourtant, pas l'ombre d'une réaction de la part de Rita Houle. Quant à la femme difficile, je n'attends plus rien d'elle.

Je veux sortir de là. Tout cela est insensé et a assez duré. Est-ce que j'ai pu me tromper à ce point? « Au secours! » Je suis pris de vertiges. Ma respiration s'accélère. Dans l'étroit casier, le gaz carbonique outrepassé les limites acceptables. Je suis mon propre poison. Devant mes yeux se déroulent en rafale les moments importants de ma vie : ma naissance, ma victoire au cross-country... Mais qui est cette femme? Je ne sais rien de Rita Houle. Rien n'a été écrit à son sujet. Je ne suis pas tout à fait certain qu'elle existe. Comme son nom, son existence ne dit rien à personne. Je voudrais m'agripper à quelque chose, à quelqu'un. Je m'évanouis.

Les réserves d'eau sont épuisées. Rita Houle ne pourra plus tenir très longtemps. L'officier Giovanni Drogo demeure notre seule chance. S'il échoue, s'il n'arrive pas à contacter les secours, la fin pourrait être funeste. J'ai retrouvé ma place à l'arrière du Land Rover. La température est suffocante, mais nous sommes à l'abri du vent. À voix basse, presque à bout de souffle, à peine discernable, Rita Houle entonne une mélodie. Sa voix résonne dans le 4X4. Elle rend plus douce l'attente inquiète.

Il me faut témoigner des minutes qui ne s'écoulent pas. Qui restent là où elles sont, insupportables de présence.

Une berceuse pour ma mère. Je regarde ses mains. Ma mère, assise à côté de moi. Je regarde ses mains et je me dis que je réussirais, entre mille mains, entre toutes les mains de toutes les femmes du monde, que je réussirais à reconnaître celles de ma mère. Comme un visage. Comme si ses mains avaient un visage. Son visage. Ma tête penchée en avant, les yeux se reposent de toute cette lumière brûlante. De mes cheveux goutte une sueur ensablée. Tic, tic. On dirait la sève sucrée des érables au printemps. Les gouttelettes s'écrasent sur mon bras, puis glissent lentement vers la main, vers le sol. Nous ne savons pas que nous sommes les gardiens de tant d'eau. À force, cela devrait bien finir par former un nuage au-dessus de moi. Alors, ma gorge déployée, tête renversée loin derrière, boire l'eau de la pluie.

Mes pressentiments les plus enfouis, les plus sinistres s'animent sous mes yeux. J'aurais dû me méfier. Les gens forts en menton sont souvent des crapules. C'est un trait de caractère souvent observé. Comme les fronts fuyants fuient, les mentons forts passent en force. J'ai beau refuser de me laisser aller à de noires pensées, je crois

deviner que Rita Houle fait une sorte de grève. À moins qu'elle ne soit sous l'effet d'un enchantement. Serions-nous prisonniers d'un sort? Sans espoir de nous échapper de cette chambre? Je refuse d'y croire. Qu'est-ce qui arrête Rita Houle, sinon elle-même? C'est bien ça. Elle s'est retournée contre elle-même, contre ce qui se dessinait pour elle. Comment faire pour échapper à cet ensorcellement? Seule la femme difficile est vraiment libre ici. J'entends le rythme régulier de son crayon sur le papier : a-n-a-n-a-s. Elle fait ce qu'elle veut la femme difficile. Elle est comme les poètes, les dramaturges, les romanciers, tout aussi libre. Je m'en voudrais de me plaindre des contraintes du travail de biographe, mais avouez que ce n'est pas facile. Mon plan d'écriture ne peut jamais s'appliquer du tout au tout. Ce samedi-là, pour la première fois, je me demande tout de même si je ne pourrais pas réintégrer mon boulot au *Petit Journal*. Diane Sauvageau me manque. Tu me manques Diane. En somme, je regrette toute cette histoire. Je veux rentrer à la maison. Si tu savais dans quel pétrin je me suis enfoncé. Je suis prisonnier d'un récit immobile, un récit impossible à écrire. C'est une catastrophe. C'est une déroute. Je commence à constater, non sans effroi, la perte graduelle de mes cheveux. Ils sont de plus en plus clairsemés. Je deviens laid. Ce n'est que bien plus tard, après que toute cette histoire fut terminée, que mes cheveux se sont rapidement remis à pousser.

Le temps passe. Les jours fuient. Dans la chambre, Rita Houle s'alimente à même ses réserves de nourriture déshydratée. Les repas se présentent sous la forme de sacs de croustilles : spaghetti carbonara, veau marengo, confit de canard. Rien ne me fait vraiment envie. Moi qui suis friand de blanquette, je suis étonné de ne plus ressentir ni la faim ni la soif. Pour l'instant, je refuse de me laisser abattre et je m'applique à ne pas exercer de jugements trop précipités. Rita Houle a raison. Rien ne sert de courir. Sans doute a-t-elle élaboré une stratégie, un plan. Elle a sa petite idée, refusant qu'on lui dicte la marche à suivre. Rita Houle est une rebelle. Elle va créer la surprise.

Nous avons raté l'avion, Rita, mais tout n'est pas perdu. Je vous suivrai à la nage.

Je voudrais tout de même en avoir le cœur net : est-ce qu'elle savait depuis le début qu'elle ne partirait pas? Qu'elle ne monterait pas dans le taxi, qu'elle ne franchirait jamais la distance qui la sépare de l'aéroport et du succès? Et la sélection, l'entraînement, moi qui la supplie d'accepter que j'écrive ses aventures... Est-ce qu'elle savait? Est-ce que vous saviez Rita? Répondez-moi! Si vous aviez su, vous m'auriez prévenu, hein? Vous m'auriez dit, c'est pas la peine, n'est-ce pas? Vous me l'auriez dit? Balzac laisse tomber! Lucien de Rubempré de mes deux, et Hermann Hesse, Walter Scott, Buzzati, Camus, Thomas Mann, et *a fortiori* Truman Capote, laissez tous tomber! Mais peut-être vous aurais-je suivi tout de même, Rita. Vous savez ça? Tellement mon rêve d'écriture est grand. Demandez à Diane Sauvageau à qui j'ai souvent ouvert mon cœur quand nous partageons, par de chauds soirs d'été, une crème glacée au *Dairy Queen*, combien je voulais écrire, combien j'ai toujours voulu écrire, depuis que je suis tout petit. Et puis j'écris. Là, maintenant, j'écris. Ne me laissez pas tomber, Rita. Je n'écris même pas ce que je veux, ç'aurait pu être beaucoup mieux, mais *il me faut, pour écrire ce livre, renoncer*. J'ai tout quitté pour vous, Rita. Les prémices d'une bonne demi-douzaine d'histoires plus palpitantes les unes que les autres attendent toujours dans le tiroir du buffet. Vous m'entendez, Rita? Mais j'écris, là, maintenant. Oui. Avec les mots que j'ai. Avec vous, Rita.

J'ai crié très fort. J'ai hurlé. Je m'arrête. Fatigué. Après toute cette agitation, le silence de la chambre est encore plus profond. Je le vois malgré la nuit qui envahit la chambre. Rita Houle se tourne vers moi, vers l'armoire métallique. Par les fentes étroites, son regard croise le mien, pour la première fois. Elle sent ma présence. Aurait-elle entendu mon cri du cœur? En me repassant la scène, j'ai bien perçu,

malgré l'égarement de mon esprit, oui, un regard dans ma direction. Comme si Rita Houle pressentait ma présence occultée. C'est bien un clin d'œil qu'elle m'a adressé. Après tout ce temps auprès d'elle, enfin un clin d'œil complice, comme dirait Honoré, ou plutôt Hermann Hesse, derrière le masque de la belle aventurière du *Loup des steppes* qui maintenant m'adresse la parole (mais est-ce Rita Houle): «Verras vu tu, je vais à me mis. Vois ou elle, entends vous là.» Oh! Le message est codé. Que me veux-tu, Rita? Crois-tu que je puisse partir? Où irais-je? Comment pourrais-je retourner au journal? Devant les anciens collègues, la honte serait trop grande. Pour vous. Pour moi. Il faut tenir. Il faut écrire. Rester. Témoigner.

J'aime la solitude, mais j'éprouve parfois le besoin de communiquer. Moi qui ai croisé tant de gens dans ma carrière journalistique, il est curieux qu'aujourd'hui dans ce casier, il n'y ait personne à mes côtés. C'est pourquoi, depuis deux minutes, je réfléchis sérieusement à la possibilité d'acquérir un chien. Un chien guide qui me permettrait d'y voir plus clair quand je ne vois plus rien.

Voilà bien trois jours que nous sommes là. Les heures me sont difficiles : éruptions cutanées, dessèchement sévère de la bouche, langue qui épaisit, jambes gonflées, troubles de la vision. Je sens qu'une nouvelle crise gastroépileptique me guette, tapi dans le coin le plus sombre de l'armoire. Les dégâts pourraient être considérables. Je me laisse glisser lentement au fond de ma cage. J'en profite pour en explorer les profondeurs. Je constate qu'un microcosme s'est créé autour de moi. Des bêtes jusqu'alors inconnues des biologistes peuplent ce monde des ténèbres. Comme ils échappent à la lumière tout au long de leur existence, ils sont incolores et développent une épaisse carapace. Je mets en pratique des exercices de respiration appris au cours d'un lointain stage de kathakali.

Lorsque je pense à la femme devant moi, je suis confronté à d'insurmontables contradictions. Je passe de la mélancolie fraternelle à la frayeur, de la pitié à la plus violente répulsion. Je sais qu'il ne m'en coûte rien, ou pas grand-chose, d'être

bienveillant à l'égard de Rita Houle. De me prêter à son étrange entêtement et, du coup, d'emmagasiner dans mon âme ce qui deviendra plus tard du bonbon pour ma conscience, lorsque tout sera fini. Elle n'est ni aimable ni attachante. Elle ne m'est rien. Je voudrais m'en débarrasser. Elle me pèse. Que faire d'elle. Je crie de toutes mes forces. « Prenez-la! Emmenez-la! » Personne ne vient. Personne n'en veut. On a oublié Rita Houle. Déjà.

Je suis inquiet. Elle ne va pas bien. Rita Houle est de plus en plus pâle. L'affaiblissement s'accélère. Des tremblements, des spasmes la secouent. Les réserves s'amenuisent. La vérité m'apparaît chaque seconde plus clairement. Une vérité qui, je le sais, n'a jamais cherché à se dérober. Mais voilà qu'elle m'offre le spectacle du destin d'une femme dans sa plus vive lumière: une roue invisible broie une exploratrice nommée Rita Houle, qui reste là, dans la chambre 240 du Jardin des Aînés, allongée sur le lit de sa mère.

Dans la chaîne du temps, un caillot s'est formé, stoppant le flux, la pulsation, la vie. Notre espace-temps subit un nouveau rythme. Les paramètres sont modifiés et doivent correspondre à ceux du trou noir. On m'a trompé, ma cage n'est pas une armoire de la chambre 240 du Jardin des Aînés, c'est une fusée qui file à vive allure dans le vide sidéral. À travers le hublot, j'observe Rita Houle, en chute libre, qui va s'écraser sur la Terre, alors que je file vers les limbes. La NASA s'intéresse à nous et, comme sur les astronautes, des tests seront effectués au sortir de cette formidable aventure. Rita Houle est frappée d'une faiblesse constitutive jamais observée. Elle ne survivra qu'en se métamorphosant en statue de pierre.

En réalité, Rita Houle n'accepte ni ne renonce à participer au rallye. Partir et rester sont une seule et même chose. Et cette chose prend de plus en plus des allures de tragédie. De mon casier, j'assiste à la chute lente et vertigineuse de Rita Houle l'exploratrice. À douze mille kilomètres, le départ de la course a eu lieu. Au kilomètre 325, l'équipe chinoise prend la tête. Le retard est maintenant trop important pour être rattrapé. À force d'inertie, une ivresse désespérée m'envahit. Biographe impuissant, je constate que mes dents se déchaussent une à une.

Comment éviter le désastre?

Plagier Balzac. *Une passion dans le désert*. J'ai appris par cœur les plus beaux passages de son œuvre. Peu de gens se rendront compte du subterfuge.

« Les sables noirâtres du désert s'étendaient à perte de vue dans toutes les directions. [...] Rita Houle aperçut dans l'ombre deux lueurs faibles et jaunes. D'abord, elle attribua ces lumières à quelque reflet de ses prunelles ; mais bientôt, le vif éclat de la nuit l'aidant par degrés à distinguer les objets qui se trouvaient dans la grotte chambre, elle aperçut un énorme animal couché à deux pas de lui d'elle. Était-ce un lion, un tigre, ou un crocodile? Le Provençal Rita Houle n'avait pas assez d'instruction pour savoir dans quel sous-genre était classé son ennemi ; mais son effroi fut d'autant plus violent, que son ignorance lui fit supposer tous les malheurs ensemble. Elle endura le cruel supplice d'écouter, de saisir les caprices de cette respiration, sans en rien perdre et sans oser se permettre le moindre mouvement. Une odeur aussi forte que l'odeur exhalée par les renards, mais plus pénétrante, plus grave, pour ainsi dire, remplissait la grotte chambre ; et, quand le Provençal Rita l'eut dégustée du nez, sa terreur fut au comble, car elle ne pouvait plus révoquer en doute l'existence du terrible compagnon dont l'ancre royal lui servait de bivouac. Bientôt, les reflets de la lune, qui se précipitait vers l'horizon, éclairant la tanière

chambre, firent insensiblement resplendir la peau tachetée d'une panthère. Ce lion d'Égypte, égaré en Mongolie, dormait, roulé comme un gros chien, paisible possesseur d'une niche somptueuse à la porte d'un hôtel ; ses yeux, ouverts pendant un moment, s'étaient refermés. Il avait la face tournée vers le Français la Québécoise. Mille pensées confuses passèrent dans l'âme du prisonnier de la prisonnière de la panthère ; d'abord, elle voulut la tuer d'un coup de carabine, mais elle s'aperçut qu'il n'y avait pas assez d'espaces entre elle et lui pour l'ajuster, le canon aurait dépassé l'animal. Et s'il l'éveillait ?... Cette hypothèse le la rendit immobile. En écoutant battre son cœur au milieu du silence, elle maudissait les pulsations trop fortes que l'affluence du sang y produisait, redoutant de troubler ce sommeil qui lui permettait de chercher un expédient salutaire. Elle mit la main deux fois sur son cimeterre, dans le dessein de trancher la tête à son ennemie ; mais la difficulté de couper un poil ras et dur l'obligea de renoncer à ce hardi projet.

- La manquer ? ce serait mourir sûrement, pensa-t-elle.

Elle préféra les chances d'un combat, et résolut d'attendre le jour. Et le jour ne se fit pas longtemps désirer.

[...]

Mon style est trop semblable au sien. C'est comme pour la coupe de cheveux. Nous privilégions tous deux un style souple et décontracté, et pourtant, personne ne l'a jamais relevé. Maintenant c'est trop tard, j'ai tout perdu. Heureusement, les forces de l'ordre seraient bien incapables de me jeter en prison pour plagiat. Pouah! Je me suis déjà égaré au fond de mon armoire, quelque part entre Vénus et Mars. Qu'ils viennent! Je pourrais ainsi retrouver ma liberté.

Je suis un raté. Je suis là et j'écris tout et n'importe quoi. En fait, je ne sais pas ce que c'est qu'écrire. Comment m'approcher de cette histoire sans histoire? Il y a là, devant moi, Rita et sa mère difficile. Le reste, invisible. Ce que j'ai à écrire est invisible. C'est une tragédie sans cris, racontée d'une place à visibilité réduite, le témoignage d'un écrivain réduit dans un réduit. Rita Houle, écoutez-moi. La mort vous guette. Et si vous devez mourir, si vous voulez faire quelque chose pour moi, je préférerais que vous alliez le faire dans le désert. Le lecteur ne s'y attend plus. Ça ferait un bien meilleur effet pour le livre, s'il vous plaît, Rita.

Au matin, toujours allongée sur le lit, Rita Houle apparaît de plus en plus faible. La femme difficile entame un nouveau cahier de mots cachés. La compagnie de cette femme m'entraîne sur une pente glissante, là où personne ne m'a encore jamais conduit. Iusdhu8237p23nhnDxopip. J'écris malgré moi des choses que je ne comprends pas.

- Il me faut, pour écrire ce livre, accepter de devenir fou, admettre que, dans mon esprit, cohabitent des désirs de meurtres et des élans d'admiration.

Ma tête tourne. Je décide de procéder à un petit ménage de ma cellule. Écrire le bruit et la fureur, être ou ne pas être, comme il vous plaira, un bout de notre monde à tous. Raconter un lieu. Raconter une femme, la mort d'une femme, l'été capturé puis emmuré dans la chambre 240. Mais ouvrez! Ouvrez! Quelque chose bascule. Des idées, des idées folles, en pagaille, s'emparent de mon esprit. J'aime et je déteste Rita Houle au plus profond de moi. Je suis avec elle l'idiot et le joueur de la maison des morts. Avec elle, je fréquente l'envers du monde. Il m'est arrivé d'avoir envie de tuer

Rita Houle. De saisir un marteau posé là par hasard et de lui fracasser la tête d'un geste sec. Puis, enfin délivré des tourments de mon âme, entamer la rédaction de sa biographie par son sordide assassinat. Soit par le seul événement signifiant qu'il m'aurait été donné d'observer dans sa vie, faisant de moi, pour finir, enfin, un véritable écrivain.

Qu'avons-nous perdu? Quel est le secret de la nuit, de cette mer qui oscille inlassablement en nous?

Il y a l'agitation du monde, il y a le monde de Rita Houle, il y a celui de la chambre : ce labyrinthe où le voyageur se voit saisi par l'inquiétante étrangeté du familier. Pourquoi acceptons-nous d'être reclus dans cette chambre, incapables d'en sortir, avec tout autour de soi ces murailles qui empêchent de s'échapper et, à la porte, éternelle, la même vieille femme prostrée dans son silence.

Le soleil disparaît derrière la dune. Le froid s'installe dans la cabine. Il mord.

Rita Houle ne partira pas. Jusqu'où ira-t-elle? Où cela mènera-t-il Rita? N'est-elle pas elle-même le voyage? Une terre étrangère s'étend à l'intérieur d'elle. Rions des voyageurs qui ont vu Paris et Rome. Le rejet du monde ne donne-t-il pas naissance à un autre monde, celui du négatif de la photo? Je voudrais pouvoir l'écrire, le nommer. Je voudrais pouvoir faire taire mon incessant bavardage. Il m'agace. Je voudrais l'effacer, m'effacer. J'occupe une place que je voudrais maintenant aussi vaste et vide que le silence de la chambre. S'absenter jusqu'à la grâce, jusqu'à sa propre

disparition. Les mots doivent cesser de courir comme des poules sans tête. J'écris.

Je m'appelle Rita Houle et ma vie se résume à trois choses : mon impossibilité d'être une coureuse automobile dans l'hostile désert de Gobi, ma possibilité de l'être, et la mort. Mais existe-t-il meilleur endroit pour mourir que dans la chambre de sa mère? J'aurais préféré que tout ça se passe dans le désert. C'est une histoire perdue. La vie est un nœud de pas perdus.

La nuit venue, Rita Houle s'extrait du 4X4, une fusée d'urgence à la main. Tout est calme. À travers la portière restée ouverte, je la regarde s'éloigner, éclairée par la lumière bleutée de la lune. Sa démarche est chancelante. Ses gestes incertains. À quelques mètres à peine du Land Rover, à bout de force, Rita se laisse tomber sur les genoux. Elle enfonce la fusée dans le sable et retire le dispositif de protection. L'engin est armé. Dans un dernier effort, Rita se projette vers l'arrière et tente comme elle peut de s'éloigner du projectile. Une explosion a lieu. Une lumière blanche très vive déchire le ciel, jusqu'à très loin.

Rita Houle est morte de faim et de soif, sur le lit de sa mère, à l'aube du lundi 29 août. De toutes ces vies qui s'écrivent, peu survivent. Le taux de mortalité est très élevé en littérature. Il arrive aussi que le temps manque. La matière de la biographie est périssable, celle des récits encore plus friable. Il faut faire avec, en faire la matière même de son œuvre. Rita Houle résiste-t-elle à son existence? Elle résiste jusqu'au bout au déroulement de son histoire. La fin s'est écrite d'elle-même. La biographie sera posthume. Rita Houle, femme originale, femme sans particularité. Rita Houle morte au cœur du plus grand désert du monde. Exploratrice de l'espace intérieur, du pays caché de l'aventure. Après avoir épuisé ses réserves de nourriture déshydratées, de même que l'eau de ses nombreuses gourdes, lentement elle s'est laissée mourir, étendue sur le lit. Elle n'aura pas survécu à sa mère.

Le jour s'est levé. Les nuits du désert sont froides. Lentement, le matin se réchauffe. Par les fentes de la porte, une faible lumière pénètre dans l'armoire, éclaire ma main

posée sur le carnet ouvert. Je la regarde qui tient le crayon bien taillé, une main prête à noter, à relever, à traduire. Une main prête à écrire. Je ne sais plus trop si elle m'appartient. Elle m'apparaît étrangère. Comme Rita, il semble qu'elle ne bougera pas, qu'elle ne bougera plus. Comme Rita, elle est la somme de ce qui aurait pu s'écrire. J'appuie mon front contre le métal glacé du casier, du sable jusqu'à la taille. Enfermés dans une tombe, des Indiens de l'Inde pratiquent une méditation où ils arrivent à diminuer jusqu'à plus rien le battement de leur cœur.

J'attends les secours à l'ombre du rocher. J'essaie de rassembler mes esprits, en attendant l'arrivée de l'équipe chinoise, mes plus proches rivales. Ma main étrangère écrit. Quand quelqu'un vient enfin, on s'approche de moi, j'entends des sirènes, des hélicoptères. On me demande mon nom. Je réponds : Rita Houle. J'étais là. J'ai tout vu. Cette histoire est incroyable. Elle est presque tout à fait vraie, car authentique était le silence de la chambre, authentique la mélancolie de la femme difficile. Quelques noms propres ont été modifiés, mais je ne sais plus lesquels ; certains lieux aussi, il me semble, et les circonstances, mais sinon tout est vrai. Au fond de ce casier, du fond d'elle-même, j'ai traversé des nuits sans lune, témoin d'un singulier voyage. Mais, chers lecteurs, après cet ennuyeux préambule qui ne signifie rien, allez directement aux faits. Je vous présente la biographie d'une femme admirable : *Les Aventures extraordinaires de Rita Houle, the Biggest Explorer of the Desert*.

LA NAISSANCE NÉGATIVE

*J'ai fait de moi ce dont je n'étais pas capable.
Et ce dont j'étais capable, je ne l'ai pas fait.*

Fernando Pessoa

1. La chambre nécessaire

J'écris dans les placards. J'écris dans les sous-sols, jamais loin des fournaises. J'écris dans les salles de lavage, les cagibis, les cabanons, les débarras. Il faut pouvoir se retirer. Se placer hors du monde dans des lieux hors du monde. C'est là, dans ces espaces improbables que j'écris de mon écriture arrachée. Pour cela, ce sont des lieux qui me ressemblent. Ce sont des lieux qui me sont destinés. Des lieux prédestinés qui n'intéressent personne d'autre que moi. Pas de bataille à livrer, ce sont des lieux où les batailles ont été perdues. Ce sont des cimetières de batailles perdues et non homologuées par les livres d'histoire. C'est là que j'écris. Loin des appartements avec vue sur la mer, j'écris dans des lieux sans importance, sans valeur, sans nom. Ils n'ont l'air de rien. D'ailleurs, personne ne les voit.

J'ai l'air d'écrire beaucoup. Je n'écris pas tant que ça.

Il faut qu'il y ait une porte. C'est une condition la porte. C'est très important. Mais j'y reviendrai. D'abord j'ouvre et je regarde à l'intérieur. Des amoncellements de toutes sortes, un désordre parfait, un ramassis d'utile et d'inutile, un foutoir, un sacré

bordel, eh bien c'est là, et j'ai l'œil, c'est là que toujours, au beau milieu du champ de bataille, entre la sècheuse et la boîte électrique, je trouve tout de même une petite place pour que l'on puisse y glisser une table pour écrire. Une place pour moi.

Une place pour qu'arrivent les choses décisives.

Oui, une porte que l'on peut refermer derrière soi. Pour préserver la caverne du pillage sauvage. Pour que les guerriers ne soient pas dépouillés complètement de leurs armes. Quand il y a une fenêtre, c'est bien. On peut y perdre le regard. Souvent je n'en ai pas. Souvent j'écris sans ouverture sur le ciel, comme Annie Dillard qui « pour travailler se cache dans une pièce sans fenêtre, écrit à la lumière d'une petite lampe, l'univers visible se trouvant limité à un rayon de quelques centimètres.¹ » C'est tout ce dont j'ai besoin : la lumière d'une lampe éclairant un espace très restreint, de quelques centimètres à peine, enveloppée tout autour d'invisible. Mais une porte est nécessaire. Il faut pouvoir refermer une porte sur soi. Pour entrer quelque part. Dans ses batailles. Une porte que l'on peut fermer à clef, dit Virginia Woolf, loin du bruit et de l'agitation. Il faut « une chambre à soi² ». En fermant une porte se crée la chambre, s'invente l'espace. Dans son livre *Le commun des lecteurs*, Woolf pose la question suivante :

De quoi nous sentons-nous progressivement privés? De quoi venons-nous ainsi à manquer en permanence, forcés de le rechercher ailleurs si nous ne l'obtenons pas immédiatement? C'est la solitude.³

La solitude se terre au cœur de la chambre. Marie de l'Incarnation, dans le récit autobiographique qu'elle rédige en Nouvelle-France, raconte ces moments où elle va

¹ René Lapiere, *Renversements*, Montréal, Les Herbes rouges/Essai, 2011, p. 39.

² Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, trad. Clara Malraux, Paris, Éditions Denoël, 10/18, 1992.

³ Virginia Woolf, *Le commun des lecteurs*, trad. Céline Candiard, Paris, L'Arche, 2004, p. 75.

dans le noir, se réfugier dans des lieux modestes, pour échapper un instant à sa famille et à son tumulte envahissant : « la cave, le grenier, la cour, l'écurie pleine de chevaux étaient mes stations. La nuit, je me mettais en danger de me blesser. J'étais aveugle à tout. Pourvu que je trouvasse un lieu à me cacher, ce m'était assez.⁴ » Se cacher de la vie pour penser, pour prier, pour n'être qu'à soi, oui, se détourner de l'action « pour le seul regard intérieur, pour la seule prise de possession de soi.⁵ » Le désert, la chambre, le cloître, la cabane, le couvent et l'asile sont des lieux traversés par une même exigence: la distance imposée ou conquise vis-à-vis du monde, et qui permet au *moi* défait, fragmenté, disloqué dans la succession des événements du quotidien, de se reconstruire. « Affirmer ou conquérir la distance, c'est s'installer dans un hors lieu, celui de la solitude par rapport au monde, celui de la rive par rapport à la mer, mais c'est aussi reconstruire une familiarité avec soi-même.⁶ » Poursuite d'un refuge ou d'un repli, les psychanalystes y voient la nostalgie du sein maternel; de la grotte au jardin, les symboles sont divers, mais convergent vers un même désir, celui du lieu d'un bonheur originel, « celui d'un repos tranquille, d'un repos protégé.⁷ »

Je suis arrivée à l'aube. J'ai posé à mes pieds mon sac et mes affaires. Des livres, quelques fruits. J'ai pris congé du travail. J'ai inventé, pour cela, la tenue d'un congrès dans une ville du Nord des États-Unis, Shawinigan. Puis je me suis reprise. Plattsburgh j'ai dit, c'est sorti tout seul. Je ne sais pas pourquoi j'ai menti. Je dispose de trois jours. La radio est allumée et joue à tue-tête dans l'étroite chambre 240, celle de ma mère. C'est ici que j'ai choisi d'écrire. On peut parfois être très seule à côté de sa mère. Ce n'est pas interdit. Et puis, parfaite mise à distance du monde, un CHSLD n'est-il pas un endroit idéal pour écrire? C'est celui d'un temps autre, le lieu de la

⁴ Pierre Nepveu, *Intérieurs du nouveau monde*, Montréal, Boréal, 1998, p. 32.

⁵ Bernard Beugnot, *Le discours de la retraite au XVII^e siècle*, Paris, PUF, 1996, p. 179.

⁶ B. Beugnot, *op. cit.* p. 14.

⁷ Gaston Bachelard, *La terre et les rêveries du repos*, Tunis, Cérès, coll. Critica, 1996, p. 189.

mort toute proche, celui du dénuement, de l'abandon, de la dépossession, parfaite négativité. Elle est là, près du lit, sa tête penchée sur son cahier. Elle n'a pas entendu la porte qui s'est ouverte. Puis refermée. Je m'approche d'elle, elle lève les yeux. Elle me regarde bizarrement. Sans doute parce qu'il est rare que je lui rende visite un jour de semaine. Elle n'a pas la même tête que les dimanches. Je parle très fort, à cause de la radio:

« Maman, c'est moi.

Elle me sourit.

- Tu te souviens de ce dont nous avons parlé, cette idée que je vienne ici pour écrire, tu te souviens?

- Oui, oui.

- C'est aujourd'hui, c'est aujourd'hui que ça commence. Ça te va?

- Bien. Et ça finit quand?

- Ça on sait pas.

- Comment?

- On peut pas savoir quand ça finit.

- Bon. Mais oui, installe-toi, mets-toi à l'aise, puis tu m'excuseras. »

Elle ferme la radio puis replonge dans son cahier. Elle a raison, mieux vaut ne pas perdre de temps. Je me défais de ma veste. Je me déchausse. Je choisis le carnet plutôt que l'ordinateur. Je m'assois sur le lit.

Dehors, la pluie tombe drue. J'amorce ici, dans la chambre de ma mère, un projet qui m'obsède depuis de nombreuses années et dont je vais bientôt vous parler, mais pas tout de suite. Quoi qu'il en soit, quelque chose va avoir lieu. Il me semble. Quelque chose va se dire. Quelque chose va s'écrire. Les conditions gagnantes sont réunies pour que quelque chose se passe, pour qu'une expérience soit vécue. Une aventure. Une aventure se déroule toujours dans une chambre, en dehors de la continuité de la vie car « c'est bien la force de l'aventure, dans sa plus grande généralité, d'être à

l'extérieur de la trame globale de la vie.⁸» En cela, elle se rapproche des rêves, nous dit Agamben. Puis, citant Georg Simmel:

L'aventure est « tout à fait différente de quelque chose de simplement contingent, d'étranger » parce qu'elle ne se borne pas à en effleurer la surface, mais « est liée en quelque façon avec le centre de notre existence »⁹.

Je regarde autour. Je mesure le décor. La pièce est petite, exigüe comme il se doit ; sorte de placard modestement meublé. Comme Molloy, « je suis dans la chambre de ma mère. C'est moi qui y vis maintenant.¹⁰» Ici, un lit multifonctionnel où il est possible de surélever les pieds ou la tête ou les deux. Là, un casier avec quelques vêtements, là un fauteuil au cuir fatigué, là ma mère avec le chemisier offert à son anniversaire, là une commode où l'on a posé la télévision, là une table et une chaise sur laquelle, je pense, ma mère ne s'est jamais assise. Et là, juste à côté, entre le lit et le fauteuil, une table de chevet avec une radio et un réveil-matin. Enfin, il y a une étroite porte qui donne accès à une salle de bain. Ce qui retient l'attention, ce sont les deux fenêtres disproportionnées qui occupent le mur du fond dans sa presque totalité. L'été, lorsque le soleil de midi plombe dans la chambre, la lumière devient vite aveuglante et la chaleur étouffante. Comble de malheur, on a cru bon de limiter l'ouverture des fenêtres pour prévenir la défenestration de certains résidents égarés, mesure qui a pour effet d'empêcher la plus petite circulation d'air.

C'est moi qui ai déménagé ma mère. Il y a quatre ans. Elle ne pouvait plus vivre chez elle, toute seule. Il fallait trouver une place où l'on pourrait prendre soin d'elle, où elle serait en sécurité. Après la mort de ma sœur, son état s'est dégradé. Ma mère a

⁸ Georg Simmel, *Philosophie de la modernité*, trad. Jean-Louis Vieillard-Baron, Paris, Éditions Payot-Rivages, 2004, p. 217.

⁹ Giorgio Agamben, *L'aventure*, trad. Joël Gayraud, Paris, Éditions Payot-Rivages, 2016, p. 45.

¹⁰ Samuel Beckett, *Molloy*, Paris, Éditions de Minuit, 1982, p. 7.

sombré dans une sorte de léthargie dépressive et morbide, le sort réservé aux explorateurs qui profanent les temples sacrés. Il a fallu l'arracher à un appartement devenu insalubre. Ma mère arrachée à Pompéi, ma mère ensevelie sous dix années de poussières, de raclures d'ongles, de carapaces abandonnées par la vermine. Sur sa commode, tout près de son lit, des factures d'électricité vieilles de dix ans, qui avaient été posées là il y a dix ans et qui depuis dix ans, n'avaient pas bougé. Dans une maison inhabitée vivait ma mère inhabitée. Je me tiens avec elle au centre de la pièce, un sac à la main, à me demander ce dont elle aura besoin là-bas, à la nouvelle résidence.

« Rien, elle dit ma mère.

- Mais oui maman, il faut bien garder quelque chose, quelques souvenirs. Il faut bien prendre quelque chose.

Elle fait non de la tête. Elle ne veut rien prendre. Ne rien apporter. Je n'insiste pas. Je referme la porte. Je sors de l'immeuble avec ma mère. Elle laisse derrière l'ancienne vie. C'est tout. Et ce qui reste tient dans un petit sac d'épicerie : une tasse, des enveloppes, des timbres, trois crayons, une fourchette, une roulette de scotch-tape, un vase et ses fleurs, un petit cadre avec une photo.

Je me secoue. Je biffe les gribouillis, je supprime les dessins. Sur la nouvelle première page j'inscris la date d'aujourd'hui. Je suis, dans cette chambre de ma mère, au coeur de l'inquiétant familial. Ici, le lointain côtoie le proche et l'intime le lointain, dans un déchirement toujours coupable. Ici, le désordre est invisible, les batailles rangées dans les tiroirs. J'entends, venant du corridor, le pas des résidents qui traversent avec peine le long couloir qui s'étend devant eux. Des êtres fatigués qui n'ont plus le courage d'affronter leur propre vie. Quelqu'un s'est arrêté un moment sur le seuil de la porte. J'écoute. Il souffle. Mon cœur qui bat dans ma tête. Puis il disparaît. Je regarde ma mère, la tête penchée sur son cahier, sa main qui tremble. Son album posé sur ses genoux, elle encercle péniblement les lettres. Tout serait plus

facile si elle avait accepté de s'asseoir à la petite table. Elle pourrait poser son cahier de jeux, écrire librement, elle ne serait pas là, toute tordue, les pieds qui cherchent à quitter le sol, ses genoux gonflés en guise de pupitre.

« Viens t'asseoir à la table maman. »

Mais non, elle ne veut pas. Elle est têtue. Elle s'appuie sur ses jambes tremblotantes, noircissant de son stylo des pages et des pages de ratures et de petits ronds. Les mots cachés sont une véritable passion. À cet âge, on ne contrarie pas une passion. Mais c'est une passion inquiétante. Parce que pratiquée à ce rythme, et aussi longtemps, et chaque jour de longues heures, cela s'avère monotone, cela devient aliénant. Cela prend une tout autre allure. Cela devient une manière de ne pas relever la tête. De ne plus rien relever du tout. Ma mère reste là sans mourir, inaltérable, inamovible, comme une facture d'électricité. Jadis elle était assise au salon, dans la grosse chaise coloniale aux motifs fleuris. Elle pratiquait le même exercice. Elle s'occupait le mieux du monde à faire passer ses journées, à faire qu'elle arrive au bout de chacune. S'il avait été possible de passer par-dessus les jours, de les enjamber les jours, elle l'aurait fait. Mais pour aller où? Plus vite vers le sommeil. Elle a ses secrets ma mère. Des secrets que je ne connais pas. Impatiente d'être vieille, ma mère, à peine la cinquantaine, fréquentait les activités et les événements réservés aux personnes âgées. Je la voyais valser parmi les têtes blanches. Ma mère heureuse, c'était ma mère qui dansait. J'ai, pour elle, une infinie tendresse, une tendresse infinie d'une infinie tristesse. J'écris des choses que je ne peux plus lui dire. Je ne veux pas régler mes comptes. Je veux comprendre pourquoi il nous est toujours aussi difficile d'exister.

Assise sur le lit de ma mère, je pense. Je pense que la vie est longue. Elle est longue parce qu'elle dure. J'ai l'âge que j'ai et pourtant je ne suis pas encore tout à fait au monde. J'ai hérité de ce don. De manière toute naturelle et sans douleur, chaque jour je réinvente un commencement. Je reprends du début, une histoire toujours inachevée, qui conserve son énigme. « Ce que nous avons commencé, nous le

finirons,¹¹» disait Aquin. Pas comme lui. Pas dans un parc. Dans la chambre la lumière est vive. Je ferme les yeux. Je veux m'approcher du cœur. Apatride, me faire conquérante de l'espace intérieur, du pays caché. C'est peut-être là ma seule possibilité d'aventure. Dans ces lieux construits de bas-côté, de marges et d'exigus, dans des espaces qui s'inventent tout seuls, qui sont forcés de s'inventer pour exister, je deviens moi-même le territoire de toutes les possibilités. Je suis venue dans le but de parfaire mon éducation, perdue dans un pays nommé ma mère. Je la connais mal. Peut-être est-ce la personne que je connais le moins. C'est la terre la plus secrète, la plus étrangère. Dans le ventre de sa chambre, je la regarde. Je l'observe. Difficile de sonder le fond de son âme. Rien ne transparait. Écrire avec l'espoir de rendre visible à mes yeux ce qui est depuis toujours resté obscur.

Il y a toutes ces choses que je n'ai pas faites, pas vécues, pas réalisées. Il y a aussi ce que ma mère n'a pas fait, à un moment ou un autre de sa vie. Ce qui ne lui a pas été donné de faire. Ce qu'elle a décidé de ne pas faire. Ce qu'elle n'a pas été capable de faire. Je porte avec moi ce bagage. Ce ne sont pas des revers, pas des regrets. Ce sont des absences, des trous où rien ne manque, des trous emplis de vide. Laisser-faire. Glisser très lentement, et ne rien faire. Vouloir que la glissade ait lieu et ne rien faire pour l'arrêter. Pour que la disparition lentement s'opère. Je vais écrire. Écrire avec des mots gagnés sur notre silence, des mots inachevés, inachevables, dans un formidable effort d'effraction du vide. Est-ce que du rien on peut faire une expérience?

Il est probable que, de toute ma vie, je ne joue jamais au golf. Que je ne sois jamais une vraie espionne avec une double vie. Que je ne porte jamais un pistolet à ma ceinture. Il est possible que je ne goûte jamais le miel récolté à la cime des arbres par

¹¹ Hubert Aquin, *Prochain épisode*, Montréal, Leméac, 1992, p. 74.

les Radgis du Népal ni ne croise un tigre en allant à l'épicerie. Je n'aurai jamais pratiqué la lutte. Celle où, par la force de ses bras, l'on soulève son adversaire pour ensuite le renverser sur le dos. Celle où l'on grimpe sur les cordages du ring pour se donner de la hauteur avant de sauter sur le dos du pugiliste. Je ne m'appellerai jamais Sandra. Je ne serai jamais blonde, je ne pense pas. Je ne suis pas malgache. Pas végétarienne. Il est probable que ce texte ne soit jamais édité chez Gallimard. Possible que je ne sois jamais atteinte de la malaria. Je n'ai jamais bu de boisson énergisante, jamais marché sur la Lune, jamais été à Dubaï, jamais commandé une pizza jambon-ananas, jamais dit bonjour au voisin qui fait peur parce qu'il surveille tout le temps sa voiture. Il est probable qu'avant de mourir, je ne maîtrise pas tout à fait le patinage artistique, pas plus que le saut acrobatique. Je vais mourir sans savoir parler le tchèque.

Si je pouvais, dans mon carnet, dresser la nomenclature de tout ce qui, depuis ma naissance, n'a pas été vécu. Si je pouvais saisir ce qui m'a échappé et qui m'échappe toujours. Je voudrais pouvoir regarder cet étrange tableau. Qu'aurait-il à me dire? Que m'apprendrait-il? Mon projet est impossible, invariablement voué à l'échec. Et alors? Pour René Lapierre, ce vertige est celui de la création, parce que

l'impossible est notre grâce. Lorsqu'il surgit nous nous mettons à décomprendre, nous secouons notre torpeur. *Voir* se renverse, parler se décuple – et avec eux toutes les langues, tout corps, tout souffle, dans les catastrophes lumineuses de la voix. Une catastrophe, disait la poétique ancienne, c'est le renversement, le retournement du chant dans le chant, la débâcle des voix dans la trouée du sens. Ni la strophe ni l'antistrophe, mais leur bouleversement. [...] *Réaliser ce qui est*, c'est se rendre compte de ce qui est et de ce qui n'est pas, rendre sensible et opérant ce qui n'est pas; retourner l'un dans l'autre, et l'y puiser de nouveau. Loin d'une mystification, il s'agit d'un dévoilement : aller à ce qui est pour entrevoir ce qui n'est pas, et inversement. [...] Écrire un poème ce n'est pas aller vers sa fin mais

vers son commencement : se souvenir de sa possibilité.¹²

Oui, il me semble que là pourrait apparaître ma définition, la nature véritable de mon écriture, de mon identité. Quelle est la valeur de ce qui, dans nos vies, n'est pas et n'existera jamais? J'ai un désir secret. Celui de sauver ce qui n'a jamais existé. Faire que vive, quelque part, ce qui n'est jamais advenu. Élever les cathédrales qui n'ont existé que sur papier. Qui ne sont restées que des croquis, que des projections : des cathédrales qui ne seront jamais des cathédrales. Magistral échec du possible, spectacle d'une faillite de l'expérience, « cette défaite le sauve, l'empêche de se penser comme sa fin. L'art provient toujours de quelque échec¹³», dit encore Lapierre. Je veux sauver ce qui restera au stade de l'ébauche et du rêve. Je veux écrire d'une écriture qui s'émancipe de moi, de ma mère et du silence, une écriture qui pose la question suivante : qu'est-ce qui ne s'est pas passé? Comme une sentinelle, je veux me faire la gardienne de ce qui n'a jamais existé, de ce qui n'est jamais né, de ce qui n'a jamais été vécu. Cela aussi parle de nous. Cela nous apprend beaucoup. Vous savez alors à qui vous avez affaire. Il faudrait pouvoir oser demander à quelqu'un que l'on rencontre pour la première fois : « Mais pardon monsieur, qui n'êtes-vous pas? Qu'est-ce que vous n'avez jamais fait? Qu'est-ce que vous n'avez jamais espéré? » Nous devrions pouvoir demander ça et exiger une réponse claire et brève. Il faut témoigner autant de la vie que de la mort, oui je dis ça. Aussi bien ce qui a été que ce qui n'a pu être. Quant à moi, je mourrai d'inexpérience. Foudroyée sur le lit de ma mère, un éclair en plein front. Je mourrai de ne pas savoir comment on construit un tipi, comment on largue les amarres, comment on attrape les serpents. Je n'aurai jamais joué au golf. C'est incroyable ça. Je voudrais sauver cela : moi, en joueuse de golf, casquette blanche, un après-midi d'été

¹² R. Lapierre, *op. cit.*, p. 110-112.

¹³ René Lapierre, *L'atelier vide*, Montréal, Les Herbes rouges/Essai, 2003, p. 130.

au bord du lac Maskinongé.

Il ne s'agit plus, au fil des expériences et des épreuves traversées, de prendre possession de soi. Mais parce que « l'expérience est vidée de sa substance ¹⁴», mettre en marche une évolution à l'envers, celle de la dissolution, voire de la disparition. Comme celle du personnage de *Bartleby*, celle de Walser. Ce dernier se confie à Carl Seelig:

Il ne faut pas chercher à percer tous les secrets, c'est une conviction qui m'a guidé ma vie durant. N'est-il pas merveilleux que tant de choses, au cours de notre existence, demeurent mystérieuses et inaccessibles, comme cachées derrière des murs recouverts de lierre? Cela leur donne un charme indicible mais qui se perd chaque jour davantage. Aujourd'hui, tout est devenu objet de convoitise, de brutale prise de possession.¹⁵

Le mystère et l'inaccessible, puis ce qui se déroule à notre insu. Toujours René Lapierre:

Pourquoi est-il si difficile de côtoyer l'énigme, d'être attentif à ce qu'elle ouvre en nous de doute et d'étonnement? Peut-être parce que cela demande du temps, suppose un long travail, et que notre culture est obsédée de nouveauté et de rendement. Peut-être aussi parce qu'échapper au pacte d'admiration signifie ne plus prétendre à de l'ultime, à de la fin. Ne plus chercher à rassurer le petit homme dans le très grand, l'humain dans le pérenne. Accepter seulement, faisant partie : à la fois recueilli et dispersé dans l'infini. Pas perdu.¹⁶

Il aurait été plus facile de choisir de m'intéresser à ce qui est advenu et à en faire de l'Histoire. Mais mon regard, délaissant l'actualité, se tourne obstinément vers un

¹⁴ Theodor W. Adorno, *Théorie esthétique*, trad. Marc Jimenez, Francfort-sur-le-main, Klincksieck, 2011, p. 56.

¹⁵ Carl Seelig, *Promenades avec Robert Walser*, trad. Bernard Kreiss, Paris, Payot-Rivages, 1992, p. 32.

¹⁶ R. Lapierre, *L'atelier vide*, p. 120.

autre monde, plus vaste et plus riche encore : la virtualité. « Il ne s'agit pas d'échapper à la vie », ajoute Lapierre, « mais de reconduire à elle, d'ouvrir le réel. Vouloir le réel ne désigne pas du déjà-là, de l'acquis, mais du possible, du découvert.¹⁷» Voilà ce qui m'importe. Ce qui m'attire comme un aimant, comme Icare vers le soleil : ce qui ne s'est jamais réalisé ; ce qui a été abandonné, oublié, et qui par ailleurs n'est jamais né. C'est une nostalgie du *possible*. Non pas de ce qui est advenu, plutôt de ce qui n'est pas arrivé. Il s'agit de faire de l'insondable le fondement de l'écriture. Ce fondement qui n'est jamais autre chose qu'un moment, à travers une esthétique inversée et négative, une identité toujours en devenir, jamais définitive, qui s'élève sur une espérance dangereuse, de celles qui s'aventurent sur la fine ligne qui sépare de la folie et qui, devant l'évidence du « monde comme il va¹⁸ », rêvent de faire exister l'invisible.

¹⁷ R. Lapierre, *ibid.*, p. 103.

¹⁸ Voltaire, *Le monde comme il va*, Bruxelles, Lemaitre/Publishing-Le Petit Littéraire, 2014, 26 p.

*Derrière vous reste la vie que vous n'avez pas vécue.
Et pourtant vous n'avez jamais donné signe du moindre regret;
Vous avez gardé dans votre cœur tout ce que vous avez perdu
Comme un pauvre soldat, qui accepte, en vain saint,
Chaque départ.*

Pier Paolo Pasolini

2. L'écriture de l'envers (ou le refus du monde comme il va)

Ce qui m'appartient, c'est ma façon de regarder. Qui fait que mon écriture est ce qu'elle est et pas autre chose, et pas à quelqu'un d'autre. Ce regard est ma façon d'être au monde. Et ce regard possède une inflexion toute naturelle, comme déterminée, comme sûre. C'est une attirance opiniâtre et obstinée pour *l'envers*. Pour ce qui constitue la face cachée d'un objet, d'une idée, d'une identité, à l'instar d'Antonio Tabucchi qui raconte s'être aperçu, un jour, « à cause des imprévisibles événements qui régissent notre vie, que quelque chose qui était "ainsi" était pourtant autrement. Ce fut une découverte qui me troubla.¹⁹ » Oui, voir *autrement* ce qui est *ainsi*. Je retourne le monde à l'envers. Ou peut-être est-ce lui qui me renverse. Qui me retourne comme une crêpe. Chaque fois. Forçant chaque fois le retour des compteurs à zéro. Le moi difficilement constitué qui se défait, se déconstruit.

Dans la chambre, il fait chaud. Pas d'ombre où se mettre à l'abri. Ma mère a dévoré

¹⁹ Antonio Tabucchi, *Le jeu de l'envers*, trad. Lise Chapuis, Paris, Gallimard, 2006, p. 10.

son plateau-repas et s'est endormie dans son fauteuil, son cou cassé sur sa poitrine. Le vent siffle. Une tempête de sable menace. La nature n'a ni envers ni endroit. Je ne suis jamais devant la nature. Je suis toujours dedans. Devant la mer, je suis dans la mer. Devant ma mère, je suis dans ma mère. Le désert non plus n'a pas d'envers ou d'endroit. Le désert est là, la tête penchée. Lorsqu'il ne dort pas il cherche patiemment un mot caché, comme moi. De la même manière. Il cherche sur la page. Je cherche dans la marge. Je mesure le poids de la chambre, sa densité, mon crayon à la main. Je tâtonne, je n'ai pas de plan pour m'orienter, pas d'astrolabe pour lire la position des étoiles. Facile de se perdre dans un espace aussi exigü. Écrire, c'est « composer, c'est-à-dire faire avec. Rien d'autre », dit Lapierre,

interpréter, c'est s'essayer à quelque chose au moyen de ce qui nous fut donné, ou plus précisément, *donné cassé* : c'est reconnaître son vide, son champ, sa possibilité. Ce n'est pas bien impressionnant. Nous travaillons très peu, très petit, très bas. Quelques mots ici et là, trois phrases. Il nous faut constamment surmonter des obstacles de fourmis. Nous agençons des atomes en réseaux délicats. Nous veillons, puis nous dormons de longues heures. Il nous arrive d'apercevoir des mondes. Alors nous comprenons, nous prétendons comprendre.²⁰

Au bingo, ma mère a gagné un petit ange de plâtre. Il est là, sur le rebord de la fenêtre. Ses yeux sont écarquillés, ses ailes sont déployées, sa bouche ouverte, comme si l'ange cherchait à s'envoler. « Il existe un tableau de Klee qui s'intitule *Angelus Novus*. » Ce tableau trône au milieu du salon de Walter Benjamin. Et il ne l'a pas gagné au bingo.

Il représente un ange qui semble sur le point de s'éloigner de quelque chose qu'il fixe du regard. [...] C'est à cela que doit ressembler l'Ange de l'Histoire. Son visage est tourné vers le passé. Là où nous apparaît

²⁰ R. Lapierre, *L'atelier vide*, p. 142.

une chaîne d'événements, il ne voit, lui, qu'une seule et unique catastrophe, qui sans cesse amoncelle ruines sur ruines. [...] Il voudrait bien s'attarder [...] mais du paradis souffle une tempête qui s'est prise dans ses ailes. [...] Cette tempête le pousse irrésistiblement vers l'avenir auquel il tourne le dos, tandis que le monceau de ruines devant lui s'élève jusqu'au ciel. Cette tempête est ce que nous appelons le progrès.²¹

J'imagine Walter Benjamin qui entre dans la chambre. Il entre, vêtu de l'uniforme des préposés aux bénéficiaires. Mais je le reconnais, à cause de sa moustache. Je ne suis pas dupe. Benjamin qui cultive une passion pour les petites choses, pour les objets les plus minuscules, comme la poussière. Ma mère, avec ses factures momifiées, aurait intéressé Benjamin. C'est pour ça qu'il est venu. Parce que ces objets *donnés cassés* sont, pour lui, les plus signifiants. Ils ont le pouvoir de posséder, dans leur centre, la forme la plus concentrée de tout le reste. Ils sont le noyau dans un fruit. C'est ainsi qu'il s'explique l'Histoire : en s'intéressant à ses aspects les moins visibles, soit à travers ses ruines. Walter Benjamin entre dans la chambre et, voyant ma mère qui dort, il s'arrête. Il hésite. Benjamin hésite. Il jette un coup d'œil dans ma direction, comme pour obtenir un accord. Je suis incapable de bouger, de dire quoi que ce soit. Je souris bêtement. Il avance bizarrement, en marchant de côté, très lentement, sans faire de bruit, en me fixant d'un regard pénétrant, comme cherchant à échapper à sa nature de fantôme. Comme s'il n'était pas certain d'être invisible. Il s'approche de la corbeille de papier, juste à côté du fauteuil où ma mère ronfle. Il se penche avec attention au-dessus du panier. Il regarde. Il plonge la main, remue négligemment quelques détritrus. Enfin il empoigne la corbeille et fait glisser son contenu dans le sac poubelle qu'il tenait caché derrière son dos. Puis il sort de la chambre. Que peuvent lui apprendre les déchets abandonnés par ma mère? Qu'est-ce qui, dans ce que ma mère écarte volontairement, est en réalité si signifiant, si déterminant pour elle? Qu'est-ce qui échappe à ma mère, à moi et qui n'échappe pas à Benjamin? Sa

²¹ Walter Benjamin, *Sur le concept d'histoire*, trad. Olivier Mannoni, Paris, Payot-Rivages, 2013, p. 434.

philosophie s'érige sur l'idée du sauvetage de tout ce qui est mort, « sous la forme de la restitution d'une vie dénaturée par une réification à laquelle elle ne peut pas échapper.²²» Il s'intéresse à l'anonyme, à ce qui passe à travers les mailles du filet, ce que l'esprit dominant de nos sociétés méprise et se dépêche d'ignorer.

Octobre mille neuf cent quatre-vingt-treize, je suis à Paris. Je participe à *La Course destination monde* et, enfermée dans la chambre d'un hôtel sordide du quartier de la Porte Saint-Denis, j'ai deux jours pour compléter le montage d'un film tourné au Burkina Faso. Le travail avance bien, aussi je m'évade quelques heures de ma chambre enfumée. Au hasard de ma promenade, je me retrouve aux abords d'un cimetière. J'entre. Un gardien avec des yeux écartés me remet un plan du site sur lequel on retrouve une longue liste de nom d'hommes et de femmes qui ont marqué l'Histoire, surtout des hommes, il faut le dire, tous plus célèbres les uns que les autres, sorte d'invitation à pénétrer plus avant dans le cimetière : par là Proust, par là Gertrude Stein, par là Chopin, Maria Callas, par là Balzac. Balzac tiens! J'ai terminé quelques mois plus tôt, la face baignée de toutes les larmes de mon corps, *Le Lys dans la vallée*. Je décide de me mettre en quête de la tombe de Balzac. Et puis, « le culte de la grandeur ne prend aucun risque : l'objet de sa préférence brillera seul au-dessus de la mêlée, loin des hordes loqueteuses de la concurrence.²³» La journée est belle. Ma mère rêve, elle dit des mots que je ne comprends pas. Je marche. Personne. Je m'enfonce dans les allées du cimetière. Personne. Les stèles de granit défilent et avec elles des noms, des dates, des lieux. Une phrase tourne et retourne dans ma tête, lancinante. Comme une musique, elle rythme mon pas en même temps que s'opère la lente élimination des candidats: « C'est pas Balzac. C'est pas Balzac. C'est pas Balzac » ; comme on tourne rapidement les pages d'un livre, pas lui, pas elle, pas lui. Une demi-heure s'écoule, peut-être plus. Je traverse les allées d'arbres, j'enjambe les

²² Théodor W. Adorno, *Sur Walter Benjamin*, trad. Christophe David, Paris, Gallimard, 1999, p. 29.

²³ R. Lapierre, *L'atelier vide*, p. 116.

fleurs et les morts. J'arrive à la croisée des chemins. Je consulte mon plan : Balzac à gauche, par là. Le froissement des feuilles sous mes pas, j'avance. Il est bien d'avancer lorsque nous avons quelque chose de précis en tête. Lorsque la destination est toute décidée. Pour moi, ce jour-là, parmi tous ces morts, ma destination est Balzac. Les tombes et les noms défilent. À un moment, comment dire, je m'arrête tout sec. Comme si tout au bout de mes souliers, le sol s'était ouvert, comme si une ligne rouge à ne pas franchir était apparue. Je m'arrête, mon cœur, ma respiration suspendus, comme saisis par un formidable vertige. Sans faire de bruit, parce que les lieux l'interdisent, une idée, plutôt une question vient de surgir à l'intérieur de moi : c'est qui? Tous ces morts que je croise, que j'enjambe et que je m'efforce très fort d'ignorer, qui sont-ils? Ces hommes qui ont vécu, qui ont aimé, consolé, châtié, élevé, chanté, brisé des os, qui étaient-ils? Ces femmes qui ont travaillé, valsé, mis au monde, pensé, transgressé, trop peu écrit, qui étaient-elles? Dans son livre, Seelig demande à Robert Walser s'il veut aller voir une plaque sur un mur à la mémoire d'Hölderlin. Walser est ulcéré : « Non, non, cette sorte de marque de piété ostentatoire me déplaît souverainement! Après tout, Hölderlin n'est que l'une des nombreuses créatures qui vécurent en ce lieu. La célébrité d'un homme ne doit pas nous faire oublier ceux qui demeurèrent anonymes.²⁴ » Les morts ne parlent pas. Les morts anonymes encore moins. Ils ne disent pas *eh toi, arrête ton chemin!* S'arrête qui veut. S'arrêtent ceux et celles qui n'ont pas de destination précise, qui ont le temps pour vivre, qui n'ont pas Balzac à trouver, ni de rival à tuer, ni de père à venger. S'arrête celui ou celle qui observe le voyage des nuages, comme au début du roman de Camus,

[...] après une course de milliers de kilomètres au-dessus de cette sorte d'île immense, [...] passant sur ce pays sans nom à peine plus vite que ne l'avaient fait pendant des millénaires les empires et les peuples, leur élan s'exténuait et certains fondaient déjà en grosses et rares

²⁴ C. Seelig, *op. cit.*, p. 92.

gouttes de pluie qui commençaient de résonner sur la capote de toile au-dessus des quatre voyageurs.²⁵

Comme ces nuages, à quelques centaines de kilomètres de cette allée de platanes, au même moment, des corps anonymes avec des vies anonymes pleuvent dans les charniers de Bosnie. Des hommes et des femmes anonymes qui, ce même jour, disparaissent pour toujours, jetés, sans laisser de trace, sans un *eh toi!*, sans même qu'une stèle où un nom gravé puisse dire quelque chose à quelqu'un comme moi qui, un jour peut-être, passera. Je ne connais pas les morts du cimetière du Père-Lachaise. Même avec leur nom sous mes yeux. Je ne les connais pas. C'est autre chose que je connais, que je reconnais : comme une idée de l'humanité, la leur, la mienne, celle de la vie et de sa finitude, de la présence vivante, la mienne ce jour-là, dans ce cimetière.

Reconnaître est le plus difficile, parce que cela suppose d'abord quelque chose d'accepté. Accepter est en nous-mêmes : moment du vide, nudité du reconnaître. Geste par lequel nous nous défaisons du savoir et de l'identité. Non pas pour disparaître, comme s'il s'agissait là d'une fin, mais pour *faire partie*. [...] Nous n'avons pas besoin de la fascination. Nous avons besoin d'écouter, de laisser ouvrir ce lieu où la contradiction de notre être, débordé/recueilli, s'efface.²⁶

C'est, je le sais, ma rencontre avec *l'envers*, avec l'esthétique négative. Ma rencontre avec une certaine manière d'appréhender le monde, de le regarder et d'écrire. Elle a eu lieu à l'intérieur de moi comme une explosion, comme une véritable révélation. Dorénavant, je savais qu'une chose qui était *ainsi* pouvait être *autrement* : Balzac est Balzac parce qu'il n'est personne d'autre. Mais, il est aussi le résultat d'oppositions irréconciliables, il est écartèlement. Il est Balzac composé de tous ceux qu'il n'est pas. C'est Fernando Pessoa qui écrit : « Nous sommes ceux que nous ne sommes

²⁵ Albert Camus, *Le premier homme*, Paris, Gallimard, 1994, p. 11.

²⁶ R. Lapierre, *L'atelier vide*, p. 118.

pas²⁷».

Ainsi, pour affirmer que Balzac est Balzac, il faut pouvoir montrer ce que Balzac *n'est pas*. Parce que la négation est un outil nécessaire à la connaissance, le réel s'engendrant à travers des oppositions, inventoriant ce que Balzac n'a pas accompli, ce qui n'a pas été traversé ni conquis, dans un concept inversé agissant comme antithèse. Je *suis* assise sur le lit de ma mère. Je *ne suis pas* à la chasse au lion. Je *deviens* ainsi une femme assise sur un lit, forte de ne pas être à la chasse au lion. Ce faisant, Balzac et moi sommes entraînés à devenir une positivité supérieure de par notre richesse, parce qu'incluant en elle la somme de ce que nous ne sommes pas. Balzac n'est pas mon père mort, il n'est pas non plus Stendhal. Et parce qu'il n'a pas écrit *Le Rouge et le Noir*, Balzac possède quelque chose, une voix qui lui est propre et qui le définit. Ainsi, toute connaissance commence par un travail de négation des apparences, du donné, du monde comme il va et comme il se donne, parce qu'il n'y a véritable connaissance qu'à partir du moment où l'on ne se satisfait plus du *c'est comme ça*, c'est-à-dire où l'on admet que la connaissance est un processus long et difficile, et l'expérience, la conscience, un vertige inouï. Car il n'y a pas de terme au mouvement de la négativité. La négativité est un processus, un mouvement toujours en devenir. Nous sommes chez Beckett :

Ce qui est certain, c'est que le temps est long. Dans ces conditions, il nous pousse à le meubler d'agissements qui, comment dire, qui peuvent à première vue paraître raisonnables, mais dont nous avons l'habitude.²⁸

²⁷ Fernando Pessoa, *Le livre de l'Intranquillité*, trad. Françoise Laye, Paris, Christian Bourgois, 1999, p. 127.

²⁸ Samuel Beckett, *En attendant Godot*, Paris, Éditions de Minuit, 1952, p. 112.

Quant à Montaigne, il écrit « le monde n'est qu'une balançoire perpétuelle²⁹ », un mouvement oscillatoire qui va de l'endroit à l'envers, du positif au négatif. Même mort, Balzac ne cesse chaque jour de devenir Balzac. Sur sa tombe, j'ai posé un caillou. À sa gauche gît Edmond Paillard (1802-1862). À sa droite, Arlette Bonneville (1723-1789). Dans le cimetière, je me penche sur tous ceux que Balzac n'est pas. Sur les vies anonymes. Balzac que j'aime.

La négativité est ce qui sépare l'être de lui-même et c'est cela même qui le fait être. Comme Yvain, le Chevalier au lion, qui définit l'objet de sa quête en même temps qu'il se définit lui-même.

« Je suis, dit-il, un chevalier en quête de ce qu'il ne peut trouver ; car je cherche et rien ne trouve. »

- Et que voudrais-tu trouver?

- Aventure, pour éprouver ma prouesse et ma hardiesse.

Donc je te prie, te demande et t'implore, si tu le sais, de me conseiller une aventure ou une merveille.

- De cela, dit-il, tu te passeras :

je ne sais rien de l'aventure

et jamais je n'en ai entendu parler.³⁰»

Ce terme *aventure*, dont l'interlocuteur n'a jamais entendu parler, appelle le merveilleux et devra servir de preuve pour le courage du chevalier. « Yvain, qui cherche ce qu'il ne peut trouver, pourrait être alors une évocation voilée de Chrétien de Troyes qui *trouve* l'argument de son poème : l'aventure du chevalier est l'aventure

²⁹ Michel de Montaigne, *Les Essais*, Paris, Gallimard, Quarto, 2009, (III, 2) p. 974.

³⁰ Cf. Chrétien de Troyes, *Le Chevalier au Lion*, Paris, Éditions Livre de Poche, 2016, 480 p.

même du poète.³¹» En s'opposant à soi, en se niant et en niant cette négation ancienne, quelque chose devient ce qu'il est. Mais il ne devient ce qu'il est qu'après le travail qui l'oppose à lui-même, en lui-même. La formule est logique: la négation de la négation devient l'affirmation. C'est la thèse centrale de la dialectique hégélienne, fil conducteur de la science de la logique³². La négativité postule un abandon, un dessaisissement, une distance vis-à-vis de son objet, son refus. Elle est à la fois la séparation et la reconnaissance du séparé, non pas une fusion avec le sujet. Cette séparation n'est pas une perte, mais un désir renouvelé, seule possibilité au rétablissement du lien.

Ma mère est elle-même une négation. Ma mère dit non. Elle hoche la tête de droite à gauche, sans interruption. Depuis toujours. Non aux bains qu'on veut lui donner, non aux soins que l'on veut lui prodiguer, non aux sorties aux restaurants, non aux promenades dans les jardins. Ce « non », je le connais, je le reconnais. C'est un mur sur lequel j'ai longtemps buté. Le plus souvent ce sont les enfants qui disent non. Qui se construisent, comme ça, dans l'opposition. Moi, c'est ma mère qui dit non. Qui enjambe les jours pour arriver au plus vite à Balzac ou à la mort. J'ai dû apprendre à embrasser ce non. À le prendre contre moi, à l'aimer. Ma mère, dans sa grosse chaise, qui dit non. Et moi, debout, sans autre pouvoir, chaque fois hors jeu, placée hors du monde. Il a fallu apprendre à mon tour à dire non, à nier la négation de ma mère pour en faire, au bout du compte, une donnée positive, quelque chose à moi, pour exister. C'est un accouchement difficile. Ce retournement coûte beaucoup. Il est un sacrifice. Il a un prix.

Montaigne se retire dans sa bibliothèque en 1572, au lendemain des massacres de la

³¹ G. Agamben, *op. cit.*, p. 23.

³² Cf. G.W. F. Hegel, *Préface de la Phénoménologie de l'esprit*, trad. Jean-Pierre Lefebvre, Paris, Éditions Flammarion, 1996, 245 p.

Saint-Barthélémy. Trois mille morts à Paris en une seule nuit. Des morts enterrés au cimetière des Innocents, puis plus tard, déplacés dans les cimetières environnants, au Père-Lachaise sans doute. Montaigne se sent impuissant à agir sur le monde extérieur et déploie sa morale du retour sur soi, autant dire de la chambre à soi. « Je passe dans ma bibliothèque et la plupart des jours de ma vie et la plupart des heures du jour.³³» Désireux de prendre une distance d'avec ses pairs, il renonce à l'acte politique. Sa retraite est aussi une démission, un aveu d'impuissance. Il a trente-huit ans et se prépare lentement à mourir. La retraite de Montaigne est une séparation volontaire, tout comme celle de Robert Walser qui se fait interner dans un asile pendant plus de vingt-cinq ans. « Il n'y a d'important que le voyage à la rencontre de soi-même³⁴ », dit-il. Ces retraites embrassent la solitude d'exils librement décidés, des retraites qui révèlent le constat de la communication difficile des êtres et des consciences.

Robert Walser, comme Walter Benjamin, se préoccupe de l'infime. Sa vie anonyme permet qu'une littérature délivrée du moi héroïque témoigne de sa puissance la plus pure. Il crée des personnages inassignables, enfermés dans l'espace « lisse et plat des villes³⁵ », privés de culture et jetant sur le monde un regard puéril. Le héros walsérien n'hésite pas à gaspiller sa vie parce que celle-ci ne revêt, à ses yeux, aucune valeur :

Le soussigné Jacob Von Gunten, fils de parents honorables, né le tant, élevé en tel et tel endroit, est entré comme élève à l'Institut Benjamenta afin d'acquérir les quelques connaissances dont il a besoin pour entrer au service d'une personne quelconque. Le même n'espère rien de la vie. [...] En des temps anciens, les Von Gunten étaient guerriers, mais l'humeur batailleuse ayant diminué, aujourd'hui ils sont grands conseillers et négociants, et le plus jeune de la famille, objet de ce compte rendu, a décidé de renier

³³ M. Montaigne, *op. cit.*, (III, 3) p. 1002.

³⁴ C. Seelig, *op. cit.*, p. 87.

³⁵ Walter Benjamin, *Expérience et pauvreté*, trad. Cédric Cohen Skalli, Paris, Éditions Payot, p. 44.

complètement toute tradition orgueilleuse.³⁶

Dans un parfait désengagement, renonçant à participer aux mouvements du monde, les héros de Walser, tout comme l'auteur lui-même, consentent à leur destinée le coeur léger et dégagé de toute mélancolie. Vous avez « eu cent fois raison de vivre, comme Simon, dans la pauvreté, simplement, librement » dit Seelig à Walser, « il n'y a pas plus grande erreur, pour un créateur, que de se prêter à des compromis au profit de son existence matérielle. Robert opine vigoureusement du chef et répond gravement, après un long silence : “Oui, mais c'est le plus souvent un voyage d'échec en échec, vu de l'extérieur!”³⁷»

Pourquoi?

Parce que la société de Walser est celle de l'accomplissement personnel, où l'individu est souverain et maîtrise sa vie. C'est celle du début du vingtième siècle, celle du progrès et de la modernité. Or, si les romans de Walser, largement autobiographiques, sont fidèles à la tradition classique du roman d'éducation allemand, l'auteur ne croit plus à ce modèle d'émancipation, de réalisation. Il propose plutôt une avenue nouvelle et subversive à la littérature, en parodiant le thème initiatique du Bildungsroman, alors que ses héros vont d'échec en échec, jusqu'à en représenter le parfait négatif. Depuis un siècle, on désigne comme modèle générique et générateur du genre, *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, que Goethe publie en 1795. Ces romans mettent en scène le récit d'itinéraires parsemés d'épreuves, mais toujours victorieux et libérateurs. Au tournant du vingtième siècle, le modèle se dégrade, le genre s'use. La réalité est jugée fugitive et trop complexe pour être objet de récit. Les Walser, Kafka, Musil et Hofmannsthal adoptent une posture de refus et

³⁶ Robert Walser, *L'Institut Benjamenta*, trad. Marthe Robert, Paris, Gallimard, 2001, p. 87.

³⁷ C. Seelig, *op. cit.*, p.50.

mettent en scène un processus ironique et subversif, créant une farouche opposition au modèle de Goethe. Le cycle héroïque est renversé et la réussite se vit à l'envers. Leurs personnages s'engagent dans des formations qu'ils échouent parce qu'ils ne parviennent pas à tirer un enseignement des épreuves traversées. Ils vivent toutes sortes d'expériences, mais ces expériences, étrangement, ne laissent sur eux aucune trace. Ce que l'homme apprend à devenir, c'est un être échoué. Le principe selon lequel le personnage se forme et parvient à s'intégrer dans le monde est renversé; sa prétention à rétablir un ordre déchu s'écroule. Joseph Marti³⁸ et son unique *année d'apprentissage* sont particulièrement révélateurs de cette fidélité devenue impossible pour Walser: le jeune homme n'aboutit ni à l'intégration sociale ni à la maturité spirituelle prescrites par les lois du genre. Ses personnages sont singuliers parce que libérés du poids de la réussite. Ils se placent hors du théâtre de la vie, hors d'une représentation sociale pré-établie. Ici, l'ego n'a pas à exceller, à performer, à se réaliser. Et comme ses personnages, Walser est désocialisé, il est animalisé. Mais alors, dans la liberté de cette expérience, que reste-t-il de l'homme? Qu'est-ce que Walser a perdu? La réussite sociale, son épanouissement individuel, une place dans l'Histoire. Il fait le sacrifice d'une vie parmi les hommes. Mais alors, qu'est-ce qu'il gagne, parce qu'il doit bien y avoir une raison, qu'est-ce que Walser gagne, à adopter cette vie hors du monde?

Peut-être de l'humanité.

Ici, le système hégélien dévoile ses limites. Lui qui m'était apparu au départ comme une révélation, éclairant cette nature négative qui me traversait de part en part, mettant pour la première fois des mots sur une manière de voir et de vivre, si intime, voici qu'il ne répond plus au même questionnement. Chez Walser, pas de réussite

³⁸ Robert Walser, *Le commis*, trad. Bernard Lortholary, Paris, Gallimard, 1985, 255 p.

sociale, d'émancipation individuelle. La négativité demeure toujours au centre de l'existence. Le résultat ne deviendra jamais cette positivité hégélienne. Il demeure sous la barre du zéro. Et les personnages de Walser choisissent délibérément de rester au coeur de ce négatif. Nous sommes ses héritiers. Comme Simon Tanner³⁹, comme le commis Joseph Marti. Il en va de même pour les Bartleby⁴⁰, les Karl Rossmann⁴¹, les Grégoire Samsa⁴² de ce monde. Il en va de même d'un homme: Robert Walser. Walser qui considère que dans sa société, l'endroit où peut être cet être négatif, c'est dans un asile. Là où la prise en charge est totale. Là où il incombe aux autres de prendre soin de soi. Là où finalement, peut-être, Walser s'est senti à l'abri.

La fin du jour s'installe. Dans la chambre la chaleur est écrasante. Ma mère relève la tête et regarde fixement devant elle. Elle a dormi. J'entends, dans la rue, les gens qui rentrent chez eux après la journée de travail. Ils occupent les voitures, les trottoirs, les bus. Ils savent où aller et pourquoi. Je surprends le regard de ma mère sur moi. « Si t'as plus rien à faire tu peux t'en aller. Ça me dérange pas. Surtout, fais pas de dérangement pour moi. Je veux pas te retenir.

- C'est correct si je reste un peu? J'écris. Je voudrais écrire.

La journée s'achève. Il est possible qu'aujourd'hui encore, je n'écrive pas. Mais j'ai écrit, déjà. J'ai déjà écrit. Je suis à la dérive. Il y a des clémentines posées sur la table. Je les regarde. Elles ne bougent pas. Pourtant, leur nature morte s'altère et se transforme. Comme nous, jamais elles ne demeurent ce qu'elles sont pour toujours. Heureusement. Être gros pour toujours. Être bête pour toujours. « Mais oui. Reste » dit ma mère. Ma mère que j'aime et qui me fait mal. La beauté est cette tension déchirante sur fond de perte et de séparation. La beauté est dans l'écart, dans

³⁹ Robert Walser, *Les enfants Tanner*, trad. Jean Launay, Paris, Gallimard, 1985, 349 p.

⁴⁰ Hermann Merville, *Bartleby*, trad. Michèle Causse, Manchecourt, Flammarion, 1989, 58 p.

⁴¹ Franz Kafka, *L'Amérique*, trad. Alexandre Vialatte, Paris, Gallimard, 1946, 268 p.

⁴² Franz Kafka, *La métamorphose*, trad. Alexandre Vialatte, Paris, Gallimard, 1955, 185 p.

l'écartèlement, dans l'inconciliable, l'inconsolable.

La beauté est négative.

Il m'est arrivé de croire qu'un vieillard assis dans son fauteuil, attendant simplement sous la lampe, écoutant sous sa conscience toutes les lois éternelles qui règnent autour de sa maison, interprétant sans le comprendre ce qu'il y a dans le silence des portes et des fenêtres et dans la petite voix de la lumière, subissant la présence de son âme et de sa destinée, inclinant un peu la tête, sans se douter que toutes les puissances de ce monde interviennent et veillent dans la chambre comme des servantes attentives, ignorant que le soleil lui-même soutient au-dessus de l'abîme la petite table sur laquelle il s'accoude, et qu'il n'y a pas une force du ciel ni une force de l'âme qui soit indifférente au mouvement d'une paupière qui retombe ou d'une pensée qui s'élève, — il m'est arrivé de croire que ce vieillard immobile vivait, en réalité, d'une vie plus profonde, plus humaine et plus générale que l'amant qui étrangle sa maîtresse, le capitaine qui remporte une victoire ou « l'époux qui venge son honneur ».

Maurice Maeterlinck

3. L'expérience de l'impuissance (ou réussir à l'envers)

La nuit tombe sur ma mère. On lui a mis sa jaquette. Elle a pris ses médicaments. Il y en a pour sa pression qui est haute, d'autres pour les crampes qui saisissent ses jambes et qui la réveillent la nuit. Il y en a pour la pression dans ses yeux, d'autres pour ses idées noires. Enfin, il y en a pour dormir. Elle se repose sur le lit. J'ai pris le fauteuil. Elle m'a dit tu restes là ? J'ai dit oui, je reste. Elle me regarde avec un air de ne pas comprendre. Ne pas fuir. Rester. Écrire. Seul le lampadaire éclaire la chambre. Les lumières de la ville valsent sur le mur. Des ombres se meuvent. Elles cherchent à dire. Elles racontent une histoire qui m'échappe et que je ne comprends pas, que je ne

saisis pas. Je suis dépassée par mon sujet. Écrasée. Je n’y arriverai pas. Tout est trop grand. Ma mère vit à côté de moi. Elle s’est endormie. Sur le lit, je devine sa silhouette, le mouvement régulier de sa respiration. C’est maintenant toute une nuit qui s’allonge devant moi. Ne pas chercher à enjamber. Habiter chaque minute, chaque mot, chaque seconde, jusqu’au matin. Pour qu’il me soit donné d’entendre la voix discrète des êtres et des choses. Là où la pleine mesure de l’existence s’acquiert. C’est une expérience des profondeurs. J’ignore encore ce qui m’attend. Quelque chose entre le cri et la respiration de ma mère. Il fait froid dans tout ce que je pense. C’est par une nuit pareille que les métamorphoses s’opèrent. Et c’est au matin qu’on se réveille vermine ou cancrelat. « Ce n’est qu’au moment où nous parvenons à descendre dans ce Tartare et à faire l’expérience de notre impuissance même que nous devenons capables de créer, que nous devenons poètes. Et le plus difficile dans cette expérience, ce n’est pas le rien et ces ténèbres, où cependant beaucoup restent emprisonnés à jamais – le plus difficile, c’est d’être capable d’anéantir ce rien pour faire être, à partir de rien, quelque chose. ⁴³»

Je remets ma veste. J’ai approché la chaise pour y poser les pieds. Je veille, comme la sentinelle, mes yeux noirs dans l’obscurité lumineuse. Au matin, qui de ma mère ou de moi ne sera plus la même ? Qui, de ma mère ou de moi, ne reconnaîtra plus l’autre ? L’aube le dira. Pour l’instant, sonder le matin c’est chercher Balzac. Il faut glisser dans la profondeur des déserts sans lune. Laisser venir la nuit solaire. C’est par une nuit pareille que le spectre est apparu à Hamlet. Pourquoi ? Pourquoi est-ce qu’il remet toujours à plus tard la vengeance qu’il a promise à son père ? Il croit que les révolutions sont vaines, qu’il tuera Claudius sans le tuer et que ça ne servira à rien, qu’à lui succédera un autre pouvoir. C’est lui qui aurait dû aller au couvent, alors, « loin des intrigues de la cour et de la volonté de puissance de leur père, il(s) auraient

⁴³ Giorgio Agamben, *Bartleby ou la création*, trad. Carole Walter, Strasbourg, Éditions Circé, 2014, p. 38.

pu devenir ce qu'ils étaient, c'est-à-dire eux-mêmes.⁴⁴ » Hamlet n'agit pas. Dans cette immobilité, il cherche à ne pas disparaître tout à fait. Il est victime d'un *à quoi bon* terrible qui paralyse son bras. Ajax, lui, va frapper. Car c'est par une nuit pareille que, traversé par un égarement absolu, il massacre un troupeau de bêtes aux yeux hagards alors qu'il croit frapper les Atrides. Au matin, alors qu'il retrouve sa lucidité, il s'enferme dans sa tente et s'enlève la vie, incapable de supporter la honte et le spectacle funeste de la nuit. La chambre est calme. Il y a le tictac d'un réveil bon marché, des voix qui proviennent du corridor. Puis qui cessent. La fixité des êtres et des choses est parfaite. Pourtant quelque chose s'affronte, le monde de l'envers. Le négatif. C'est par une nuit pareille que les rivières renversent les digues et sortent de leur lit, que les éclipses de lune ont lieu, que les enfants s'accouchent d'eux-mêmes, par une nuit pareille que les volcans que l'on croyait éteints entrent en éruption. C'est une nuit où un monde de fureur et de passion se déploie, comme une vague immense, avec, à sa surface, ma mère qui dort avec son ventre arrondi. Je me suis échouée au pied de son lit. Je n'ai que la nuit à traverser. Tenir jusqu'au matin. Pourquoi cela m'apparaît-il comme une épreuve insurmontable? Il me faudrait une épée. Comment ai-je réussi, jusqu'ici, à ne mourir de rien ?

Je ferme les yeux.

Les héros ne viennent plus au monde, ils sont voués à la disparition, à la dissolution. Ils sont devenus inconsistants, endormis, lâches et impuissants; enfin bien peu héroïques. Lors de la Première Guerre, les soldats revenus des tranchées sont frappés de mutisme. « Nous sommes devenus pauvres en histoires remarquables⁴⁵ », car désormais les anciens n'ont plus rien à nous communiquer, l'expérience a subi «une

⁴⁴ C. Seelig, *op. cit.*, p.153.

⁴⁵ W. Benjamin, *Expérience et pauvreté*, p. 24.

chute de valeur⁴⁶». Ces expériences vécues hors du monde maintiennent les êtres hors du monde. Or, les hommes et les femmes appauvris par leur expérience sont désormais dénués d'histoire, et « cette pauvreté d'expérience ne concerne pas seulement nos expériences privées, mais aussi celles de l'humanité en général. Et c'est en cela une forme nouvelle de barbarie.⁴⁷» Si Walter Benjamin réaffirme la nécessité de l'expérience et les valeurs du récit d'apprentissage goethéen, il en éprouve à son tour l'impossibilité, la cassure. « Où la pauvreté d'expérience mène-t-elle le barbare?⁴⁸» demande Benjamin. Elle l'amène à faire table rase, à recommencer depuis le début, à s'en sortir avec peu, à reconstruire avec peu, avec le *donné cassé* de Lapierre, sans regarder ni à droite ni à gauche. Le travail est obstiné et requiert, des nouveaux barbares que nous sommes, un savoir-faire avec des restes, des ruines. Se faire nouveaux bâtisseurs du pire et du meilleur. L'Allemagne de Benjamin est paranoïaque. Et sa peur fondamentale, c'est celle de l'Autre.

Imre Kertész reçoit le prix Nobel de littérature en 2002. Voici un extrait de son discours:

Dans l'Holocauste, j'ai découvert la condition humaine, le terminus d'une grande aventure où les Européens sont arrivés au bout de deux mille ans de culture et de morale. [...] Ce qui a été révélé à travers la solution finale et « l'univers concentrationnaire » ne peut pas prêter à confusion, et la seule possibilité de survivre, de conserver des forces créatrices est de découvrir ce point zéro. Pourquoi cette lucidité ne serait pas fertile?⁴⁹

Auschwitz n'est pas le passé. Parce que rien n'a effacé Auschwitz. Aujourd'hui encore il me semble que nous ne nous adressons plus aux autres, mais à nous-mêmes;

⁴⁶ W. Benjamin, *ibid*, p. 18.

⁴⁷ W. Benjamin, *ibid*, p. 40.

⁴⁸ W. Benjamin, *ibid*, p. 41.

⁴⁹ Imre Kertész, www.nobelprize.org/nobel_prizes/literature/laureates/2002/kertesz-lecture-f.html

ou encore aux autres comme nous. « Il n'y a que des contenus plausibles et prémâchés.⁵⁰ » Nous sommes toujours embourbés dans le siècle dernier, dans les ruines de Benjamin. Ces ruines, ce sont les nôtres et qui plus est, elles n'ont cessé de se multiplier. Comment articuler une interprétation pour qu'enfin naisse quelque chose? Comment devenir des passeurs? Mais des passeurs de quoi? Protagonistes d'un monde éclaté, nous sommes nous-mêmes toujours en position d'apprentissage. Nous demeurons prisonniers de l'intraduisible, incapables de transmission, de traduction, de restauration, d'élever du sens. Impuissants. Immobiles.

Tournant le dos à l'optimisme triomphant des romans classiques, *Bartleby* est la figure emblématique de l'écrivain qui, comme Walser et comme d'autres, cesse d'écrire. La courte nouvelle de Melville raconte le destin tragique d'un copiste, petit employé de bureau qui reste debout le jour durant à regarder par une fenêtre de son cabinet de travail, un mur de brique.

Je l'appelais en lui expliquant rapidement ce que j'attendais de lui : à savoir qu'il collationnât avec moi un bref mémoire. Imaginez ma surprise, non, ma consternation lorsque, sans quitter sa solitude, *Bartleby* répondit d'une voix singulièrement douce et ferme: "Je préférerais pas." Je gardai pendant quelques instants un silence parfait afin de rassembler mes esprits en déroute.⁵¹

Déroute, mystère et désarroi, les codes ne sont plus les mêmes. Résistant aux ordres pressants de son supérieur, résistant même jusqu'à son propre renvoi, *Bartleby préfère* se retirer en lui-même, se plaçant volontairement hors du monde. Lorsque la tolérance à son égard prend fin, il meurt solitaire dans la prison où il est jeté. Gilles Deleuze rapporte que Kafka, icône centrale de la littérature contemporaine, écrivait

consulté le 14 mai, 2017.

⁵⁰ W. Benjamin, *ibid*, p. 24.

⁵¹ H. Melville, *op. cit.*, p. 20.

dans son *Journal*⁵², comme une autre version de *Bartleby*: « “Il n’a de sol que ce qu’il faut à ses deux pieds, et de point d’appui que ce que peuvent couvrir ses deux mains” – celui qui se couche dans la neige en hiver pour mourir comme un enfant – celui qui n’avait que des promenades à faire, mais qui pouvait les faire en n’importe quel lieu, sans bouger.⁵³ » Deleuze, rappelle Giorgio Agamben, a vu un nouveau Christ dans le copiste qui préfère ne pas copier, mais « si Bartleby est un nouveau Messie, il ne vient pas, comme Jésus, pour racheter ce qui a été, mais *pour sauver ce qui n’a pas été*.⁵⁴ » Agamben interroge les lois qui régissent le passage du possible au réel, de la *puissance pure à l’acte*, celui de penser, celui de frapper, celui d’écrire. Aristote compare l’intellect à la cire vierge d’une tablette à écrire. Agamben reprend la métaphore lorsqu’il affirme que « la puissance en tant que telle n’est possible que si la puissance est toujours aussi puissance de ne pas — faire ou penser quelque chose — si la tablette à écrire peut ne pas être écrite.⁵⁵ » Il s’agit de penser, après Aristote, l’être en puissance de telle manière qu’il ne prédétermine plus l’être en acte, échappant ainsi à toutes définitions. Quelque chose aurait pu avoir lieu. Des vengeances, des exploits, des épopées, de formidables aventures. Or, rien n’est arrivé. Incarnation de tous les possibles, de tout ce qui aurait pu advenir, Bartleby décide de demeurer une forme inachevée, vierge de toute inscription, demeurant sur le seuil des possibilités de l’expérience et de son apprentissage. Il ne franchit pas le pas et ce faisant — formidable paradoxe — il fait de lui un roi, un individu souverain. Il fait de lui un homme libre, mais à l’inverse de ce qui est le plus souvent donné à voir. Dorénavant, ni envers ni endroit, Bartleby vient du néant et ne survit que dans le vide. Il garde jusqu’au bout son mystère. Il défie toute logique, toute psychologie. Et c’est précisément cette déroute dans laquelle le lecteur est jeté, qui révèle la grandeur du texte. Comme les personnages de Walser, comme Walser lui-même, Bartleby

⁵² Franz Kafka, *Journal*, trad. Marthe Robert, Paris, Éditions Grasset, 1996.

⁵³ Gilles Deleuze, post-face de *Bartleby* de Hermann Melville, trad. Michèle Causse, Manchecourt, Flammarion, 1989, p. 180.

⁵⁴ G. Agamben, *Bartleby ou la création*, p. 85.

⁵⁵ G. Agamben, *ibid*, p. 29.

conserve toute sa puissance de faire ou de ne pas faire, d'être ou de ne pas être. Comme Hamlet, il refuse de jouer le rôle qu'on lui assigne. Mais Bartleby n'échappera pas à un système qui broie ses fils. Personnage américain qui n'a rien à voir avec les expériences concentrationnaires du XXe siècle, Bartleby ne survivra pas à une autre écrasante machine. Enfant légitime d'une Amérique industrielle, expansive et conquérante, il est le laissé-pour-compte, l'homme jeté au rebut. Gare à celui qui, tombé à la mer, se maintenait à la surface parce que, jusque-là, l'autre lui tendait toujours la main. « En vérité, l'homme auquel vous faites allusion ne m'est rien, il n'est ni mon parent, ni mon employé, et vous ne sauriez me rendre responsable de lui⁵⁶ », dit l'homme de loi.

Un jour la main secourable se retire. Et l'homme se noie.

⁵⁶ H. Melville, *op. cit.*, p. 49.

*Celui qui, vivant, ne parvient pas à bout de la vie,
a besoin d'une main pour écarter un peu le
désespoir que lui cause son destin (...), mais de
l'autre main, il peut écrire ce qu'il voit sous les
décombres, car il voit autrement et plus de choses
que les autres, n'est-il pas mort de son vivant,
n'est-il pas l'authentique survivant?*

Franz Kafka

4. La présence défaillante

Ma mère écrit la nuit, respiration par respiration. Les heures s'écoulent. Je fais l'expérience de son visage, l'expérience du temps et de la présence auprès d'elle. On habite une scène de théâtre comme on habite la chambre de sa mère. En brûlant. Là, maintenant, je dois traverser les mots sans mourir. Lettre par lettre sans mourir. Respiration par respiration. Voyage au bout de la nuit. Il faut toujours traverser quelque chose. Traverser, se mouvoir d'un point à l'autre. Ça peut être périlleux. On traverse une rue, une rivière, un deuil. On traverse un tunnel entre deux stations. On traverse une distance, un intervalle. On traverse l'océan. Un oiseau traverse le ciel. On traverse la scène puis on s'arrête. On nous dit de rester, dans l'intervalle, dans la faille, de rester sans bouger, sans parler, en pleine lumière. Rien d'autre à faire qu'être là. Comme dans les mots. Et ça, tout ça, il faut le faire sans tomber, sans défaillir. Tout ça, il faut le faire en attendant de tomber, en attendant de défaillir. Alors que nous ne souhaitons qu'une chose: enjamber. Mais rester. Il faut rester. Là,

maintenant, dans la chambre de ma mère qui dort, traversée par chacune de ses respirations, traverser la nuit. Écrire l'absence de regard. Il est possible de ne plus voir la lumière. Possible de ne plus appartenir au jour.

J'appartiens à la nuit. Je viens du théâtre. Depuis trente ans, je fais, sur scène, l'expérience de la présence. On dit ça : la *présence* en scène. La mienne est souvent difficile. Toujours nécessaire. C'est pourquoi j'y vais. Arrachée, comme les mots, c'est une présence à laquelle, le soir venu, je voudrais échapper. Encore. Et comme les personnages de Koltès, désirer quitter le théâtre au plus vite, pour que dehors, peut-être, je me retrouve sur une autre scène, dans un autre théâtre, et comme ça, toujours. Sans fin.

J'ai l'habitude de mes genoux qui tremblent. J'ai l'habitude de faire avec. Le tremblement, le vertige, c'est mon métier. Ça me connaît. J'ai été traversée par les mots des autres. Je les ai défendus, proférés, comme si c'étaient les miens. Mais ce ne sont pas les miens. Comme ceux de Mouawad, de Lapierre, de Walser, de Melville, ils ne sont pas à moi. Ils ne font que dire que nous sommes ensemble. Que je suis là, pour eux. Qu'ils sont là, avec moi. Ce sont des mots partagés. Reconnus.

Je ne suis pas née. Je n'apparais pas. Je ne suis pas là. Je ne suis qu'une idée, une espérance peut-être, qui plane au-dessus des têtes. Sur la photo il y a ma mère, avec mon père. Ils se marient. Autour d'eux la famille, les cousins, les oncles, les tantes. Beaucoup sont morts. Tant de destins entassés dans un si petit cadre. Il faudra que je sache leur nom. Petite, je n'aimais pas ma famille. Je trouvais que c'était une famille laide et folle et j'avais peur qu'elle m'avale. Plus tard elle m'a indifféré, j'avais réussi à m'en dégager, un exil s'était opéré, jusqu'à ce que cette famille ne soit plus véritablement la mienne. Je n'ai pas voulu de cette famille parce que je n'ai pas voulu

leur ressembler. *Je ne suis pas vous*, voilà ce que je me suis souvent répété. Pour échapper à quelque chose. Je n'ai jamais eu honte de mon histoire. J'ai honte de n'avoir pas pu les sauver. Mais là, maintenant, je ne sais plus ce qu'il reste de moi. Et lorsqu'on me regarde sur scène, je ne sais pas ce que l'on voit. Peut-être voit-on à travers moi. « Nous ne voyons pas le vide. Simplement, grâce à lui, nous voyons. Quoi donc? De l'ouverture, de la possibilité.⁵⁷» Au bord de l'anéantissement, de la disparition, voilà que s'opère ma mise au monde paradoxale. Le coeur est un muscle involontaire. Il s'active sans qu'on lui demande de le faire. C'est une bonne chose. Oui. La nature est bien faite. Imaginez s'il fallait vouloir vivre pour vivre. S'il fallait vouloir être présente pour être présente. Eh bien c'est ce que je vis sur scène. Il faut sans cesse que je me dise d'être là, de rester là. Me dire que je suis là. Et pas ailleurs. « On n'écrit pas le lieu d'où l'on vient mais le lieu où l'on est » dit René Lapierre, « la nostalgie est une ivresse. Nous n'écrivons pas pour être ivres, nous écrivons pour être sobres, surmonter notre sommeil. Que fait un artiste sinon se préparer, essayer d'être là, se rendre compte un peu?⁵⁸» Me rendre compte un peu et traverser le temps, debout, avec des genoux qui tremblent. Mon coeur tient bon, mais pas moi. Je ne tiendrai pas. Cette fois je ne réussirai pas à rester, la présence est insoutenable. Je vais tomber. Moi qui tombe c'est un spectacle qui tombe. C'est ma mère qui tombe. Avant même de laisser résonner les mots dans le théâtre et que cette résonance toute petite dans mon ventre puisse m'apporter un dérisoire réconfort, celui de ma conscience de vivre, de ma présence, mon existence, je vais tomber. Je n'aurai pas le temps d'arriver là, sur la rive, à l'écriture. Comme Hamlet et Bartleby, je ne peux pas jouer mon rôle. Je préférerais ne pas. Ne pas venger l'honneur de personne. Plutôt quitter le théâtre, difficile d'être là où je suis, dans le silence de la chambre, dans celui des mots sur le papier, dans celui de la salle de spectacle. Mon crayon entre les mains, éclairée par la lumière blafarde du lampadaire ou par de puissants projecteurs, tenir pendant

⁵⁷ R. Lapierre, *L'atelier vide*, p. 104.

⁵⁸ R. Lapierre, *Renversements*, p. 38.

que les forces s'affrontent à l'intérieur de moi. Un sacré saccage. Des armées de quarante mille hommes se jettent les uns sur les autres. Ils surgissent de derrière les collines, bondissent hors des ravins, s'élancent du ciel. Ma mère qui dort à côté, quelque chose se disloque à l'intérieur de moi, déchirée entre une connaissance nouvelle et l'impossibilité de renoncer à l'exigence ancienne. Ne rien laisser paraître. Rester. Contenir. Tenir. Acceptez de mourir enfin, dans cette chambre, sur la scène, pour que la dépossession surmontée, s'exerce le retour à soi et le pas vers l'autre. Vers l'écriture. Entre la fureur et l'absence. Dans un intervalle où s'insère une espèce de grâce.

Le théâtre de Beckett est une explication avec le vide, avec le silence et l'absence. C'est une résistance obstinée au temps qui fuit et aux enfers gelés. C'est une écriture qui dépeint un amour puissant pour l'obstination humaine, une tendresse sincère pour l'incroyable désir de vivre des hommes, pour l'humanité réduite à son entêtement. Les personnages de Beckett sont des héros tragiques. Ils savent que leur combat est perdu d'avance, et leur désir de vivre n'en est que décuplé. Beckett ne cesse d'écrire la naissance. *En attendant Godot* et *Fin de partie* finissent tous les deux par l'arrivée d'un enfant. C'est une dramaturgie traversée par des personnages qui cherchent à se mettre au monde, même si, pour cela, ils doivent mourir, avec comme seule arme : la présence de soi à l'autre. Il n'y a pas d'intrigue, pas de conflit dramatique, pas d'histoire, pas de leçon à tirer des expériences traversées. Pas de suspense, pas de trame psychologique. Chez Beckett comme dans la chambre de ma mère, jamais rien ne change. Toute son œuvre est une longue méditation sur le temps, « la fin est dans le commencement et cependant on continue. Je pourrais peut-être continuer mon histoire, la finir et en commencer une autre.⁵⁹ » Le personnage n'en finit pas de mourir ou d'attendre. La suspension est éternelle. Le présent immuable. Au centre d'un intervalle, quelque part entre la vie et la mort. Mais il est difficile de se construire sur

⁵⁹ Samuel Beckett, *Fin de partie*, Paris, Éditions de Minuit, 1957, p. 91.

l'idée de ce que nous ne sommes pas.

« Je suis le néant et le rien ⁶⁰ », écrit Marie de l'Incarnation. Elle ne s'engage dans cette périlleuse traversée vers le Nouveau-Monde que pour mieux se dissoudre, se déconstruire. Il s'agit « d'abord et avant tout de s'annihiler soi-même. ⁶¹ » La jeune ursuline défie la nuit, les pirates, les glaces et les tempêtes pour mieux affronter ses ténèbres et plonger dans une intériorité plus profonde encore, plus secrète. Pour elle, le Canada n'est pas un projet, c'est un sacrifice. « L'esprit a pour ainsi dire perdu le contrôle, le sentiment de sa propre valeur est au degré zéro, et aucune méthode ne se trouve à la portée de cette aventurière du néant pour lui permettre de refaire surface et de retrouver sa substance. ⁶² » Ainsi s'inscrit la négativité dans le récit fondateur de toute notre culture, portée par un personnage historique d'envergure. Cette négativité, que je croyais une affaire européenne, d'une sensibilité tout autre et venue d'une histoire tout autre, voilà que j'en retrouve les traces jusque dans la genèse même de ma société. Elle se déploie sur ce territoire, jusque dans les recoins les plus intimes et les plus reculés des origines de sa culture, et comme nulle part ailleurs. Mais même si l'Amérique est le lieu de la dissolution glorieuse de Marie de l'Incarnation, la jeune religieuse demeure, malgré tout, la narratrice de son « néant admirable. ⁶³ » Elle écrit.

Écrire. « On croit qu'un livre est une chose que l'on fait : c'est quelque chose dont on se défait, dont il a fallu se défaire. ⁶⁴ » J'essaie. Mon crayon à la main, moi aussi j'essaie, toujours dans cette nuit qui n'avance pas, menacée de disparition, mon écriture comme un voyage immobile. « Blanchot avait tort. Complètement tort », dit

⁶⁰ L'Abbé P-F. Richaudeau, *La vie de la révérende mère Marie de l'Incarnation, Ursuline (née Guyard)*, Tournai, Vve H. Casterman, 1874, p. 120.

⁶¹ Pierre Nepveu, *Intérieurs du Nouveau Monde*, Montréal, Éditions du Boréal, 1998, p. 35.

⁶² P. Nepveu, *ibid*, p. 37.

⁶³ P. Nepveu, *ibid*, p. 41.

⁶⁴ R. Lapierre, *Renversements*, p. 66.

Lapierre, « de toute évidence la littérature – pour ne rien dire de tout le reste – ne va pas vers elle-même mais vers ce qu'elle n'est pas. [...] Si la littérature va vers quelque chose ce serait plutôt vers son affirmation, ou sa révélation, ou mieux encore son assomption.⁶⁵»

Un jour, le laid devient beau. Il devient le pays que toute ma vie j'ai cherché.

Nous ne sommes pas dans l'immensité heureuse, mais au bord d'un terrible Rien concrétisé et mythifié par la métaphore du désert [...] Dans ce désert, il faut donner naissance à un « moi » et à un « nous », élaborer une culture, bâtir une cité, profane et céleste à la fois.⁶⁶

Des voix m'aident à conquérir la paix, elles m'accompagnent dans cette reconnaissance intime du lieu et de la chambre. Peut-être faut-il s'arracher à notre culture première pour accéder à la pensée, parce que « la connaissance du monde grandit quand on s'en éloigne quelque temps, le temps de laisser croître en nous le désir de le retrouver, de découvrir enfin ce qui nous manque.⁶⁷» Ce manque, il surgit au fond de nous lorsque la colère et la tristesse s'apaisent. C'est l'émotion du proche et de l'intime retrouvé, aimé, reconnu. Alors résonnent les mots du poète, « je ne suis pas revenu pour revenir / je suis arrivé à ce qui commence.⁶⁸»

Je n'étais pas là lorsque mon père est mort. J'étais en tournée avec une pièce de théâtre, employée à fouler les scènes des grandes capitales. Je n'ai pas pu tenir sa main. Qu'est-ce que cela fait de moi. Je suis positivement celle qui n'était pas là. Aujourd'hui, je suis revenue et ce n'est plus moi que je veux exhiber, mais plutôt ce

⁶⁵ R. Lapierre, *L'atelier vide*, p. 12.

⁶⁶ P. Nepveu, *op. cit.*, p. 46.

⁶⁷ Yvon Rivard, *Personne n'est une île*, Montréal, Éditions du Boréal, 2006, p. 147.

⁶⁸ Gaston Miron, *L'homme rapaillé*, Montréal, Éditions Typo et Gaston Miron, 1996, p. 19.

monde autour de moi qui, « à la criée du salut ⁶⁹», résiste. Je retrouve « cette petite armée qui résiste aux idoles, petite armée composée de mauvais pauvres, d'hommes rapaillés, de clochards, d'hommes sans pesanteur, d'épouvantails, et qui pourtant me rattachent à la terre plus que toute autre richesse.⁷⁰» Mon père n'est pas Balzac. Et parce qu'il n'est pas Balzac, il est mon père.

Et moi, je ne suis pas vous.

Je touche au fond de ma douleur. Je veux écrire. Je vais écrire.

Écrire qu'il fait une vraie nuit dans la chambre de ma mère. Sa main est chaude. Écrire que la vie nécessite beaucoup d'efforts. Je trouve que l'on ne parle jamais de cet effort. On dit : la vie est belle. On dit : la vie est trop courte. C'est faux. Jamais on ne parle du temps long. De même, jamais on ne parle de la pauvreté et de la tristesse de nos mères. Jamais. Je vais à l'université, pour la première fois dans ma famille. Pour vivre, il faut être visible. Il faut pouvoir le dire. On ne peut pas rester invisible. Hors du monde. Ce n'est pas possible. Comme on ne peut pas rester silencieuses. Si nous demeurons invisibles et muettes, c'est qu'alors nous sommes absentes, comme mortes. Tu dors maman? Donc il faut être une machine à visible. Une machine à parole. Il faut travailler aussi, être correctement vêtues, soigner sa peau et ses ongles. Oui, être visibles. Défaillantes peut-être, mais visibles. On ne peut pas toujours rester terrées dans les placards. Il faut être visibles, être présentes, et il faut gagner. C'est très difficile. Certains trouvent du plaisir et de la satisfaction à ces conquêtes, à ces victoires, pas moi. Elles me coûtent beaucoup. Il faut dire, raconter ce qui s'est passé. Pour se souvenir. Du visible, du tangible. De la mémoire. Il faut être une machine à

⁶⁹ G. Miron, *ibid*, p. 53.

⁷⁰ Y. Rivard, *op. cit.*, p. 141.

créer du présent, du criant. Même si on ne gagne jamais pour toute la vie. On ne gagne que pour un moment. Un trop bref moment. Il faut regagner chaque jour en quelque sorte. Le matin, au sortir du lit, il faut préparer la prochaine conquête. Toujours. Il m'est arrivé de gagner et de croire que cette victoire allait changer le cours de ma vie, que cette victoire allait me porter jusqu'à la fin de mes jours, que rien ne serait plus jamais pareil, qu'enfin j'étais arrivée à quelque chose, après des choix difficiles, des efforts soutenus, qu'enfin je pourrais me reposer un peu et jouir des fruits de mon labeur comme on dit. Il n'en est rien. Une victoire, c'est tout juste la possibilité de poser le pied sur un caillou au milieu d'une rivière agitée. Tout juste quelques secondes, poser le pied. Alors qu'on croyait être arrivé de l'autre côté. Chaque fois je reprends la nage, défaillante, surprise d'avoir si mal évalué la distance, l'exigence. Il en va de même pour l'écriture.

Les ombres sur le mur ont disparu. Entrouvrons la porte si tu veux. Ne dis pas non. Il vient un vent du large. C'est celui du St-Laurent. L'air emplit mes poumons, je suis éblouie par cette lumière du dehors, celle du nord. Je veux rentrer chez moi. M'occuper de mes affaires. Mettre de l'ordre. Il faut être là, dans le manque et dans l'éblouissement, car « créer signifie qu'on porte en soi la destruction, qu'on la conserve à la fois comme une mémoire et comme un avenir,⁷¹ » que l'on soit d'ici ou d'ailleurs. Nous tentons de créer, de nous inventer dans l'écriture. L'entreprise est folle et désespérée, elle est contingente, elle exige que nous devenions les créateurs de notre survivance, dans cette Amérique de la dépossession, celle de Bartleby et de Marie de l'Incarnation.

Il y a une autre manière de comprendre le geste actif de ne pas écrire: comme une plongée dans le vide intérieur, comme une participation passionnée à la plus extrême pauvreté [...] Cette découverte du néant

⁷¹ Pierre Nepveu, préface de *L'homme rapaillé* de Gaston Miron, Montréal, Éditions Typo et Gaston Miron, 1996, p. 13.

comme principe d'écriture : là où je n'existe pas, ça ne peut pas écrire, et pourtant ça écrit. Manquer à sa propre inexistence, écrire que l'on n'est rien et par là, devenir quelqu'un, acquérir un nom.⁷²

J'ai vécu hors de moi. Hors de ma maison. N'empêche j'ai fait de belles choses. Mais s'exclure de son histoire veut dire que l'on évolue dans celle des autres. Que notre chemin s'écrit dans les traces d'un autre, pour l'autre. Alors l'expérience du pouvoir ne s'éprouve jamais, et la définition de nous-mêmes reste vague et imprécise, sans forme véritable, comme un territoire aux frontières indéfinies. Et un jour, comme Karl Rossman débarqué en Amérique, nous disparaissions dans la foule. Alors tiens bien ma main. Puis de l'autre, armée de mon crayon, que je fende l'air comme avec une épée. Pour donner la mort à la mort, et par bégaiements, par jappements, par hurlements, écrire. « Pour que le nouveau monde soit possible, il faut avoir perdu le monde ; pour que le poème soit le monde retrouvé, il faut d'abord avoir perdu le poème.⁷³ » Je revendique le droit des mondes possibles contre le monde existant, pour sauver ce qui n'a jamais existé. À mes pieds s'entassent les ruines. On ne peut pas reconstruire une ruine. Sa reconstitution se fait par le regard et l'esprit; par amour de l'écriture, celle qu'aujourd'hui je veux habiter ; en créant par le moyen du négatif, son unique possibilité.

⁷² P. Nepveu, *ibid*, p. 11.

⁷³ Y. Rivard, *op. cit.*, p. 141.

BIBLIOGRAPHIE

Oeuvres théoriques

- Adorno, Theodor W., *Sur Walter Benjamin*, trad. Christophe David, Paris, Gallimard, 1999, 237 p.
- Adorno, Theodor W., *La dialectique négative*, trad. Coffin, J. Masson, O. Masson, Renaud et Trousson, Paris, Payot & Rivages, 2003, 533 p.
- Adorno, Theodor W., *La théorie esthétique*, trad. Marc Jimenez, Francfort-sur-le-main, Klincksieck, 2011, 514 p.
- Agamben, Giorgio, *Bartleby ou la création*, trad. Carole Walter, Strasbourg, Éditions Circé, 2014, 88 p.
- Agamben, Giorgio, *Enfance et histoire*, trad. Yves Hersant, Paris, Payot & Rivages, 2002, 245 p.
- Agamben, Giorgio, *L'aventure*, trad. Joël Gayraud, Paris, Éditions Payot-Rivages, 2016, 87 p.
- Bachelard, Gaston, *La terre et les rêveries du repos*, Tunis, Cérès, coll. Critica, 1996, 276 p.
- Barthes, Roland, *Sur Racine*, Paris, Seuil, 1963, 167 p.
- Benjamin, Walter, *Sur le concept d'histoire*, trad. Olivier Mannoni, Paris, Payot-Rivages, 2013, 208 p.
- Benjamin, Walter, *Expérience et pauvreté*, trad. Cédric Cohen Skalli, Paris, Payot-Rivages, 2011, 137 p.
- Beugnot, Bernard, *Le discours de la retraite au XVIIe siècle*, Paris, PUF, 1996, 320 p.
- Brassard, Denise et Gagnon, Évelyne, *États de la présence. Les lieux d'inscription de la subjectivité dans la poésie québécoise actuelle*, Montréal, XYZ, 2010, 328 p.
- Camus, Albert, *L'envers et l'endroit*, Paris Gallimard, 1958, 125 p.
- Camus, Albert, *Le mythe de Sisyphe*, Paris Gallimard, 1985, 187 p.
- Chamberland, Paul, *Les pantins de la destruction*, Montréal, Poètes de brousse, 2012, 109 p.
- Chamberland, Paul, *Une politique de la douleur*, Montréal, VLB, 2004, 288 p.
- Chardin, Philippe et Boulanger, Alison, *Roman de formation Roman d'éducation dans la littérature française et dans les littératures étrangères*, Paris, Editions Kimé, 2007, 363 p.
- Cliche, Anne Élane, *Le désir du roman (Hubert Aquin, Réjean Ducharme)*, Montréal, XYZ, 1992, 214 p.
- Deleuze, Gilles, *Différence et répétition*, Paris, PUF, 1968, 408 p.

- Deleuze, Gilles, post-face de *Bartleby* de Hermann Melville, trad. Michèle Causse, Paris, Flammarion, 1989, 216 p.
- Diderot, Denis, *Supplément au voyage de Bougainville*, Paris, Flammarion, 2013, 186 p.
- Dion, Robert, Fortier, Frances, Havercroft, Barbara et Lüsebrink, Hans-Jürgen, *Vies en récit : formes littéraires et médiatiques de la biographie et de l'autobiographie*, Québec, Nota Bene, 2007, 592 p.
- Dion Robert et Fortier, Frances, *Portraits de l'écrivain en biographe : entretiens*, Québec, Nota bene, 2012, 253p.
- Hegel, Georg Wilhelm, *Science de la logique 1: L'Être*, trad. Bernard Bourgeois, Paris, Vrin, 2015, 632 p.
- Hegel, Georg Wilhelm, *Préface de la Phénoménologie de l'esprit*, trad. Jean-Pierre Lefèbvre, Paris, Éditions Flammarion, 1996, 245 p.
- Lacks, André, *Le vide et la haine / Éléments pour une histoire archaïque de la négativité*, Paris, PUF, 2004, 49 p.
- Lapierre, René, *Figures de l'abandon*, Montréal, Les Herbes Rouges, 2002, 100 p.
- Lapierre, René, *L'atelier vide*, Montréal, Les Herbes Rouges, 2003, 156 p.
- Lapierre, René, *Renversements*, Montréal, Les Herbes Rouges, 2011, 172 p.
- Lévinas, Emmanuel, *Éthique et infini*, Paris, Fayard/France Culture, 1982, 121 p.
- Lévinas, Emmanuel, *Totalité et infini*, Paris, Kluwer Academic, 2012, 347 p.
- Louis-Combet, Claude, *Du sens de l'absence*, Paris, Lettres vives, 1997, 61 p.
- Lukacs, Georg, *La théorie du roman*, trad. Jean Clairevoye, Paris, Denoël, 1968, 195 p.
- Montaigne, Michel de, *Les Essais*, Paris, Quarto-Gallimard, 2009, 1348 p.
- Nepveu, Pierre, *Intérieurs du Nouveau Monde*, Montréal, Boréal, 1998, 378 p.
- Nepveu, Pierre, *Lectures des lieux*, Montréal, Boréal, 2004, 270 p.
- Nepveu, Pierre, préface de *L'homme rapaillé* de Gaston Miron, Montréal, Éditions Typo et Gaston Miron, 1996, 252 p.
- Novarina, Valère, *Devant la parole*, Paris, P.O.L, 2010, 177 p.
- Richaudeau, L'Abbé P-F., *La vie de la vénérable mère Marie de l'Incarnation, Ursuline (née Guyard)*, Tournai, Vve H. Casterman, 1874, 557 p.
- Rivard, Yvon, *Personne n'est une île*, Montréal, Boréal, 2006, 258 p.
- Robert, Marthe, *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Gallimard, 1972, 364 p.
- Simmel, Georg, *Philosophie de la modernité*, trad. Jean-Louis Vieillard-Baron, Paris, Éditions Payot-Rivages, 2004, 437 p.
- Starobinski, Jean, *L'œil vivant*, Paris, Gallimard, 1999, 305 p.
- Starobinski, Jean, *Trois fureurs*, Paris, Gallimard, 1974, 176 p.
- Steiner, George, *Réelles présences*, trad. Michel R. de Pauw, Paris, Gallimard, 1991, 280 p.
- Tabucchi, Antonio, *La nostalgie du possible/sur Pessoa*, Paris, Seuil, 1998, 120 p.

- Tillard, Patrick, *De Bartleby aux écrivains négatifs*, Montréal, Le Quartanier, 2011, 435 p.
- Vadeboncoeur, Pierre, *L'absence*, Montréal, Boréal Express, 1985, 143 p.
- Vila-Matas, Enrique, *Bartleby et compagnie*, trad. Éric Beaumatin, Paris, Christian Bourgois, 2002, 219 p.
- Voltaire, *Le monde comme il va*, Bruxelles, Lemaitre/Publishing-Le Petit Littéraire, 2014, 26 p.
- Weil, Simone, *La pesanteur et la grâce*, Paris, Paris-Plon, 1998, 209 p.
- Woolf, Virginia, *Le commun des lecteurs*, trad. Céline Candiard, Lonrai, L'Arche, 2004, 280 p.
- Woolf, Virginia, *Une chambre à soi*, trad. Clara Malraux, Paris, Editions Denoël, 1992, 171 p.

Oeuvres de création

- Aquin, Hubert, *Prochain épisode*, Montréal, Leméac, 1992, 174 p.
- Balzac, Honoré de, *La Comédie humaine II, études de mœurs, scènes de la vie privée*, Paris, Gallimard, 1976, 606 p.
- Balzac, Honoré de, *Illusions perdues*, Paris, Garnier-Flammarion, 2010, 664 p.
- Beckett, Samuel, *En attendant Godot*, Paris, Éditions de Minuit, 1952, 134 p.
- Beckett, Samuel, *Fin de partie*, Paris, Éditions de Minuit, 1957, 124 p.
- Beckett, Samuel, *Molloy*, Paris, Editions de Minuit, 1982, 276 p.
- Benjamin, Walter, *Enfance berlinoise*, trad. Pierre Rusch, Paris, L'Herne, 2012, 138 p.
- Brassard, Denise, *L'épreuve de la distance*, Montréal, Noroît, 2010, 175 p.
- Buzzati, Dino, *Le désert des Tartares*, Paris, Robert Laffont/Pocket, 1994, 267 p.
- Camus, Albert, *L'étranger*, Paris, Gallimard, 1957, 179 p.
- Camus, Albert, *L'exil et le royaume*, Paris, Gallimard / Folio, 1957, 232 p.
- Camus, Albert, *Le premier homme*, Paris, Gallimard, 1994, 331 p.
- Goethe, Johann Wolfgang, *Le Divan*, trad. Henri Lichtenberger, Paris, Gallimard, 1984, 245 p.
- Goethe, Johann Wolfgang, *Les années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, trad. Blaise Briod, Paris, Gallimard, 1999, 788 p.
- Kafka, Franz, *L'Amérique*, trad. Alexandre Vialatte, Paris, Gallimard, 1946, 268 p.
- Kafka, Franz, *La métamorphose*, trad. Alexandre Vialatte, Paris, Gallimard, 1955, 185 p.
- Kafka, Franz, *Journal*, trad. Marthe Robert, Paris, Éditions Grasset, 1996, 690 p.
- Polo, Marco, *Le devisement du monde / Le livre des merveilles*, trad. Louis Hambis, Paris, La Découverte, 2011, 568 p.
- Maeterlinck, Maurice, *Le trésor des humbles*, Paris, Éditions Grasset, 1998, 185 p.

- Mann, Thomas, *Déceptions et autres nouvelles suivi de Fiorenza*, trad. Louise Servicen, Paris, Albin Michel, 1957, 272 p.
- Melville, Herman, *Bartleby le scribe*, trad. Michèle Causse, Manchecourt, Flammarion, 1989, 215 p.
- Miron, Gaston, *L'homme rapaillé*, Montréal, Éditions Typo et Gaston Miron, 1996, 252 p.
- Montaigne, Michel de, *Les Essais*, Paris, Quarto-Gallimard, 2009, 1348 p.
- Pasolini, Pier Paolo, *Poèmes de jeunesse et quelques autres*, trad. Nathalie Castagné et Dominique Fernandez, Paris, Gallimard, 1995, 219 p.
- Pessoa, Fernando, *Je ne suis personne*, trad. Michel Chandeigne, Françoise Laye et Patrick Quillier, Paris, Christian Bourgois, 1994, 320 p.
- Pessoa, Fernando, *Le livre de l'Intranquillité*, trad. Françoise Laye, Paris, Christian Bourgois, 1999, 560 p.
- Sarraute, Nathalie, *Enfance*, Paris, Gallimard, 1983, 277 p.
- Seelig, Carl, *Promenades avec Robert Walser*, trad. Bernard Kreiss, Paris, Rivages, 1992, 173 p.
- Stendhal, *Le Rouge et le noir*, Paris, Gallimard, 2000, 825 p.
- Tabucchi, Antonio, *Le jeu de l'envers*, trad. Lise Chapuis, Paris, Gallimard, 2006, 255 p.
- Tabucchi, Antonio, *Pereira Prétend*, trad. Bernard Comment, Paris, Christian Bourgois, 1995, 219 p.
- Walser, Robert, *Les enfants Tanner*, trad. Jean Launay, Paris, Gallimard, 1985, 349 p.
- Walser, Robert, *Le commis*, trad. Bernard Lortholary, Paris, Gallimard, 1985, 255 p.
- Walser, Robert, *L'Institut Benjamenta*, trad. Marthe Robert, Paris, Gallimard, 2001, 238 p.
- Vila-Matas, Enrique, *Bartleby et compagnie*, trad. Éric Beaumatin, Paris, Christian Bourgois, 2002, 219 p.
- Woolf, Virginia, *Orlando*, trad. Charles Mauron, Paris, Stock, 2001, 418 p.

Sites Internet

Les Nouveaux chemins de la connaissance (émission du 15-11-2013), *Les vertus du non (2/4) : Hegel et la négation*, Paris, Radio France-Culture, 50 min.
www.franceculture.fr/.../les-nouveaux-chemins.../les-vertus-du-non-24-hegel-et-la-negation
 Consulté le 08 novembre 2014.

Kertész, Imre, *Nobelprize.org. / The Official Web site of the nobel prize*. En ligne.
www.nobelprize.org/nobel_prizes/literature/laureates/2002/kertes-lecture-f.html
 Consulté le 14 mai 2017.